rock&folk

KURT COBAIN
LA DERNIÈRE ROCK STAR

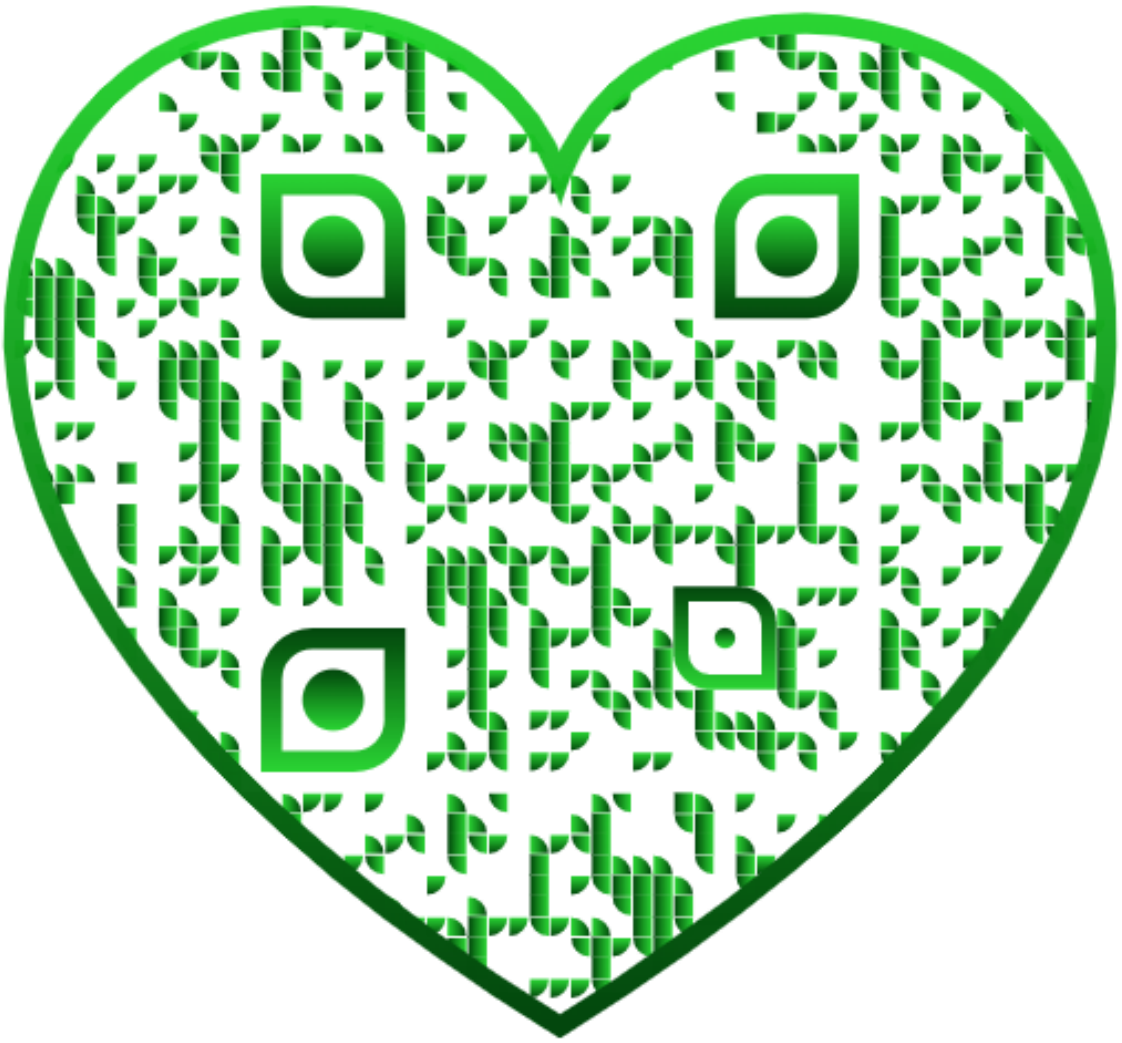
MARC TOBALY
FRANK DARCEL
FAT WHITE FAMILY
DEEP PURPLE
THE LEMON TWIGS
SLOWDIVE
THE DANDY WARHOLS
LE KIOSQUE D'ORPHÉE

MES DISQUES A MOI
MARC VOINCHET

MAI 2024
N°681 / 6,90 €
MENSUEL
BEL 7,80 €
ALLEMAGNE 9.90 €
LUX 7,80 €
SUISSE 11,70 CHF
PORTUGAL CONT 7,90 €
ITALIE 7,90 €
ESPAGNE 7,90 €
CAN 11,90 $ CAN
DOM 7,80 €
NCAL(S) 1030 XPF
ILE MAURICE 7,80 €

L 19766 - 681 H - F: 6,90 € - RD

Editions Larivière



HERE, WE CREATED MOTORCYCLES
FIRST. THEN WE INVENTED METAL*
BSA
GOLD STAR 650CC
THE SOUL OF BIRMINGHAM**
WWW.BSACOMPANY.CO.UK
POUR LES TRAJETS COURTS, PRIVILÉGIEZ LA MARCHE OU LE VÉLO #SEDÉPLACERMOINSPOLLUER
*ICI, ON A D'ABORD CRÉÉ DES MOTOS, PUIS ON A INVENTÉ LE MÉTAL.
**L'ÂME DE BIRMINGHAM

Edito

L'intranquille

5 avril 1994.
Il y a 30 ans.
Le jour où le rock est mort ?
Certes non.
Le jour où *Kurt Cobain est mort.*
La dernière rock star ?
Dans un sens, oui. Qui d'autre
depuis accepta d'endosser ce rôle ?
Donner son âme et puis son corps mais, dans son cas,
sans jamais être dupe que ce n'était que du business.
Etre intranquille. Sans doute pas fait pour le job.
Trop fragile. Trop de folie autour de lui. Et puis Courtney Love.
Son truc à lui, c'était la peinture. Le graphisme. Un truc de solitaire. Personne ne peint devant des foules en sueur qui hurlent votre nom. Pas même Dali. Peut-être se rêvait-il un peu Basquiat, mort comme lui à 27 ans. Une coïncidence, bien sûr. Noircissant des cahiers de poésies et de dessins de cadavres démembrés, de pantins désarticulés, obsédé par le corps d'un homme pendu découvert à l'adolescence. Enfant troublé, chétif, avec des soucis d'estomac, qu'il tentera plus tard de calmer à l'héroïne. Gosse maigrichon et peut-être moqué. Empilant, comme une armure les couches de vêtements. Enfilant deux jeans (troués la plupart du temps) l'un sur l'autre et deux ou trois chemises (à carreaux souvent) ou T-shirts superposés, parfois sous un pull et une veste, une paire de vieilles Converse aux pieds. Censées faire illusion, ses tenues lancèrent une mode. Au grand dam de ceux qui appréciaient l'élégance. Remettant même en selle Neil Young davantage pour ses chemises de bûcheron que pour sa musique, quasiment. Il relança à lui seul et pour la première fois — la seconde viendra avec les Strokes — les ventes déclinantes de la marque de baskets. *Dieu est gay,* était son graffiti favori. *Matière Fécale,* son premier groupe ! Krist Novoselic rencontré dans un Burger King…
Et puis le grunge, ce mot ! *Mycose entre les doigts de pied,* voilà comment on peut traduire élégamment le nom du fameux mouvement… En même temps, on respire à l'idée qu'on a frôlé des trucs comme Furonculose, Purpura ou Angiome tubéreux. Et puis Seattle, hein. Obligeant de se fader tous les fâcheux de la ville. Et il n'en manquait pas. Collectionneur frénétique. Comme Jack White, tiens. De boîtes de médicaments, d'organes d'anatomie, de fœtus en plastique, de vieilles poupées de porcelaine, de jouets... en particulier, les singes musiciens. Son préféré, il l'avait baptisé Chim-Chim, du nom d'un personnage de dessin animé obsédé par les bonbons. On retrouve Chim-Chim au dos de la pochette de "Nevermind", au milieu d'un collage de photos de viande et de vulves. Il aimait les hippocampes, sinon. "Raw Power" était son disque préféré. Son groupe est désormais un T-shirt.
Même sa mort l'a fait entrer dans cette légende qu'il ne souhaitait pas… Le FBI a enquêté. Suicide ou homicide ?
Bref. Malgré lui il était devenu cette star honnie par lui-même.
Bref, il n'était pas fait pour le job.
Bref, il en est mort.
Il y a 30 ans.
Il en avait 27.
Le 5 avril 1994.

VINCENT TANNIÈRES

EXPO

JOHNNY HALLYDAY

L'EXPOSITION

UNE EXPÉRIENCE INCONTOURNABLE

PARIS EXPO
PORTE DE VERSAILLES
Pavillon 2.1

jusqu'au 16.06.2024

www.johnnyhallydaylexposition.com

tempora

LAETICIA HALLYDAY

TF1 Le Parisien Match RTL ina le Bonbon rockfolk BFM TV BeauxArts VIPARIS RATP fnac sncf connect C&M HARLEY-DAVIDSON

Sommaire 681

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Thomas E. Florin **MARC VOINCHET** 10

In Memoriam

Jérôme Soligny **FRANK DARCEL** 14

Tête d'affiche

Isabelle Chelley **DYNAMITE SHAKERS** 16

Jérôme Reijasse **FRUSTRATION** 18

Romain Burrel **RIDE** 20

En vedette

Léonard Haddad **SLOWDIVE** 22

Danny Boy **THE DANDY WARHOLS** 28

Vianney G. **THE LEMON TWIGS** 32

Jérôme Soligny **DEEP PURPLE** 36

Alexandre Breton **XMAL DEUTSCHLAND** 40

Eric Delsart **LE KIOSQUE D'ORPHÉE** 44

Thomas E. Florin **FAT WHITE FAMILY** 50

En couverture

Eric Delsart **KURT COBAIN** 58

La vie en rock

Patrick Eudeline **MARC TOBALY/ LES VARIATIONS** 66

www.rocknfolk.com

COUVERTURE PHOTO : KOH HASEBE/ SHINKO MUSIC/ GETTY IMAGES

Photo DR

32 The Lemon Twigs

58 Kurt Cobain

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 071 DISQUES 072 REEDITIONS 086 REHAB' 090 VINYLES 092 DISCOGRAPHISME 094 HIGHWAY 666 REVISITED 096 QUALITE FRANCE 097 ERUDIT ROCK 098 ET JUSTICE POUR TOUS 100 FILM DU MOIS 101 CINEMA 103 SERIE DU MOIS 105 IMAGES 106 BANDE DESSINEE 108 LIVRES 109 LIVE 110 PEU DE GENS LE SAVENT 114

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Sophie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Eric Delsart

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)

Conseiller de la Rédaction Jérôme Soligny **Maquette** Christophe Favière (32 03) **Secrétaire de rédaction** Manuella Fall

PUBLICITÉ : Directeur de Publicité Olivier Thomas (34 82)

Assistant de Publicité Christopher Contout (32 05)

PHOTOGRAVURE Responsables : Béatrice Ladurelle (31 57), Flavien Bonanni (35 29) **Chromiste** : Hugues Vuagnat (3489)

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95)

ABONNEMENTS : Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an - 12 numéros papier et numérique : 131,48 €, prélèvement mensuel : 5,95 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 03 44 62 43 79

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 63%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,003 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 2ème trimestre 2024. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0525 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Les yeux (et les oreilles)

Emoi et mois

Octobre était un meilleur mois pour partir, Frank.

PATRICK MOALIC

La phobie des pâquerettes

J'étais là, assis à la terrasse d'un café, à regarder les gens passer. Que faire d'autre dans une ville de province un jour férié ? Je les ai toujours trouvés tristes, moi, les jours fériés, au point de les oublier. La preuve, je m'étais préparé à ce qui se rapproche le plus de la balade idéale : faire le tour des disquaires, acheter les rééditions sixties conseillées par Nicolas Ungemuth et terminer tranquillement chez les bouquinistes à fouiller les bacs à livres. Mais à la vision déprimante de toutes ces rues aux boutiques non éclairées ou rideaux baissés, je sens bien que je suis embarqué dans une triste journée. Je connais des petits malins qui vont m'opposer que je peux toujours aller pêcher la truite ou, mieux, faire un tour à la campagne, à ceux-là, je rappelle que je ne supporte pas l'arrogance des salmonidés et que j'ai la phobie des pâquerettes. Il me reste à vous préciser que tout ce propos n'a qu'un seul but, qui n'est pas uniquement de satisfaire au plaisir narcissique d'apparaître dans le courrier des lecteurs, mais bien de rappeler cette vérité vraie, même dans le plus beau pays du monde : on s'emmerde les jours fériés... !

MÉFISTO

Au service du rock depuis 1976

... nième couverture de Rock&Folk... et toujours pas Trust ! A la mort de Bernie peut-être... et encore, le gaillard n'est pas névrosé, à fleur de peau, se scarifiant sur scène et en manque de sa dose quotidienne, alors de là à être mis ainsi en vedette, vous repasserez les hard-rockeux... Du coup, j'ai même réécouté quelques minutes de "Cherchez Le Garçon"... Jennifer de Superbus adore la chanson... un petit gimmick de synthé sur trois doigts et des musiciens qui ont l'air déjà très las... ça devait plaire à Jacky, Marc Toesca, Alain Maneval... à l'époque comme hit en 45 tours rock, "Gaby Oh Gaby", "Lili Voulait Aller Danser" ou même "Retour Dans La Grande Pomme", c'était plus chatoyant ! Juste quelques lignes pour rappeler que sortaient aussi en 45 tours "Running Free", "Wheels Of Steel", "Touch Too Much", "Bomber", et que The Blues Band, par exemple, parce que des 45 tours à succès de Status Quo et George Thorogood, ça fait vraiment trop bourrin par rapport à toute cette new wave/ cold wave si prometteuse, sortaient leurs premiers vinyles avec "Ready" et "Itchy Feet"... Mirwais raconte fort bien tout le bonheur et l'authentique galère que fut d'être musicien dans Taxi Girl, à chacun ses errements et ses soucis ! Et c'est après, avec Madonna, qu'il est parti exercer ses talents et gagner sa vie... on quitte donc la rock music pour de la pop américaine grand public, mais je me trompe peut-être puisque, en couverture de Rock&Folk, j'ai vu cette chanteuse sexy, et Samantha Fox aussi... Boy George et Michael Jackson... c'était les mois avant ou après Stevie Ray Vaughan et Blackfoot ?... En réalité, fidèle lecteur depuis 1976, avec "Best" bien sûr, je me suis inquiété : après The Jesus And Mary Chain et Taxi Girl, la prochaine couverture de votre magazine traitant de rock, ce sera bien Etienne Daho ? Sinon, Vanja Sky, en tournée actuellement chez nous, elle est sexy, talentueuse et joue bien le rock... elle reprend même du Nina Simone ! Bye.

FRED GHEWY

Claque !

Je n'avais pas pris une telle claque depuis la nuit des temps, et c'est un groupe toulousain qui me la donne : Slift avec son album "Ilion". En tout point parfait : énorme, ravageur, beau, implacable ! Merci les gars.

BRUNO

Lettre à France

Obnubilé par Téléphone (groupe phare de mon adolescence), j'ai longtemps ignoré les autres groupes de rock français alors qu'il y en avait déjà beaucoup, comme le souligne l'édito du R&F d'avril (avec Taxi Girl en couverture). Il y a quelques mois, j'ai acheté l'excellent dernier album de Howlin' Jaws, et le magazine de décembre 2023 (avec les cinquante groupes français du moment) a fini de lever mes *a priori* sur les groupes français (qui sont d'ailleurs nombreux à chanter en anglais !). Je vais désormais être attentif aux productions de Slift, The Arrogants, Dynamite Shakers et autres Komodrag & The Mounodor... Merci de m'avoir ouvert les yeux (et les oreilles).

ERIC F.

Cordes tendues... ou pincées

Dans l'article consacré à Pierre Terrasson, vous évoquez la photo de Robert Smith à la cithare qui n'existe pas. Et pour cause : c'est un sitar. La confusion est courante mais indigne d'un journal musical. Popularisé par les Beatles, l'instrument mériterait bien un dossier. Le responsable est invité à payer sa tournée (ou un CD) !

FRED GOUAULT

Prévoyante

Comme James Brown, j'achète tout Elvis, et comme chacun sait, Elvis voulait interpréter "Jolene" de Dolly Parton. Il ne l'a pas fait parce que pour être chanté par Elvis, il fallait que tu lui laisses tes droits sur la chanson. Donc en regardant la tracklist du LP, il m'est venu à l'esprit que les Beatles lui ont laissé les droits de "Yesterday" ? Et Fogerty de "Proud Mary" ? Voire Harrison "Something"... En tout cas, Parton qui a refusé pour laisser un patrimoine à sa famille a eu le nez creux.

STEVE LIPIARSKI

C'est dans la tête

"*Le mental contre le lâcher-prise*"... aurait peut-être avancé un ou une sexologue aux Rolling Stones. Car le sexe après tout, hein, c'est pas tant dans la culotte que ça se tient que dans la tête... Leur aurait-il fallu attendre d'être octogénaires pour le comprendre ? Aussi, loin des structures gonflables, des braguettes pop art et des blues dépenaillés de *cocksucker* d'antan, c'est ainsi ce qui ferait aujourd'hui de "Bite My Head Off" le lieu d'une nouvelle transgression priapique. Attestant que le rock peut donc être cérébral, mental, conscient. Ou *a priori*. Essentiellement concentré au-dessus du ceinturon en tout cas.

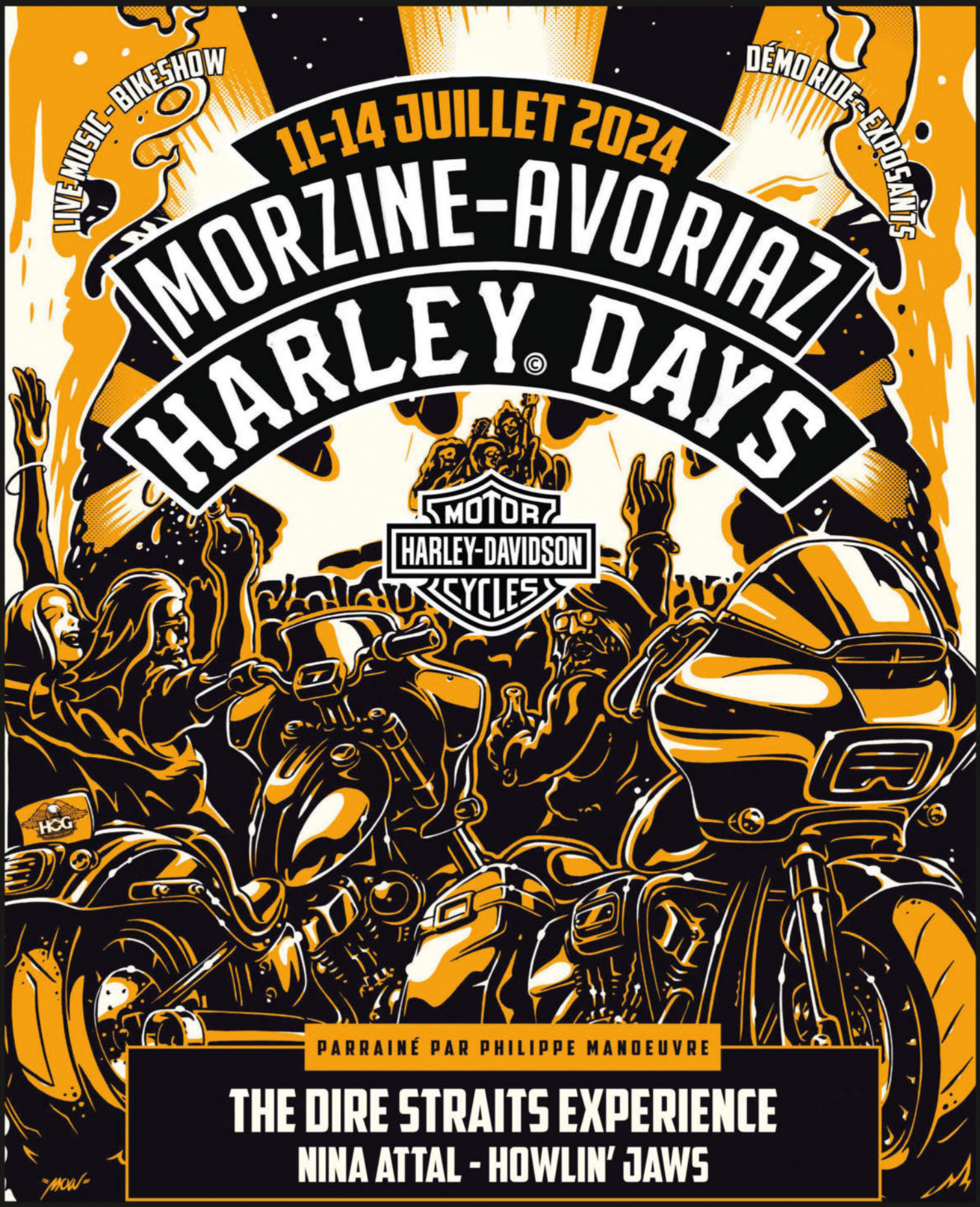
EUGÉNIE

Prince charmant

Tout article évoquant ce Prince de génie ne peut que nous amener à avoir des tonnes d'images et de musiques affluer vers notre cerveau. Et, partant du principe souvent défendu par Jérôme Soligny que tout ce qui est populaire peut aussi être de qualité, je ne peux qu'ajouter une quatrième vidéo à sa rubrique. Elle est peut-être très connue, mais elle est surtout simplement géniale et je conseille de bien la regarder en intégralité, c'est la reprise de "While My Guitar Gently Weeps" par des musiciens plutôt pas manchots comme Tom Petty, Jeff Lyne... et on pourra déjà juste apprécier cette séquence pour cela jusqu'au moment où... où... Où le génie sort de sa boîte et se lance dans un solo de guitare extraordinaire, inventif, joyeux et drôle aussi, où l'on voit et où il nous donne toute sa joie de jouer, de créer, un moment incroyable que l'on peut regarder et regarder sans se lasser, nous tout en bas, en imaginant cet immense artiste nous observer de tout en haut, avec son petit sourire malicieux, tous ensemble heureux de ce bonheur partagé.

BRUNO SWINERS

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart,
92587 Clichy cedex
ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.com
Chaque publié reçoit un CD



FREEWAY
Klipsch KEEPERS OF THE SOUND
rock&folk
AMADEUS ÉVÉNEMENTS
MORZINE AVORIAZ
haute savoie le Département
HARLEY-DAVIDSON FINANCIAL SERVICES
VERYSHOW BY VERYGROUP
La Région Auvergne-Rhône-Alpes
FRANCE BOISSONS servir, animer, réussir
STRUCTURA
PLAIMONT
ECLOR

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

AMEN DUNES
En attendant son concert au Trabendo (Paris) le 1er juillet prochain, le collectif emmené par Damon McMahon publiera un nouvel essai six ans après "Freedom". "Death Jokes" verra le jour le 10 mai.

AQUASERGE
Après le simple "Le Saut Du Tigre", les Toulousains annoncent la sortie de leur septième album, "La Fin De L'Economie", le 24 mai.

ARAB STRAP
Aidan Moffat et Malcolm Middleton, membres permanents du combo écossais, viennent de dévoiler "Bliss", premier single de leur huitième album "I'm Totally Fine With It Don't Give A Fuck Anymore" qui sortira le 10 mai.

BEACH BOYS
Doté de nouvelles interviews de Brian Wilson, Mike Love et Al Jardine, "The Beach Boys", documentaire sur les *surfeurs* californiens sera disponible le 24 mai sur Disney+. La BO officielle verra le jour en parallèle. En amont, "Shut Down Vol.2", album de 1964, a bénéficié d'une réédition vinyle.

BLACK COUNTRY COMMUNION
Le super groupe réunissant Glenn Hughes, Joe Bonamassa, Jason Bonham et Derek Sherinian est de retour après sept années d'absence avec "V" qui sera en vente le 14 juin.

BLACK KEYS
Les 12 et 13 mai prochains, le duo d'Akron interprétera son dernier-né, "Ohio Players", au Zénith de Paris.

BLACK SABBATH
Le coffret "Anno Domini 1989-1995", couvre la période où Tony Martin officiait en tant que chanteur et il renferme les versions remastérisées des albums "Headless Cross", "Tyr" et "Cross Purposes", faces B, bonus inédits pour la version CD, livret photos… et sera à découvrir le 31 mai prochain.

BURNING HEADS
Les punks originaires d'Orléans fêteront la parution de leur nouvel opus, "Embers Of Protest", au Petit Bain à Paris le 22 mai.

DIIV

Photo Sean Stout-DR

CAGE THE ELEPHANT
Précédé du très émouvant "Out Loud", que les frères Shultz — Matthew (libéré de ses déboires judiciaires) et Brad — dédient à leur défunt père, le sextuor annonce "Neon Pill", sa sixième livraison pour le 17 mai.

JOHN CALE
Produit à Los Angeles en compagnie de la fidèle Nita Scott, "POPtical Illusion", précédé du single "How We See The Light", est annoncé pour le 14 juin.

ERIC CLAPTON
Le guitariste jouera les 26 et 27 mai à Paris (Accor Arena), le 29 à Lyon-Décines (LDLC Arena) et le 31 au Festival de Nîmes (complet).

MANU DIBANGO
A titre posthume, le saxophoniste et chanteur camerounais décédé le 24 mars 2020 a été distingué du titre de docteur honoris causa le 12 avril dernier (prix qu'il aurait dû recevoir en 2020, annulé du fait de la crise sanitaire) par l'Université Polytechnique Hauts-de-France.

DEF LEPPARD
Pour son quarantenaire, le troisième opus des rockers britanniques s'offre une réédition : "Pyromania 40". Sous forme de coffret Deluxe 4 CD + Blu-ray…, de 2 CD ou digital à découvrir le 26 avril.

DIIV
Conçu dans le désert de Mojave, "Frog In Boiling Water", le successeur de "Deceiver" (2019) du quatuor originaire de Brooklyn, sera dans les bacs le 24 mai.

BRIAN ENO
Capté en août 1998, lors de la soirée d'ouverture de l'expo "Shusi! Rôti! Reibekuchen!" qui proposait des œuvres du Britannique à Bonn, en Allemagne, la performance unique exécutée en compagnie de Holger Czukay et J. Peter Schwalm fera l'objet d'une sortie physique le 26 avril, et sera précédée, le 20 avril, par un documentaire sur le musicien réalisé par Gary Hustwit et accompagnée de la BO de 17 titres issus du back catalogue et trois inédits, dont "All I Remember".

CLINTON FEARON
Le guitariste et chanteur jamaïcain des Gladiators soutiendra sa dernière fournée "Survival Vibration" le 25 avril à Blois au Cahto'Do, le 26 à Bergerac au Rocksane et le 27 à Auch au Cri'Art.

FESTIVAL ART ROCK
Pour sa 41ème édition le festival breton donne carte blanche à Etienne Daho (le 19). Du 17 au 19 mai, The Libertines, Morcheeba, Eddy de Pretto, Lou Doillon, Flavien Berger, François & The Atlas Mountains, Fat Dog se succéderont sur scène. Et du 14 au 26 mai, l'Espace Public exposera les clichés de deux photographes français, Richard Dumas et Antoine Giacomoni.

FESTIVAL ROOTS & ROSES
Le jour du muguet aura lieu en Belgique, à Lessines (à la lisière de la Flandre), le Festival Roots & Roses. Dewolff, The Seatsniffers, Frankie And The Witch Fingers, Michelle David & The True-tones, The Cold Stares, Dirty Deep, Willy Masson, Jesse Redwing, Soror… se relayeront sur scène.

FLEA
Le bassiste des Red Hot Chili Peppers cède sa demeure californienne (La Crescenta) pour la modique somme de 6,9 millions de dollars.

ROBERT FRIPP
Pour Pâques, dans le cadre de leur Sunday Lunch, le fondateur de King Crimson et son épouse Toyah Willcox se sont fendus d'une reprise de "Roadkill" des Starcrawler déguisés en lapins et en direct de leur cuisine.

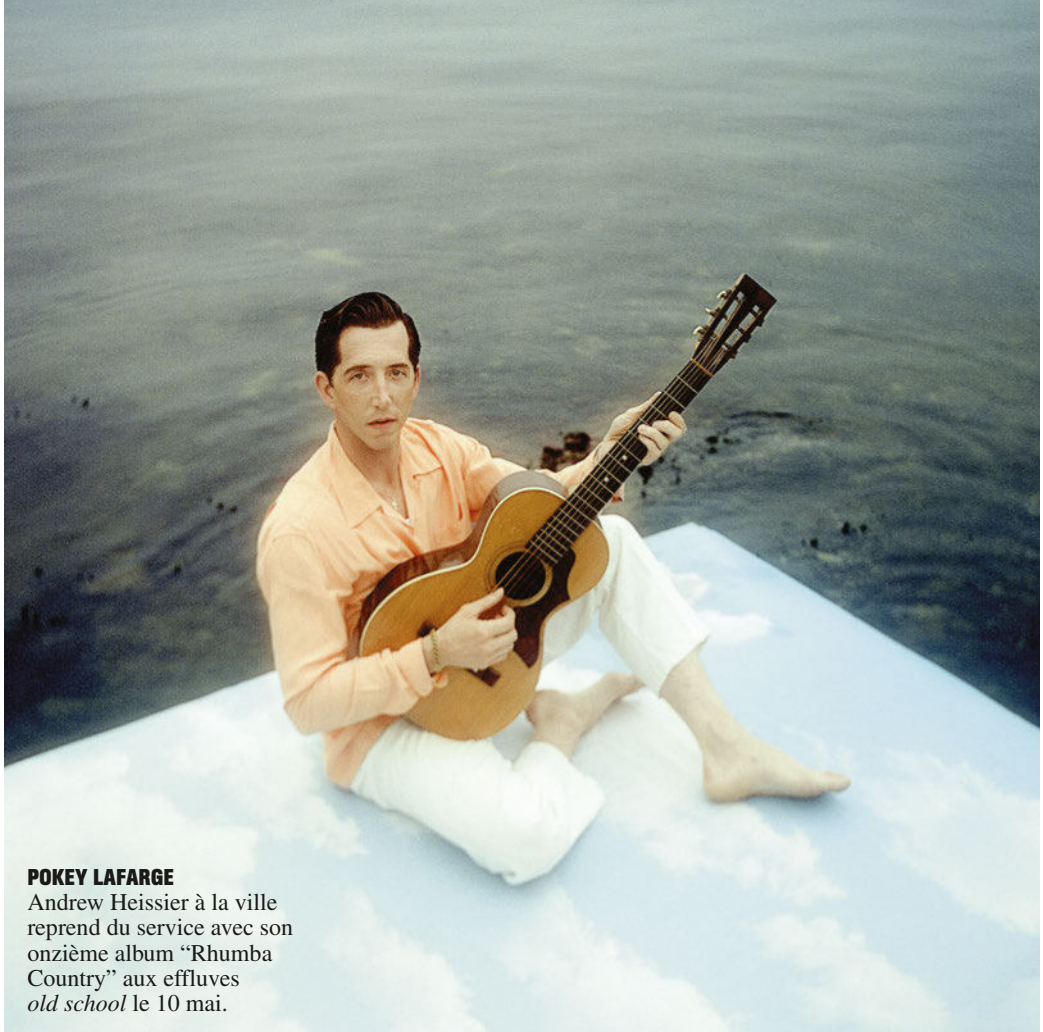


Photo DR

POKEY LAFARGE
Andrew Heissier à la ville reprend du service avec son onzième album “Rhumba Country” aux effluves *old school* le 10 mai.

BETH GIBBONS
L’ex-chanteuse de Portishead revient avec son premier projet solo. Le très personnel “Live Outgrown”, dix titres composés sur une dizaine d’années avec James Ford (Arctic Monkeys, Depeche Mode) à la production, sera à écouter le 17 mai. Elle le jouera dans la foulée Salle Pleyel (Paris) le 27 et à la Bourse Du Travail (Lyon) le 31.

RICHARD HAWLEY
Le crooner annonce “In The City They Call You Love”. Les douze mélodies seront disponibles le 31 mai prochain.

HOWLIN’ JAWS
Le trio parisien sera au Trabendo (Paris) le 4 mai prochain, au Festival d’Olt (Le Bleymard) le 9, à la Laiterie (Strasbourg) le 14, à la Coopérative de Mai (Clermont-Ferrand) le 29, au Makeda (Marseille) le 30 et au 9 Cube (Châteauroux) le 31.

KILLS
En tournée européenne, le duo américano-britannique jouera à Paris (Olympia) le 3 mai.

Photo Dean Chalkley-DR

Richard Hawley

SANANDA MAITREYA
Longtemps connu sous le patronyme Terence Trent D’Arby, le chanteur new-yorkais qui vit en Italie revient avec un treizième disque. “The Pegasus Project: Pegasus & The Swan” (41 titres !), sortira le 11 mai en digital. L’artiste sera le 28 juin au Festival Rétro C Trop.

MAVERICKS
Le groupe country de Miami assurera le show à Paris (La Cigale) le 26 avril.

“METAL: DIABOLUS IN MUSICA”
L’exposition en cours à la Philharmonie de Paris bénéficiera de sa compilation éponyme. Seize chansons rares ou inédites de Deep Purple en passant par Alice Cooper, Trust et Suicidal Tendencies. En vente en double vinyle violet, édition limitée et numérotée.

JEAN-LOUIS MURAT
Pour commémorer la disparition de l’Auvergnat survenue le 25 mai 2023, la Coopérative de Mai lui rendra hommage le jour J. Frédéric Lo, JP Nataf, Jeanne Cherhal, The Delano Orchestra et d’autres se produiront dans la Grande Salle.

NANCY SINATRA
Le label Light In The Attic propose la réédition de “How Does That Grab You?” (1966). Elle contient l’album original remasterisé, faces B et inédits, en vinyle *spécial* en édition limitée, en CD et digital. A partir du 7 mai en éditions vinyle et CD augmentées d’un livret 20 pages, disponibles sur nancysinatra.com uniquement.

RICHARD THOMPSON
Ex-Fairport Convention, l’auteur-compositeur-interprète et guitariste britannique revient avec un nouvel opus. “Ship To Shore” est attendu pour le 24 mai.

VANDISC
La 22ème édition de la Convention Internationale du disque et CD d’Auvers-sur-Oise se tiendra les 27 et 28 avril prochains.

Condoléances

Casey Benjamin (saxophoniste et claviériste américain, Robert Glasper Experiment), **Debra Byrd** (chanteuse américaine, Barry Manilow, Bob Dylan, The Heartbreakers), **Eric Carmen** (chanteur américain, Raspberries), **Gerry Conway** (batteur et percussionniste britannique, Cat Stevens, Fairport Convention, Jethro Tull), **Chris Cross** (bassiste britannique, Ultravox), **Frank Darcel**, **Phil Delire** (producteur et réalisateur de musique belge, Alain Bashung, Renaud, Noir Désir…), **Steve Harley** (chanteur et auteur-compositeur anglais, Cockney Rebel), **Albert “Tootie” Heath** (batteur américain, de jazz hard bop), **Clarence “Frogman” Henry** (chanteur américain de rhythm’n’blues), **Sylvain Luc** (guitariste français de jazz, William Sheller), **Angela McCluskey** (auteure-compositrice-interprète écossaise, Wild Colonials), **Pop The Fish** (DJ français), **John Sinclair** (poète américain, manager du MC5, leader du White Panther Party), **CJ Snare** (chanteur américain, de hard rock et glam metal, FireHouse), **Karl Wallinger** (musicien, auteur-compositeur et producteur de disques britannique, World Party, The Waterboys, “She’s The One”), **Michael Ward** (guitariste américain, School Of Fish, The Wallflowers…), **Marian Zazeela** (plasticienne, peintre et musicienne américaine, The Dream Syndicate).

“Pas de diktat”

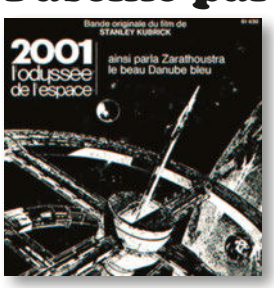
MARC VOINCHET

Le directeur de France Musique, radio publique consacrée au jazz et à la musique classique, défend l’ouverture et la pluralité musicale. Une vision qui peut s’expliquer par un parcours musical singulier.

RECUEILLI PAR THOMAS E. FLORIN - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

CE MATIN-LÀ, IL ARRIVE À RADIO FRANCE EN VESTE À RAYURES TENNIS, UN FOULARD NOUÉ SOUS LA GLOTTE, TRÈS GAINSBOURG OU MAFIOSI EN VACANCES, C’EST SELON. Marc Voinchet, homme de radio, a la voix de l’emploi : elle est basse et ronde, avec cette pointe d’accent du Sud-Est qui brise et fond toutes les glaces. Disparu des ondes après six ans de matinale à France Culture, cela fait bientôt dix ans qu’il officie dans les bureaux en tant que directeur de France Musique, une antenne qui s’est grandement réchauffée à son contact. Autour d’un million d’auditeurs quotidiens et une action permanente dans les salles de concert et sur la Toile : en programmant de la musique classique, du jazz, de la comédie musicale, et tant d’autres choses encore, France Musique veut devenir la radio de tous *les mélomanes*.

Fasciné par le show



ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?
Marc Voinchet : La BO de “2001, L’Odyssée De L’Espace”. Tout petit, ma mère m’a emmené le voir sur un immense écran, dans un cinéma de Toulouse : c’était à sa sortie, je devais avoir 5 ou 6 ans. Et la musique m’a fasciné, notamment “Ainsi Parlait Zarathoustra” de Richard Strauss, qui a fait que longtemps j’ai voulu jouer de la timbale. Quand j’ai fait connaissance de timbaliers en devenant directeur de France Musique, je leur ai dit que j’aimerais bien essayer leur instrument et ils ne m’ont jamais laissé faire. Ils doivent avoir peur que je casse tout…

R&F : On écoutait de la musique chez vous ?
Marc Voinchet : Oui. C’était un environnement très “de l’époque” : Georges Brassens, Barbara, beaucoup de musiques sud-américaines

comme les Quilapayùn qu’on entendait en allant manifester contre le camp militaire du Larzac avec mes parents. Puis, tout petit, mon père m’a offert un grand 33 tours des musiques du Cameroun car il voyait que j’aimais les percussions, et le disque est même arrivé en même temps qu’un petit bongo. Puis j’écoutais les disques de mon grand-père en cachette car il avait peur que je lui casse son truc. Je me souviens de la 5e Symphonie de Beethoven par l’orchestre de Cleveland dirigé par George Szell. Pour moi, parce que c’est la première que j’ai entendue, elle reste *la* version.

R&F : Donc beaucoup de classique déjà ?
Marc Voinchet : Pas seulement, parce qu’avec mes autres grands-parents, on regarde les émissions de Maritie et Gilbert Carpentier et là, je suis fasciné par *le show* : Dalida, les paillettes, les Claudettes, Claude François donc j’achète “Le Lundi Au Soleil”. Il n’y avait pas de diktat, quelque chose contre lequel on se bat chez nous, à France Musique. Il y avait de la place pour tout : mon père jouait du trombone et de la trompette, alors on écoutait aussi beaucoup Miles Davis, Oscar Peterson et Coltrane.

R&F : Des concerts déjà ?
Marc Voinchet : Tout petit, mon père m’emmène voir Dizzy Gillespie à la Halle aux Grains. Je dois avoir 8 ans. Et l’autre concert important, c’est ma grand-mère qui m’emmène voir au cinéma le “Don Giovanni” de Mozart par Joseph Losey. Là, comme pour “2001…”, c’est un choc et je veux le disque. A partir de là, j’achète des coffrets, au pif, chez le disquaire Martin Gauthier, rue Alsace-Lorraine à Toulouse.

“La musique, c’est Snoop Dogg, Sinatra et Scarlatti en même temps”

R&F : Donc pas de rock ?
Marc Voinchet : Je suis passé complètement à côté au début. Ma mère écoutait Johnny Hallyday et Eddy Mitchell, mais j’ai tout pris avec du retard. Tout ce que mes copains aimaient, je l’aimais avec quelques années de décalage. De toute façon, c’est simple, à 12 ou 13 ans, les autres avaient les cheveux longs et moi j’écoutais Boby Lapointe, que je connaissais par cœur. J’ai raccroché les wagons en revenant d’un voyage scolaire en Angleterre avec Madness et les Specials et donc, pour une fois, je me mets au ska en même temps que les autres.

R&F : Ouf… Sauvé, alors ?
Marc Voinchet : Eh, pas si vite, hein ! Parce que mon autre passion à l’époque, c’est Yves Montand. Je suis fou de lui, je l’imite en permanence. Mais cela correspond aussi à l’actualité politique : à l’époque il est le héros du Solidarność, la conscience politique européenne, le bon côté du manche, etc. Alors, quand il passe à Toulouse sous un chapiteau, moi je passe sous la bâche et me retrouve au deuxième rang à lui demander un autographe. Mais mon amour pour lui est aussi passé par la musique de ses films, comme “Incurably Romantic” avec Marilyn Monroe que j’adore (*Marc Voinchet se met à chanter la chanson, ndr*). Voilà, je suis officiellement viré de France Musique.

Face à Bouddha

R&F : Musicalement, vous semblez être nourri à la fois par le cinéma et la politique ?
Marc Voinchet : Oui. Mon père est prof, ma mère deviendra maire du village où l’on vit. Ça correspond bien à la classe moyenne de cette époque. Ce qui fait qu’il y a un tube absolu dans ma famille, c’est “Melocoton” de Colette Magny. C’est sublime d’ailleurs.

R&F : Quel est le rôle de la radio dans votre éducation musicale ?
Marc Voinchet : Ça passe par quelques figures. Chez moi, on écoute France Inter mais je me mets à écouter Pierre Bouteiller sur France Musique. Et c’est grâce à lui que je découvre Frank Sinatra, que je le rattache avec le jazz que l’on entend à la maison… Puis j’y découvre soudainement la musique brésilienne qui va me marabouter. João Gilberto, Carlos Jobim, c’est toujours indispensable dans ma vie. La radio devient cette fenêtre qui a cette particularité : tout passe par les voix. Il y a celles de la musique et celles de ceux qui la présentent. Dans mon esprit, Sinatra, Ella Fitzgerald, Jobim sont liés à Pierre Bouteiller. A 18 heures, il fait son magazine sur Inter, et quand il n’avait pas d’idée, il disait toujours : “*A part ça, quoi de neuf ? Mozart !*”, et il y a un Mozart qui part. Cette manière de dire, un peu aristo, *Mo-zart*, m’impressionnait beaucoup, autant que la musique elle-même. Pareil avec José Artur : c’est grâce à lui que je suis un peu moins nul en rock car il démarrait toujours son émission par le disque pop de la semaine.

R&F : Vous appartenez à la génération des radios libres. Vous entrez jeune dans le métier ?
Marc Voinchet : En 1981, j’ai 16 ans, et avec des copains on ne sait pas qu’on fait de la radio mais on a un micro et on parle, donc on fait de la radio. Là, j’imite ce que j’aime chez Inter et Musique en recopiant littéralement des conducteurs des émissions de Bouteiller. Ça a été mon école.

R&F : C'est quoi l'environnement musical des radios libres ?
Marc Voinchet : Les radios se tirent la bourre. A Toulouse, il y a une radio qui se veut très à la pointe du rock, du hard rock et du dur de dur : c'est Radio FMR. Mais moi, non, non, non, je suis à radio *Oc-ci-ta-nie* ! Dans la danse occitane et le terroir local. C'est pas du tout la même ambiance. Puis, il y a une vraie effervescence dans la ville à ce moment-là, entre le jazz au Capitole, le punk au Bikini, tout ça avec les Gold, Image et Jean-Pierre Mader qui sont au top de la variété. Voilà ! Tout ça se croise chez les nombreux disquaires de Toulouse : au bac classique, moi avec mon petit polo Lacoste et deux bacs plus loin, un type de chez FMR avec une crête et "Metal Hurlant" roulé dans la poche qui fait les 45 tours de punk. C'est les années quatre-vingt, quoi.

R&F : Puis il y a Claude Nougaro !
Marc Voinchet : Bah oui. Evidemment. Nougaro. Moi, la première fois que je le rencontre, j'ai l'impression d'être face à Bouddha. Même si ce n'était pas vraiment Nat King Cole, le gars : il mesurait un mètre douze, très toulousain dans le genre. Mais bon, c'est grâce à lui qu'on découvre des tonnes de standards : "Dansez Sur Moi", on comprend un jour que c'est "Girl Talk" de Neal Hefti — entendue dans un indicatif de Bouteiller ! — "Brésilien", c'est "Viramundo" de Gilberto Gil. Donc la culture populaire renvoie toujours à une grande histoire. Et le plus choquant pour ça, c'est Gainsbourg ! Quand tu retrouves un jour dans Chopin, Mahler et Brahms les chansons qui t'ont fait pleurer toute ta vie, c'est un peu vertigineux.

Aller contre les clichés

R&F : Alors Beatles ou Stones ?
Marc Voinchet : Il y a un truc que j'adore chez les Beatles, c'est le second degré, l'humour qu'on peut trouver dans une chanson comme "Girl".

Le sifflement de John Lennon après avoir chanté "*Oh Girrl sshhhhh*". Ce *sshhhhh*, ce détail-là, ça, j'adore vraiment. Quelque chose que personnellement, je retrouve chez Snoop Dogg. Pour moi, c'est pareil : les voix de fausset des garçons qui font les durs, les petits bruits, jouer avec la mystique du personnage, la liberté avec les codes, toute cette ambivalence. Ça met plus un pied dans la porte plus que ça ne la ferme. Et ça laisse un souvenir indélébile.

R&F : Parlons un peu métier : y a-t-il de la musique qui passe mieux à la radio que d'autres ?
Marc Voinchet : Pendant longtemps, on me disait : "*à la radio, jamais de clavecin, jamais d'orgue, ça fait fuir l'auditeur*". En tant que fan de Scarlatti, j'ai fait exactement l'inverse. Il faut aller contre les clichés. Mais la première chose qu'on apprend, c'est qu'on ne passe pas la même musique le matin, le midi, l'après-midi, etc. Il y a des rythmes dans la journée. Quand on a créé l'émission "Allegretto" avec Denisa Kerschova de 10 h 30 à 12 h 00, le fait de l'appeler ainsi disait bien ce qu'on cherchait : quelque chose de léger, d'emporté, qui va avec la lumière de ces heures-là. Voire, bien plus important : s'il n'y a pas de lumière dehors, c'est le poste qui doit l'amener. C'est ça le truc. Pareil pour les durées : on programmera des morceaux moins longs le matin que le soir, simplement parce que le matin, les gens sont plus pressés. Voilà comment ça fonctionne : on tient la main de l'auditeur et on essaye de ne pas trop le perdre. On est toujours tiraillé ici par la question de : faut-il passer les tubes ou pas ? Moi, j'ai toujours dit que s'il y avait des tubes, ce n'était pas pour rien. Un tube, chez nous, ça sera "Le Bolero" de Ravel, "Carmen", et pourquoi on ne passerait pas ça ? C'est ça le plus compliqué en musique classique : comme c'est un truc de niche, on se retrouve toujours, par rapport aux hyper spécialistes, pas assez savant, et si on le devient trop, on devient prétentieux pour le grand public… Nous, on veut rester ouvert.

R&F : Comment fait-on pour rester ouvert ?
Marc Voinchet : Mais c'est pour cela que je parle de Claude François : simplement pour dire, on a le droit d'aimer des choses différentes. Parce que quand on voit comment la musique circule, comment les musiciens se piquent des airs, des idées... Je ne dis pas que tout se vaut, mais on peut vibrer autant avec toutes les choses dont je viens de parler, ça dépend des moments de la vie, des humeurs, des heures.

C'est pour cela que je ne sens pas le besoin de remettre un "s" à France Musique parce que ce mot musique est déjà pluriel. La musique, c'est Snoop Dogg, Sinatra et Scarlatti en même temps. Ce qui permet une très grande liberté et la seule chose qu'on a envie de dire, c'est que les gens qui n'aiment que la musique classique devraient essayer aussi d'aller voir ailleurs parfois, car il y a des choses magnifiques, et aux autres qui pensent que la musique classique, ce n'est pas pour eux, que ça vaut le coup qu'ils y jettent une oreille car les musiciens qu'ils aiment, eux, la connaissent souvent très bien et n'hésitent pas à s'en servir. Donc, la bonne nouvelle, c'est qu'il y a de l'émotion partout et de la place pour tout le monde. ★

FRANK DARCEL
1958-2024

Le guitariste des légendaires Marquis De Sade nous a quittés le 15 mars 2024 à l'âge de 65 ans. Ecrivain et homme engagé, il était une personnalité incontournable de la scène rock rennaise, qui perd ici une de ses figures tutélaires.

COMMENTER QUELQUE CHOSE D'INTIMEMENT PERSONNEL, ÉCRIRE SUR L'INDICIBLE.
Le journaliste musical (à ses heures égarées) est parfois confronté à des imprévus. La disparition de Frank Darcel, pour ceux qui l'ont connu, est une ombre au plus noir des tableaux. Un grain de sable, de la taille d'une falaise, dans la machine du rock d'ici. Alors, on n'en dira pas plus sur les causes de cette défection, de ce grand largage des amarres voulu et effectué au nez et à la barbe d'une intelligentsia médusée qui, dans son ensemble, se targue de tout comprendre, mais ne pige rien aux artistes. Leur courage lui est étranger comme aurait dit Camus.

L'Epée

Pour l'hommage, on embarque Christian Dargelos, le chanteur des Nus, compagnon des débuts et ami jusqu'au bout : *"On s'est connus à l'âge des mobylettes, des premières guitares, des reprises. C'était juste avant l'explosion punk. Frank passait des vacances chez son oncle, perruquier à New York. Il allait au CBGB. Moi, c'était Londres, le Marquee, les Sex Pistols au Nashville. Les punks arrivaient à faire des disques, alors on s'est dit que c'était possible. On s'est mis à écrire et jouer nos propres morceaux, et puis Philippe Pascal et Daniel Paboeuf, au saxophone, sont arrivés. Marquis De Sade est né."* Lycéen à Loudéac, Darcel aurait pu marcher sur les traces de son père, médecin, mais la musique l'a happé : *"Frank avait une certaine aisance ; il a fait ses études de médecine à Rennes, mais par-dessus la jambe. Brillant, il donnait toujours le change. Puis, Hervé Bordier a produit les premiers 45 tours de Marquis De Sade et, soudain, on était les rois de la rue Vasselot ! C'est aussi à cette époque qu'on a rencontré Etienne Daho. Dans le bar qu'on fréquentait, l'Epée, il y avait un juke-box et, surtout, un flipper. J'ai quitté Marquis De Sade car j'avais un penchant cockney et Frank, c'était davantage le trip Television, Talking Heads, New York. Philippe, lui, faisait pencher la balance du côté du Velvet. Les deux premiers albums de Marquis De Sade, c'est vraiment la combinaison de ces deux personnalités. Le moins qu'on puisse dire, c'est que cette musique sortait de l'ordinaire."*

Un truc titanesque

Lorsque Marquis De Sade mettra bas les marteaux, d'autres groupes suivront (Octobre, Senso, et plus tard, Republik). Darcel va aussi se lancer dans la réalisation sonore, produisant notamment, et de belle manière, certains des premiers disques de Daho. Parmi ceux-ci, l'album "La Notte, La Notte" qui ouvrira au plus réservé des musiciens issus de la scène rennaise les portes du succès. Une dizaine d'années plus tard, on croise Frank à Lisbonne où, après avoir publié son seul album solo, "Atao", il s'est installé, en tant que producteur. *"Cette période portugaise est tout de même incroyable car il a cartonné là-bas,* rappelle Dargelos. *Frank avait ce côté entrepreneur, il y allait… Il a aussi travaillé avec les Porte-Mentaux, avec les Bandits… Il était parfois un peu sur le fil du rasoir, mais il se lançait toujours dans les projets avec conviction. Faire de la musique n'a jamais arrêté de le titiller, mais lorsqu'il va regagner la Bretagne, à l'aube du nouveau siècle, Frank va souffrir d'acouphènes. Il produisait 'Back To Breizh' pour Alan Stivell quand l'alarme du studio s'est déclenchée et lui a abîmé un tympan. Il a beaucoup souffert de ça, et avec le stress, ça ne s'arrangeait pas."* Quand il n'avait plus de corde à son arc, Frank Darcel en tendait une autre. Il est ainsi devenu auteur de livres et a été à l'origine de l'encyclopédie "Rok", en deux volumes, consacrée au rock breton : *"Ça a été une vraie aventure car, évidemment, la Bretagne ne se limitait pas à Rennes. C'était un truc titanesque, mais il l'a mené à bien. Frank, ça n'était pas le type à se lever à dix heures du matin. Il bossait. Pareil, quand il s'est mis à écrire, il y est allé à fond. J'ai bien aimé son premier roman, 'Le Dériveur'."*

Moody Blues

Il y a une quinzaine d'années, l'accueil réservé à Republik, a mis du baume au cœur de Frank Darcel. Le groupe enregistrera deux albums salués par les médias et un following d'admirateurs qui, plus ou moins secrètement, espéraient la reformation de Marquis De Sade. Elle interviendra en 2017. Christian Dargelos se souvient : *"Les répercussions de ce come-back, notamment dans la presse, lui ont fait plaisir. Mais malheureusement, la disparition de Philippe a été un coup très dur. Frank voulait vraiment enregistrer un troisième album avec lui. Il a ensuite lancé Marquis, qui a eu de bons échos, mais il savait que l'horloge tournait… Il a beaucoup investi, au propre et au figuré, dans le groupe. Il avait été ravi de l'arrivée de Simon au chant… Mais c'était tout de même un rock cérébral, pas facile à imposer, et encore moins dans les pays anglo-saxons."* Parce qu'il ratissait large, Darcel va aussi faire quelques pas en politique (au sein de Breizh Europa, puis en tant que candidat à la mairie de Rennes) : *"Ça a été un semi-échec, en plein covid, mais il l'avait relativement bien pris,* conclut Christian Dargelos. *Pour ça aussi, il avait bossé dur : il maîtrisait le dossier du handicap aussi bien que celui de la culture ! Frank est parti comme il a vécu, de manière romanesque. Avec la mer, une plage de Galice, les racines celtiques… Après Philippe, Frank…, Marquis de Sade finalement, ça restera peut-être Maudit De Sade ou bien Moody De Sade, comme Moody Blues, j'en sais rien. On va lui organiser une soirée, vous viendrez, j'espère…"* Le temps prend une cigarette… L'Ankou sort son briquet. ★

JEROME SOLIGNY

Photo Jean-Paul Bajard/ Dalle

A eux quatre, ils ont l'âge de Keith Richards

DYNAMITE SHAKERS

Le premier album des quatre Vendéens tient les promesses de son titre : "Don't Be Boring" ne dure que 33 minutes de rock'n'roll garageux qui ébouriffe.

LA PREMIÈRE FOIS QU'ON A CROISÉ LEUR ROUTE, C'ÉTAIT AU POINT FMR EN OCTOBRE 2021 où, en première partie, ils ont volé la vedette aux Bobby Lees, avec assez de passion et d'énergie en live pour alimenter une petite centrale électrique. Quelques semaines plus tard, ils rejoignaient les Fleshtones sur scène au Petit Bain, achevant de convaincre les sceptiques : les Dynamite Shakers étaient un groupe à surveiller. Sur scène et disque.

Génération Z

A eux quatre, Lila-Rose (basse), Elouan (chant, guitare), François (batterie) et Calvin (guitare) ont l'âge de Keith Richards. Et des goûts musicaux qu'il ne renierait pas. *"Je rencontre François au conservatoire à La-Roche-Sur-Yon fin 2018,* répond Elouan à la question des origines du quatuor. *Ça matche parce qu'on aime tous les deux les Stray Cats. Dans la classe, il y a un pianiste à qui on dit de se mettre à la basse et de nous rejoindre. On a monté un groupe de reprises fifties, Gene Vincent, Eddie Cochran, Jerry Lee Lewis."* Cette version dure jusqu'à l'arrivée de Calvin en août 2020. Puis, quand le bassiste s'éclipse, Lila (qui jouait dans un groupe de reprises des Beatles et des Rolling Stones avec Calvin) le remplace. A l'exception de Lila dont les parents n'écoutaient pas de rock, ils ont été biberonnés aux classiques du genre. Le père d'Elouan écoutait Babyshambles, les Fleshtones, les Arctic Monkeys et Joy Division en voiture. François a grandi au son des Who, Led Zeppelin, Beatles et Rolling Stones avant qu'Elouan le branche sur les Sonics. Le grand-père de Calvin a tenu le rôle de passeur : *"Il m'a fait écouter les Stones, les Beatles dès mon plus jeune âge. Il était très fan de toute la période sixties, Français inclus, comme Jacques Dutronc."* En leur demandant ce qui les avait motivés à prendre un instrument, on réalise que malgré la passion pour le rock vintage, les Dynamite Shakers appartiennent à la Génération Z qui a grandi avec des images autant que du son. *"Ma mère m'a acheté une guitare et, au lycée, quand j'ai découvert les Beatles sur YouTube. J'ai commencé à apprendre leurs morceaux."* (Lila) *"J'ai vu un live des Who, ça m'a donné envie de faire de la batterie."* (François). *"Je prenais des cours, mais je faisais le minimum. C'est cliché, mais j'ai vu un live de Nirvana et, devant Kurt Cobain, j'ai trouvé ça stylé de jouer de la guitare. Je me suis mis à en faire tous les jours."* (Elouan). Pour Calvin, le live n'est pas sur écran. *"Tous les mercredis soir, mon père m'emmenait voir Joss, un groupe qui répétait dans mon village. Je voulais jouer de la guitare depuis un moment, mais je ne m'étais pas trop bougé. Un des guitaristes m'a offert la gratte qu'il avait fabriquée. Et je n'ai plus eu le choix."* Au début, les Dynamite Shakers font surtout des reprises de morceaux fifties pas trop connus. Jusqu'au moment où Elouan se retrousse les manches et se met à composer. *"Avant l'arrivée de Calvin et Lila, c'était galère. On essayait de faire un mélange d'Eddie Cochran, Elvis Presley…"* S'ils n'écrivent pas à quatre, chacun, remarque François, *"apporte sa touche, sa patte aux morceaux"*. Et quand Lila prend un jour une guitare, *"c'est venu naturellement, j'ai trouvé des accords"*.

Diamond et merveilles

Gourou de la fuzz et producteur apprécié des groupes punk et garage pour son approche brute de décoffrage, Jim Diamond est connu pour avoir durant une vingtaine d'années enregistré les meilleurs groupes rock de sa ville natale de Detroit. Son studio, Ghetto Recorders, construit dans une ancienne usine de poulets, a vu passer des artistes tels que The White Stripes, The GO, Electric Six, Kim Fowley, Wolfmother, The Mooney Suzuki et, évidemment The Dirtbombs, avant sa fermeture en 2015, pour être détruit et remplacé par des bureaux. Depuis, Diamond, qui fut un temps basé à Montpellier, est un producteur itinérant qui prodigue ses soins à domicile, et sa présence aux crédits d'un disque est toujours un bon indicateur.

All right

C'est elle qui signe "Ridiculous", portrait acide d'une personne qui ne peut qu'exister tant elle est plus vraie que nature. *"On a été interviewé par une journaliste pour une radio à Rennes,* raconte Lila. *Le feeling est bien passé et elle nous a invités à un concert le soir. Mais dès qu'elle a bu un peu trop, elle s'est révélée ne pas être sympa du tout. On avait prévu de dormir chez elle et à la fin de soirée, elle a balancé nos affaires dans la rue."* Calvin précise : *"A force de discuter, elle est devenue très méprisante, elle pensait avoir tout fait et a voulu nous donner une leçon de vie. Genre, faites autre chose, ça va durer deux ans, et après on n'en parlera plus."* Cette histoire a eu lieu il y a deux ans. Désolé pour cette visionnaire, les kids sont plus qu'all right. Ils s'apprêtent à tourner partout en France, avec une halte au Supersonic à Paris le 29 avril. Leur release party au Quai M (La Roche-Sur-Yon) a attiré 900 personnes. Et ce titre, "Don't Be Boring", est une raison de plus de les aimer. *"On déteste le rock progressif, c'est une façon de dire qu'on n'en fera jamais,* explique Elouan. *Parfois, on s'enflamme sur des arrangements un peu chelous et sur scène, ça ne marche pas et on change direct."* Une attitude raccord avec celle du producteur du LP, Jim Diamond (ex-Dirtbombs). *"Il n'a touché à rien en termes de structures des morceaux,* poursuit Elouan. *Mais il a eu des idées de petites choses à ajouter parce qu'on ne pensait qu'au live."* Et a corrigé les fautes d'anglais des paroles, selon Lila qui ajoute : *"On mangeait avec lui tous les midis et les soirs, on parlait musique"*. La rumeur dit même qu'ils lui ont fait un gâteau pour son anniversaire. ★

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY
Album *"Don't Be Boring" (Integral & LMP)*

Photo Adam Le Sommer-DR

SCHWARG

"C'est la fin. Bien fait pour tous"

FRUSTRATION

Le quintette francilien égrène ses notes post-punk pour le meilleur depuis vingt ans et des broutilles. **Son nouvel album est vert, autant de rage que d'impuissance.**

C'EST NICUS, LE GUITARISTE, QUI A PRODUIT LA BÊTE depuis leur local de répétition historique du côté de Saint-Ouen, à Mains D'Œuvres. "*On voulait vraiment retourner à un résultat plus simple, plus viscéral.*" "*A l'essentiel*", précise Fabrice, l'homme derrière le micro. Ce nouvel album ressemble moins à un chant du cygne qu'à un *wake-up call* d'apocalypse. Retour aux racines, avec des chansons plus frontales, habitées, uppercut dans la tronche de la fatalité.

Matière brute

Dès la première écoute, on croirait même être tombé sur un best of du groupe sorti par Born Bad sans prévenir. Il y a tout ce qui (a) fait Frustration dans ce disque : l'aspect martial, crépusculaire, les mélodies qui rongent le cerveau, les charges sans drapeau blanc et les synthés virus, et puis l'énergie des concerts (plus de 900 au compteur !), qui a largement contribué au succès de la formation banlieusarde. Nicus : *"Sur nos derniers disques, je ne retrouvais pas notre saleté. Pour moi, cet album est moins artificiel. On avait envie de ça. Il faut souligner l'importance du mix de Jonathan Lieffroy, qui a compris et adhéré à notre idée… J'ai bien cassé les couilles à tout le monde pendant l'enregistrement* (sourire)." *"Le disque, il est comme la pochette en fait. Politique et intrinsèque. Une espèce de matière brute,* dit Fabrice. *J'ai eu envie d'étrangler Nicus de nombreuses fois, c'est pas un pédagogue on va dire… Je lui en veux encore d'ailleurs, on aurait dit Phil Spector ! Mais le résultat est bon. Quand je vois le son qu'on a là, j'ai envie de réenregistrer 40% de nos morceaux d'avant."* Ultime album, baroud d'honneur classe et sans concession ? Non. On aurait même presque envie d'évoquer ici une forme de renaissance, comme si Frustration avait déniché, au détour d'une date perdue, la fontaine de jouvence et qu'il était prêt pour servir vingt ans de plus. *"Je voulais de l'intention dans ce disque. A tous les niveaux. Je voulais par exemple que Fabrice croie aux paroles. Je voulais y croire quand il chantait. Pas de détachement, pas de pensées qui s'envolent."* Focus. Mission accomplie. Résultat : un disque sombre où l'espoir ressemble de plus en plus à ce refuge d'imbéciles si cher à Louis-Ferdinand Céline. *"Je suis beaucoup plus désabusé. Je ne crois plus en grand-chose. Les paroles sont noires… Jean-Pierre Bacri est mort et il y a la place pour moi maintenant* (rires)" prévient Fabrice. Rien que le titre, "Our Decisions". Sont-ce là les décisions prises par l'humanité qui nous condamnent au pire ou les décisions à prendre dans l'urgence pour sauver ce qu'il est encore possible de sauver ? *"C'est la fin. Bien fait pour tous"*, dit Fabrice, mi-goguenard mi-convaincu. Frustration chante l'époque. Regarde ce que nous sommes devenus. Pas de gras ici, pas de postures. Frustration a creusé jusqu'à l'os. On ne s'attardera pas sur la pochette écolo-catastrophe du fidèle Baldo. Frustration doit toujours moins à Dominique Voynet qu'à un rapport au monde, oui, désabusé. Nicus : *"A la place de cette décharge sur la pochette, ça aurait pu être un champ de bataille, des monceaux de cadavres, des singes de laboratoires… Ce disque aurait aussi pu s'appeler 'On est des sales connards'"* Frustration chante ça. Ça et l'impuissance individuelle. La frustration, bien sûr. Encore et toujours.

Sans tricher

Un groupe a-t-il déjà aussi bien porté son nom ? Et pourtant, malgré les ténèbres qui progressent inexorablement, il y a dans la musique de Frustration cette volonté narquoise et sincère de faire chier malgré le constat déprimant. De bien faire les choses, sans tricher. Un peu comme l'orchestre du Titanic qui, devant la mort, préférât jouer jusqu'au bout. Dix chansons pour un sixième album impeccable. *"Il y a des équipes de troisième division qui se sont plus éclatées que des équipes de première division"* conclut Fabrice. C'est peut-être ça la morale de l'histoire de Frustration : un parcours jamais forcé, toujours choisi, où un certain esprit de camaraderie et un refus de se prendre pour un autre l'ont souvent emporté sur un quelconque désir débile de gloire. Ils ne sont pas nombreux les groupes français qui peuvent regarder leur discographie dans le rétro sans rougir. ★

RECUEILLI PAR JÉRÔME REIJASSE
Album *"Our Decisions" (Born Bad Records)*

Photo Titouan Massé-DR

"Baisser la tête, c'était une forme de rébellion contre les gesticulations de Bono"

RIDE

Fondé à la fin des eighties par les chanteurs et guitaristes Mark Gardener et Andy Bell, Ride demeure l'une des plus belles enseignes du rock anglais. Pour preuve, ce **septième album** plus pop et redoutablement bien troussé.

"SHOEGAZE". VOILÀ UN MOT QU'ON NE PENSAIT PLUS ÉCRIRE EN 2024. Et pourtant, Slowdive est en tournée, The Jesus And Mary Chain en couverture de Rock&Folk et Ride sort un nouvel album. Depuis son rabibochage en 2014, le groupe a déjà publié deux disques à la hauteur de sa légende. Libérés des vieilles rancœurs qui l'avaient mené à son implosion en 1996, les Oxfordiens font preuve d'une inspiration renouvelée. Sur "Interplay", ils prennent leurs distances avec les guitares brumeuses qui ont fait leur réputation première au profit d'une énergie plus pop. Pas besoin d'autre prétexte pour s'asseoir avec Andy Bell, quinqua filiforme flottant dans un t-shirt noir bardé d'un immense "SOCIALISM". Tiens, encore un mot que l'on croyait tombé en désuétude…

Gardiens du temple

ROCK&FOLK : Quel a été le moteur de ce nouvel album ?

Andy Bell : La frustration ! *(rires)* En 2020, le covid a bousillé la fin de notre tournée. En 2021, on a commencé à travailler sur ce disque sans savoir si on pourrait un jour tourner à nouveau. Du coup, on a donné à nos compositions des noms de villes : Monaco, Berlin, Tokyo, Düsseldorf… C'était une façon de voyager dans nos têtes. Certains morceaux ont changé de titre. Berlin est devenu "Peace Sign". L'idée de départ était de travailler sur le disque uniquement lorsque nous étions tous réunis en studio. Eviter au maximum le travail par mail ou fichier. Avec le morceau "Last Night I Went Somewhere To Dream", une esthétique s'est dessinée. Dans cette démo il y avait toutes les références à la pop des années quatre-vingt qu'on aime. Même des trucs qu'on n'aurait jamais avoué apprécier à l'époque comme Tears For Fears, Depeche Mode, Talk Talk ou U2…

R&F : De fait, "Sunrise Chaser" sonne comme du Pet Shop Boys et "Last Frontier" est un hommage évident à Joy Division…

Andy Bell : J'ai toujours adoré l'énergie de Joy Division et New Order. Je trouve que "Love Will Tear Us Apart" est une parfaite combinaison de rock et de synthés. Effectivement, ce n'est pas un accident si l'intro de "Last Frontier" y fait penser. Parfois, on a l'impression de jouer les gardiens du temple, que le son de Ride doit rester entre des frontières bien précises. Mais on aime aussi expérimenter. C'est agréable d'entendre qu'une certaine liberté exsude de tout ça.

Comme Neil Young et Crazy Horse

R&F : Ça fait quoi d'être toujours dans le même groupe avec ces gars avec qui vous étiez à l'école à Oxford ?

Andy Bell : Ça vous garde jeune ! Quand on est ensemble avec Mark (Gardener), Laurence (Colbert) et Steve (Queralt), on a les mêmes discussions que lorsque nous étions ados. Les mêmes blagues aussi. L'atmosphère est très légère même si on prend notre travail très au sérieux. Parfois, on s'engueule et c'est normal. On a peu changé malgré les années. Quand j'ai divorcé, j'ai entamé une psychothérapie. Je pensais que j'allais parler des trucs merdiques avec mon ex-femme… Pas du tout. J'ai passé le plus clair de mon temps sur le divan à évoquer les moments heureux de ma vie : les années Ride. Mon psy m'avait filé un exercice : parler avec cette version plus jeune de moi-même. Je lui ai demandé ce qu'il pensait de ma vie et ça va, lui et moi, on est cool. Je suis resté assez fidèle à ce jeune mec. Sur scène, quand je joue des morceaux comme "Seagull" ou "Nowhere", j'ai l'impression d'avoir à nouveau vingt ans.

R&F : Les fans de Ride ont tiré la langue lorsque vous avez rejoint Oasis. La perspective d'une réformation de leur groupe fétiche s'éloignait…

Andy Bell : Ride s'est séparé en 1996, j'ai rejoint Oasis en 1999. Puis on a reformé Ride cinq ans après le split d'Oasis. A l'arrivée, tout le monde est heureux. Evidemment, jouer avec Oasis ça m'a changé. Avant de les rejoindre, je ne jouais pas de basse. Je n'en possédais même pas ! Ça a modifié mon approche de la guitare. L'année dernière, je me suis pété le petit doigt en faisant le con en vacances. Ça a aussi affecté ma façon de jouer. Je comprends pourquoi Dizzie Gillespie disait : *"Ne joue pas autant de notes"*.

R&F : C'est vrai que Ride ne répète pas avant de partir en tournée ?

Andy Bell : Très peu. On revoit quelques trucs techniques et c'est tout. J'aime ça. C'est comme Neil Young et Crazy Horse : tout peut arriver, le pire comme le meilleur. Ride est connu pour donner des concerts fabuleux et d'autres franchement bordéliques. C'est le prix de la liberté.

R&F : Vous êtes en paix avec l'étiquette "Shoegaze" ?

Andy Bell : Ça me va. Au début, quand la presse anglaise nous décrivait comme des *shoegazers*, c'était pour se foutre de notre gueule. Selon elle, on avait zéro charisme parce qu'on passait nos concerts à mater le bout de nos pompes. Quand les Américains se sont mis à parler de Shoegaze, c'est devenu un compliment. Ils ont compris que c'était une attitude, une démarche consciente et humble. Pour nous, baisser la tête, c'était une forme de rébellion contre les gesticulations de Bono et de toutes ces rockstars qui hurlaient : *"Moi, moi, moi !"* Mais en fait, quand je joue, je ne regarde ni mes pédales d'effet, ni mes chaussures : je rêve. ★

RECUEILLI PAR ROMAIN BURREL

Album *"Interplay" (Wichita/ Pias)*

Photo Cal Mcintyre-DR

“Tu vois le minimalisme ? On faisait le contraire”

SLOWDIVE

Après trois albums et un gros pschitt au début des années quatre-vingt-dix, Slowdive remonte lentement à la surface depuis dix ans, dans le sillage d’un revival shoegaze que personne n’avait vu venir. Paradoxe : cette résurrection inattendue a plongé la merveilleuse carrière solo de son leader dans l’oubli. Peut-on être et avoir été plusieurs choses différentes ? **Neil Halstead** nous aide à y voir plus clair.

RECUEILLI PAR LÉONARD HADDAD

TRIANON, JANVIER 2024. Inutile de demander une place pour le concert. La liste est déjà longue comme le bras, *fallait se réveiller avant, mon coco*. Les *scalpers* du Boulevard de Rochechouart à Paris se frottent les mains. Partout où joue Slowdive, c’est le même refrain. Scandinavie, Japon, US, UK, la tournée mondiale ne tourne pas dans le vide mais devant des salles remplies à craquer. Fans en transe recouverts par les nappes de guitare et de réverb, la génération *nineties* est au rendez-vous de sa nostalgie mais elle ne le serait pas si les gamins TikTok n’avaient pas sonné le rappel, les *encore* et le retour de flamme. C’est l’histoire des cycles pop. Grand groupe resté petit par le nombre de disques vendus, petit groupe devenu grand par la grâce d’une empreinte plus profonde que prévu. Exemples fameux : Velvet Underground, Big Star, Zombies. Peut-on sérieusement mettre “When The Sun Hits” dans la même phrase que “Candy Says”, “Ballad Of El Goodo” et “Care Of Cell 44” ? A plus de 100 millions d’écoutes Spotify et plus de 100 balles le ticket à la sortie du métro Pigalle, franchement, il pourrait y avoir débat.

Napalm emo

1989. Alors que les années quatre-vingt s’apprêtent à rendre leur dernier soupir (de soulagement général), personne de sérieux ne peut s’imaginer qu’on les évoquera un jour la larme à l’œil. Personne, à part peut-être Neil Halstead et sa bande. Leur point de rencontre : “*Ride, Cure, Cocteau Twins, Jesus And Mary Chain, Sonic Youth, My Bloody Valentine*”, dit-il tranquillement trois décennies plus tard, certain de son bon goût comme de son bon droit. Influences eighties, donc, mais pas n’importe lesquelles : les années quatre-vingt atmosphériques, séparées de l’electro naissante par une feuille de Rizla+, celles qui se chargent d’inventer la décennie suivante. Formé en 1989, Slowdive y contribuera par ses murs de guitares, ses cheveux sur les yeux et sa réverb. Beaucoup de réverb, cet effet qui permet de tout noyer : les mélodies (ou leur absence), les voix, les erreurs techniques sur scène, les problèmes personnels dans le public. Un écrasement au napalm emo. Trois bombes de chantilly larguées sur les gariguettes : “*Tu vois le minimalisme ? On faisait le contraire*”, sourit un Halstead capté en Zoom, juste avant un soundcheck à Cardiff.

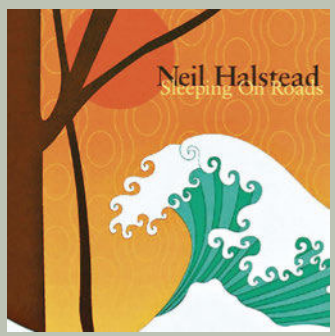
Photo Ingrid Pop-DR

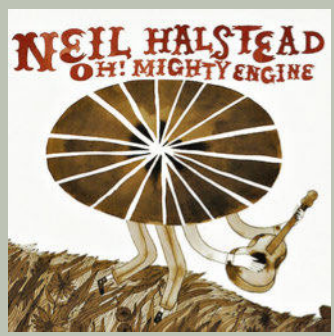
SHO
EGA
ZER

Neal Halstead, 1991

A rendre Roger Waters fou de jalousie

Les possibilités d'un autre Neil





Entre les deux ères Slowdive (soit entre 1995 et 2014), Halstead n'aura pas chômé. Par ordre d'apparition sur la platine, **Mojave 3** (formé en 1995) aligne en onze ans cinq albums fabuleux, qui cherchent à envelopper l'auditeur dans un espace sonore rassurant plutôt que de l'engloutir sous la lave en fusion d'assauts sursaturés. Après deux albums très nineties, presque léthargiques, ils accouchent en 2000 du chef-d'œuvre **"Excuses For Travellers"**, porté par les neilyoungeries douces "In Love With A View", "When You're Drifting" et une dérive planante à rendre Roger Waters fou de jalousie, "Prayer For The Paranoid". Les deux disques suivants sont plus pop, presque radieux, avant le split. En solo, Neil Halstead réussit d'abord un disque de néo-folk-prog délicieux **"Sleeping On Roads"** (2001) avant le sublime **"Oh! Mighty Engine"** (2008), doté d'un charme gracieux et d'une profondeur simple que Nick Drake ou Mark Kozelek ont cherchés toute leur vie. Le suivant, **"Palindrome Hunches"** (2012), est au moins aussi beau, avec du piano pop en bonus. A propos de Kozelek, Halstead accompagne parfois Sun Kill Moon sur scène à l'époque, tandis qu'il réamorce la pompe électro-bruitiste avec le projet hybride Black Hearted Brother en 2013, qui remplace les guitares par des synthés sans céder sur les mélodies ("Look Out Here They Come"). Tout cela est aujourd'hui entre stand-by, parenthèses et oubliettes. A suivre ?

LH

Quand Slowdive signe chez Creation en 1990, le label a sous contrat trois des influences précitées (Jesus And Mary Chain, Ride, My Bloody Valentine) et le mot shoegaze a déjà été inventé. Jetons un œil à ce que nous en dit le Wikipédia british : "*Le shoegaze combine des vocaux éthérés et tourbillonnants avec des couches de guitares distordues, déformées, difractées, générant un magma sonore dans lequel les instruments ne se distinguent plus les uns des autres.*" Autrement dit "*Berk*", mais ce n'est pas tout : "*Les voix et les mélodies étaient rendues indiscernables, perdues dans les murs de guitares.*" Les mélodies indiscernables ? Difficile d'imaginer un descriptif plus repoussant. Pourtant, à l'époque, les blancs montent en neige. La proposition esthétique, partagée avec un public ado en mal de vivre, de ressentir, de vibrer, de flotter, fait le trait d'union entre les jam bands hippies adeptes de la fumette et de la transe à venir des raves sous ecsta. Tout ce public qui cherche à s'oublier, à se noyer dans la masse (la fosse), submergé par une musique qui devient un puissant courant amniotique fait de drones et de tremblements. Las, le couple formé par Halstead et la bassiste chanteuse Rachel Goswell ne durera qu'un temps, de même que leur fortune critique. Le second disque, "Souvlaki" (1993) se prend l'une des claques retours les plus brutales de l'histoire pop. "*Je déteste plus Slowdive qu'Adolf Hitler*", dira Richey Edwards de Manic Street Preachers, avant de disparaître (pour de bon, lui). La phrase, qui a depuis été réimprimée dans tous les articles sur le groupe, y compris celui-ci, a encore gagné en saveur depuis que le disque a son macaron de serviette dans les Top 100 de tous les temps. Haussement d'épaules 2024 de Halstead, qui relativise les nouveaux hauts comme les anciens bas. Creation, eux, débranchent le groupe trois semaines après la parution du troisième album "Pygmalion" en 1995, une expérimentation electro glaciale (et parfaitement minimaliste cette fois), avec laquelle Halstead balance tout par la fenêtre, les guitares, les copains, la copine, le groupe, sa carrière, en un suicide commercial et esthétique, aussi grandiose qu'assumé. "*Une déconstruction, en rupture totale avec l'idée qu'on pouvait se faire de notre groupe. Tout le monde était très mal à l'aise avec cette direction. Tout le monde sauf moi.*" Ce disque, ils ne le joueront pas sur scène. Ils ne joueront plus rien d'ailleurs, ne regarderont plus leurs chaussures, ne vieilliront pas ensemble, du moins pendant les vingt années suivantes. En anglais, Slowdive peut se traduire par "plongée lente". Là, ce serait plutôt Freefall, la chute libre.

Photo Martyn Goodacre/ Getty Images

L'heure magique

Avant une interview, Neil Halstead ne sait jamais s'il est là pour parler de Slowdive ou de sa carrière en général. Avouons-le, cet article naît moins du désir de revenir sur la résurgence actuelle du groupe que du regret de constater comment, par ricochets, le reste, tout le reste de la carrière de ce musicien sidérant s'est trouvé brutalement rejeté dans les limbes. D'abord les cinq disques de son projet suivant Mojave 3 (1995-2006), country-rock cosmique incrusté de joyaux pop et de survols de paysages émotionnels enchanteurs, comme du Grandaddy joué par Radar Bros. Puis les trois albums néo-folk solos d'une beauté ahurissante, chefs-d'œuvre mélodieux, mélodiques, mellow doux, comme des rayons de soleil à l'heure magique, quand tout (le ciel, les villes, la nature, l'humanité, la vie) devient plus beau. Où les trouver, ces émotions-là, maintenant que Slowdive a repris le dessus ? Que reste-t-il de cette période où Halstead venait roucouler seul à l'Espace B dans le XIX^{ème} arrondissement et qu'il s'agissait de faire entendre la richesse de ses mélodies, la texture de sa voix et de chaque respiration, aux antipodes esthétiques de tout ce que Slowdive représente ? Quid de tous les disques (solos) dont ça nous prive nous, les *autres fans*, toutes ces chansons douces qu'il n'écrira plus, tous ces coins du feu orphelins de sa guitare acoustique ? Là-dessus, Neil biaise. Affirme "*je voulais apprendre à écrire des vraies chansons, des chansons country. Apprendre à projeter quelque chose seul avec ma guitare.*" Mais il dit aussi "*au fond, tout ça, c'est juste des histoires de production.*" La vérité se trouve sans doute entre les deux, ainsi que le démontre un morceau comme "Andalucia Plays", l'un des sommets du dernier Slowdive ("Everything Is Alive", 2023) composé à l'époque guitare sèche, ressuscité ici en mille-feuilles ambient. "*C'est un mouvement de balancier,* dit-il, *comme si tout faisait partie d'un même flot, d'un même flux. Une chanson mène à une autre chanson. Un disque à un autre disque. C'est en faisant des trucs electro, avec plus d'espace, que je me suis rapproché des musiques acoustiques. 'Pygmalion' et le premier Mojave 3 ont été enregistrés quasi simultanément* (tous deux sortis en 1995, ndr). *Ils utilisent l'espace de la même façon. Mais plus récemment, j'ai fait le chemin inverse.*"

Asphyxie et oxygène

Etait-il conscient de ce qui se passait dans les universités US et sur les réseaux sociaux quand, tandis qu'il se laissait pousser la barbe pour jouer du folk sur les plages de surf de Hawaii, le culte souterrain de Slowdive grondait ? "*Non. Quand on a reçu la proposition d'un festival (*Primavera Sound, en 2014*), je pensais que ce serait l'affaire d'une poignée de concerts, quelques semaines à tout casser, avant de revenir au cours normal de la vie. Mais quand on est monté sur scène, on a réalisé qu'on avait* un public. *Les vieux fans, mais surtout tous ces kids qui nous avaient trouvés par eux-mêmes.*" L'échec originel transformé en hold-up inespéré. Un paradoxe temporel, personnel et émotionnel absolu. "*Est-ce qu'on vit ça comme une revanche ? Non. On vit ça comme une bande de copains qui se reconnecte et trouve l'inspiration pour faire de nouveaux disques.*" Ils en sont déjà à deux, "Slowdive" en 2017 puis "Everything Is Alive" l'an dernier, un disque où Halstead réunit pour la première fois ses différentes facettes, electro, soundscapes, chansons, hissant même le paradigme shoegaze vers des sommets presque pop sur le *quasi-déjà-classique* "Kisses".

L'échec originel transformé en hold-up inespéré

Il y a là un autre paradoxe, presque un vertige. Ce grand écart improbable chez un même artiste entre wall of sound et dépouillement, plomb et plume, asphyxie et oxygène, surchauffe et petit éventail de poche. Pile et face ne sont pas faits d'une même pièce. Un Neil Halstead en cache constamment un autre. On n'est pas obligé de les aimer tous, en tout cas pas autant. Pour beaucoup, le retour de Slowdive est un triomphe, un recommencement, mais pour une minorité, c'est aussi la fin (provisoire ?) de l'autre Halstead, le country man de Mojave 3 et l'artiste solo zen qui n'aura tenu que le temps de trois grands petits disques, parenthèse méditative avant de revenir faire chavirer des salles combles sous les flangers de guitare. Peut-on être et avoir été deux choses qui ont aussi peu à voir l'une avec l'autre ? Oui, mais pas en même temps. "*On change, non ? On change tous. C'est ce que j'aime. Un disque n'est jamais que le document de là où l'on se trouve à un moment précis. Tu écoutes 'Songs From A Room' de Leonard Cohen et tu te retrouves dans cette pièce avec lui.*" Leonard Cohen, pile guitare, face synthé, l'exemple n'est pas choisi au hasard. "*Au final, tout ça n'est pas si différent qu'on veut bien le dire.*" Il est le seul à penser ça. Mais son avis est sans doute le seul qui compte vraiment. Sans rancune ni regrets, donc. En tout cas, pas les siens. ★

DISCOGRAPHIE

Les précurseurs

A la base le terme était moqueur, inventé par la presse britannique à la fin des années quatre-vingt pour se gausser des jeunes groupes psychédéliques qui émergeaient de villes peu réputées pour leur scène rock (Glasgow, Reading, Oxford…) et jouaient le nez rivé sur leurs pédales de distorsion. Soit l'opposé total de l'exubérance rock en spandex fluo et brushings peroxydés qui régnait sur le rock mondial à l'époque. Alors, les groupes se sont approprié le terme pour en faire un manifeste artistique, celui d'une non-coolitude assumée, de faiseurs de sons romantiques qui préfèrent les couleurs pastel et la brume aux couleurs éclatantes. Qui aiment aussi publier de nombreux EP avant de se lancer dans de véritables albums. Pour une vague qui a véritablement été au sommet de sa popularité entre 1988 et 1993.

The Jesus And Mary Chain

"Psychocandy"
Blanco y Negro (1985)
Shoegaze ou non ? Le premier album des frères Reid a posé les bases du genre avec ses chansons construites autour de rivières de feedback. Doit-on parler de proto-shoegaze comme on parle de proto-punk ? Sur ses moments les plus calmes — "Just Like Honey", "Cut Dead", "Taste Of Cindy", "Sowing Seeds" —, The Jesus And Mary Chain plante la graine qui germera peu de temps après dans les Midlands britanniques.

Ride

"Nowhere"
Creation (1990)
Parmi les premiers chefs-d'œuvre avérés du shoegaze, "Nowhere" sort alors que les congénères de Ride n'en étaient encore qu'à publier des EP (seul My Bloody Valentine avait sorti, avec "Isn't Anything", un album à part entière). Disque monumental et fondateur, il montre un jeune groupe empli d'idées aventureuses, mêlant pistes planantes, noise et mélodies pop, pavant la voie pour les groupes shoegaze plus attirés par la lumière et l'énergie que le brouillard et la mélancolie.

My Bloody Valentine

"Loveless"
Creation (1991)
C'est la grande pyramide du shoegaze, son chef-d'œuvre indépassable, son moment pivot. Un disque radical dont la genèse aux multiples péripéties tient de la geste héroïque — enregistré dans une vingtaine de studios, usant et épuisant une vingtaine d'ingénieurs du son, plongeant son label au bord de la faillite. "Loveless" contient tout ce qui est à la fois passionnant et irritant dans le shoegaze, sans jamais s'excuser de son romantisme échevelé et de sa démesure.

Chapterhouse

"Whirlpool"
Dedicated (1991)
C'est de Reading, comme Slowdive, que provenait Chapterhouse, groupe qui se différenciait de ces derniers par un son volontiers plus dansant (on pense à "Pearl" et ses beats samplés ou "Falling Down" presque Madchester). Echec commercial à sa sortie, "Whirlpool" est aujourd'hui perçu comme un classique fondateur.

Swervedriver

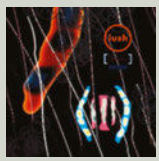
"Raise"
Creation (1991)
Plus musclé que nombre de ses contemporains avec ses morceaux formés autour de guitares lourdes, ce groupe originaire d'Oxford avait proposé plusieurs EP avant de publier son premier album. D'où ce disque maîtrisé, où l'on retrouve les meilleurs morceaux des débuts, dont ce "Rave Down" emblématique du genre.

Catherine Wheel

"Ferment"
Fontana (1992)
Groupe méconnu originaire de la ville côtière de Great Yarmouth, Catherine Wheel se démarque de ses contemporains car il a fait partie des premiers groupes à tirer le shoegaze vers quelque chose de plus pop, avec des chansons construites autour de riffs et de refrains mémorables, tout en gardant ce côté vaporeux rappelant les débuts de Ride. Méprisés à l'époque, ils ont aujourd'hui un des répertoires les plus durables du genre.

> Disque monumental et fondateur, mêlant pistes planantes, noise et mélodies pop

Lush



"Spooky"
4AD (1992)
Produit par Robin Guthrie, cet album a souvent été décrit comme *"un disque des Cocteau Twins avec un wall of sound"*, une façon de dire que ce dernier a peut-être eu la main lourde sur les effets (en particulier cette batterie caverneuse). C'est aussi ce qui fait le charme de cet album qui, comme son nom l'indique, n'hésite pas à aller dans la noirceur et l'étrange.

Pale Saints

"In Ribbons"
4AD (1992)
Leur premier album ("The Comfort Of Madness") témoignait déjà d'un fort potentiel, mais c'est avec l'arrivée de Meriel Barham (ex-chanteuse et guitariste de Lush) que ce groupe de Leeds va trouver sa meilleure incarnation. Propulsé par le duo de vocalistes formé par Barham et Ian Masters, Pale Saints vont publier avec "In Ribbons" leur album le plus durable et un classique méconnu.

Slowdive

"Souvlaki"
Creation (1993)
Difficile de choisir entre "Just For A Day" et son successeur "Souvlaki" comme disque le plus représentatif du son éthéré du quintette de Reading. Marqué par la rupture amoureuse entre les deux chanteurs-guitaristes Neil Halstead et Rachel Goswell, plusieurs fois rejeté par Alan McGee qui leur avait commandé un album plus pop, "Souvlaki" porte en lui une grande mélancolie et demeure une des œuvres les plus touchantes du mouvement originel. Peut-être son dernier chef-d'œuvre.

The Verve

"A Storm In Heaven"
Hut (1993)
On a tendance à l'oublier mais avant les violons de "Bittersweet Symphony", The Verve jouait un shoegaze lourd et puissant. Bien sûr, Richard Ashcroft n'était pas du genre à se regarder les pompes. Son *ego* et son charisme naturel ont vite fait de le muer en frontman tapageur. Pourtant, avec ses chansons lancinantes guidées par des lignes de basse, The Verve fait partie de ces groupes qui ont emmené le shoegaze vers autre chose et l'ont rendu britpop-compatible.

SHOEGAZE

PAR ERIC DELSART

Les héritiers

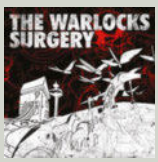
A l'arrivée du grunge, puis de la britpop, l'héroïsme rock, incarné par des figures charismatiques et provocatrices telles que Kurt Cobain ou les frères Gallagher, a de nouveau eu le vent en poupe, entraînant la disparition peu à peu de la première génération shoegaze. Très vite pourtant, certains traits esthétiques de cette musique ont commencé à ressurgir, entre influences en filigrane et véritables périodes de revival assumé.

The Brian Jonestown Massacre

"Methodrone"
Bomp! (1995)

Bien sûr, il y avait déjà eu une forme de réplique américaine au shoegaze, avec des groupes comme les Swirlies, Mercury Rev, Drop Nineteens ou Medicine, contemporains de la première vague au début des années quatre-vingt-dix. Il n'est ainsi peut-être pas étonnant que pour leur premier album, Anton Newcombe et The Brian Jonestown Massacre aient les deux pieds dans le shoegaze, avant de prendre le tournant garage et psychédélique qui deviendra leur marque de fabrique. Une influence qui ne les quittera jamais et demeure toujours présente dans leur œuvre aujourd'hui.

The Warlocks



"Surgery"
Mute (2005)

Bobby Hecksher a suivi le chemin inverse d'Anton Newcombe : après un "Phoenix" psychédélique et pop célébrant joyeusement la prise de stupéfiants ("The Dope Feels Good"), venait "Surgery", disque gueule de bois ("Come Save Us") dans lequel The Warlocks noyaient leur dépression dans la reverb. Le début d'un tournant shoegaze pour le groupe qui n'a cessé depuis d'explorer les méandres du genre.

Deerhunter

"Weird Era Cont."
4AD (2008)

Durant leur longue et complexe carrière, les très expérimentaux Deerhunter ont abordé de nombreux styles mais ont toujours gardé un penchant pour la reverb et la distorsion. Publié en 2008 le même jour qu'un autre album jumeau ("Microcastle"), "Weird Era Cont." voyait Bradford Cox et ses sbires se jeter à corps perdu dans un shoegaze délicieusement tordu.

A Place To Bury Strangers

"Exploding Head"
Mute (2009)

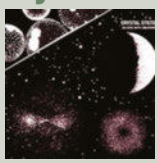
Non content de regarder ses pédales quand il joue, Oliver Ackermann les fabrique lui-même et a créé sa marque, Death By Audio, devenue une des meilleures adresses pour monter des murs de reverb. La meilleure publicité pour son entreprise ? Son groupe A Place To Bury Strangers, d'une violence radicale, pour un shoegaze tendu et ténébreux.

The Horrors

"Primary Colours"
XL (2009)

Qui aurait cru, à l'écoute de leur premier album, que ces garage-rockers fans de Screaming Lord Sutch allaient se muer en figure de proue d'un revival shoegaze britannique ? Mêlant rythmes krautrock, tourbillons de synthétiseurs et murs de guitares avec goût et créativité, le quintette se réinventait ici de manière sublime.

Crystal Stilts



"In Love With Oblivion"
Sacred Bones (2011)

Il a existé durant un temps, dans un Brooklyn pas encore gentrifié, un drôle de mouvement mêlant esthétiques lo-fi et guitares vaporeuses autour de groupes tels que Vivian Girls ou The Pains Of Being Pure At Heart. Crystal Stilts, trop étranges pour percer sans doute, avec ce chanteur aux textes marmonnés noyés dans la reverb, proposaient une musique aussi inspirée du shoegaze que de la jangle pop de The Clean, pour un résultat hybride fabuleux ("Through The Door").

Ringo Deathstarr

"Colour Trip"
Club AC30 (2011)

Originaires d'Austin, ces Texans amateurs de calembours mêlant "Star Wars" et les Beatles témoignaient dès leur premier d'une certaine anglophilie (notez l'orthographe anglaise du mot "colour"), à l'instar d'autres contemporains américains tel A Sunny Day In Glasgow. Ne cherchant aucunement à réinventer le genre, le groupe se pique ici de classicisme et propose un étonnant voyage dans le temps et l'espace, quelque part entre My Bloody Valentine et Medicine.

Diiv

"Is The Is Are"
Captured Tracks (2015)

Ayant dû changer son nom de Dive à Diiv pour des raisons de copyright, ce groupe new-yorkais incarne à merveille le revival shoegaze apparu au milieu des années 2010. Mené par Zacharie Cole Smith — passé par Beach Fossils notamment —, c'est un fantasme revivaliste qui fonctionne à merveille. "Is The Is Are", avec son titre nonsensique et sa conception compliquée (affaires de drogues, arrestation, rehab, polémiques en ligne, départs de membres du groupe...)

Ulrika Spacek

"The Album Paranoia"
Tough Love (2016)

Formé à Londres par une communauté de musiciens ayant déjà par le passé fricoté avec le shoegaze (Rhys Edwards, aujourd'hui connu sous le nom d'Astrel K, jouait dans les revivalistes Tripwires), Ulrika Spacek utilise la reverb comme un outil pour donner corps à des chansons tantôt mélancoliques ("NK", "Porcelain"), tantôt hypnotiques ("Beta Male"), et toujours saisissantes.

Bryan's Magic Tears

"Vacuum Sealed"
Born Bad (2021)

Têtes de file d'une scène shoegaze française emplie de groupes passionnants (Marble Arch, Dead Horse One), les Parisiens ont choisi sur cet album My Bloody Valentine comme modèle et impressionnent par la puissance de leur son, brumeux à souhait et au service d'hymnes immédiats ("Excuses"). Un tour de force qui interroge : et si le meilleur groupe français était shoegaze ?

Daiistar

"Good Time"
Fuzz Club (2023)

C'est d'Austin encore que proviennent ces jeunes chiens fous nourris de références aux années quatre-vingt et quatre-vingt-dix dans leur musique. Exemple d'un shoegaze qui n'hésite pas à aller vers des chansons pop euphoriques ("LMN BB LMN"), ils ont livré en 2023 un premier album époustouflant qui les place parmi les groupes les plus attendus sur les scènes des festivals cet été.

Et si le meilleur groupe français était shoegaze ?

“Heavy metal !”

THE DANDY WARHOLS

Le groupe revient avec un nouvel album, **“Rockmaker”**, accompagné d’icônes des groupes légendaires Pixies, Guns N’ Roses et Blondie... **Que nous réserve le combo de Portland ?**

RECUEILLI PAR DANNY BOY

FLASHBACK SUR L'ANNÉE 2000 : DÈS SON AMORCE, LE NOUVEAU MILLÉNAIRE S'ANNONÇAIT DES PLUS ENNUYEUX. L'effrayant bug Y2K s'avérait n'être qu'une fake news de plus. La fin du monde tant attendue n'a pas eu lieu même si, musicalement, nous n'en étions pas loin. Rappelons-nous Blink-182, Britney Spears et *fuckin'* NSYNC. Et puis, soudain, sans prévenir, le 15 juin 2000, Rock&Folk nous fit découvrir *le* groupe qui allait tout changer et en fit fissa sa couverture avec cette accroche affolante : "*Le groupe que nous attendions tous : The Dandys Warhols*". "Thirteen Tales From Urban Bohemia" méritait bien ce buzz parce que cet album était plein de guitares et de titres fun ("Bohemian Like You", "Get Off"). *Rock'n'roll is back, baby !* Là où tout autre groupe aurait plongé sans hésiter dans le vivier lucratif du *rock'n'roll revival*, les Dandys, eux, prirent tout le monde à contre-pied et, en 2003, en pleine *Strokesmania*, balancèrent "Welcome To The Monkey House", un album bardé de synthés des années quatre-vingt, coproduit par Nick Rhodes (Duran Duran) et Tony Visconti. Durant les vingt années qui s'ensuivirent, la carrière des Orégoniens fut une longue et mouvementée, montagne russe ponctuée par des albums (huit) plus ou moins réussis, souvent étonnants et parfois énervants. Une chose est sûre, les Dandys Warhols sont uniques.

ROCK&FOLK : Quelle direction avez-vous prise avec "Rockmaker" ?
Courtney Taylor-Taylor : Heavy metal ! Onze titres qui commencent tous avec un riff de guitare, qu'il soit lent ou super rapide. Un est plutôt Black Sabbath, un autre Ramones, un MC5, un autre Nick Cave And The Bad Seeds, un Christian Death ou Nine Inch Nails... Au début, le groupe n'a pas apprécié l'idée. Quand je lui ai présenté le riff Black Sabbath, Peter a réagi, "*Oh, okay, cool…*" et il me sort un super riff. Et puis un autre, et encore un autre ! Il me dit, "*C'est incroyable ! Je n'ai jamais réalisé combien j'aime ça !*"
Peter Holmström : C'était un exercice intéressant que d'écrire des chansons en partant de riffs à l'opposé d'accords. C'est quelque chose que je n'avais jamais fait. Ça sonne toujours comme des chansons des Dandys, mais avec un angle un peu différent. Comme pour "The Summer Of Hate", je regardais un documentaire sur les Damned et je me suis dit : "*J'aimerais faire une chanson comme 'New Rose'*. Ça m'a inspiré pour écrire le riff, même si ça n'y ressemble pas.

R&F : Sur "Danzig With Myself", Frank Black des Pixies vous prête main-forte avec une guitare fuzz efficace.
Courtney Taylor-Taylor : Il est fantastique. Evidemment, nous avons cette chanson, "Cool As Kim Deal" (1997). J'aimerais aborder le sujet avec lui, "*Vraiment, tu ne peux pas tolérer Kim Deal au point de ne pas faire un autre disque avec elle ? Juste un EP ? Même pas un single ?*" Je ne lui en parle pas, même si j'en ai très envie.

Photo Chris Bergstrom-DR

“Je ne prends plus de cocaïne simplement parce que je doute que ce soit de la vraie cocaïne”

R&F : Vous avez fait appel à Slash pour “I’d Like To Help You With Your Problem”.
Courtney Taylor-Taylor : Le riff Black Sabbath a donné le jour à cette chanson, ensuite nous avions besoin d’un artiste du calibre de Slash parce que ni moi ni Peter ni Brent n’avons cette virtuosité, cette facilité technique qu’il a. Nous lui avons envoyé le mix et il nous a répondu dans l’heure qui a suivi. Ce qu’il nous a offert était renversant. Enorme ! Ces gammes moyen-orientales avec cette pédale wah-wah. Quel génie créatif absolu ! Et ça sonne toujours comme Slash. N’importe quel guitariste te le dira en écoutant cette guitare : c’est Slash !

R&F : Le duo avec Debbie Harry, “I Will Never Stop Loving You”, est une étape importante dans votre carrière, n’est-ce pas ?
Courtney Taylor-Taylor : Oh, man… Debbie Harry, qui aurait cru ? Un vrai miracle ! Cette voix ! La manière dont elle s’est investie dans cette chanson et comment elle l’a adapté à son style… Mon manager m’a demandé : “*Si tu devais faire appel à quelqu’un pour chanter ce falsetto, à qui penserais-tu ?*” J’ai tout de suite répondu : “*Debbie Harry !*” Nous nous sommes mis en contact avec son entourage mais ça semblait vraiment peu probable que cela aboutisse. On a attendu pas mal de temps mais à la fin, elle a accepté d’y participer. Seigneur ! C’est incroyable ! Cette voix, c’est comme un ange qui apporte paix et harmonie dans ta vie et puis, face à elle, il y a ce mec à la ramasse, dans le caniveau, qui déballe ces foutaises…

Drogues old school

R&F : Cet album, au niveau des paroles, est bien sombre…
Courtney Taylor-Taylor : Nous avons commencé à travailler sur cet album durant le confinement. Sous le régime de Donald Trump et de son culte. Tout le monde était nerveux, inquiet, apeuré et en colère. Des affrontements avaient lieu. C’est effrayant de voir ce qu’internet nous fait découvrir au sujet des gens. Les gens sont stupides. Ils vont croire les conneries les plus insensées. Aujourd’hui, les mensonges sont plus importants et plus crédibles que la vérité. Nous sommes stupides mais personne ne veut l’admettre. Oui, ce disque est en grande partie à ce sujet. Même si je n’aime pas trop en parler.

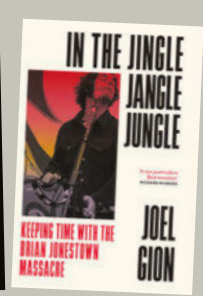
R&F : Avec “The Summer Of Hate” vous abordez les émeutes Black Lives Matter qui ont secoué Portland en 2020. Vous chantez “*I was born in the Summer of Love and I’ve lived through the Summer of Hate.*” Y voyez-vous un parallèle ?
Courtney Taylor-Taylor : Si tu parles aux gens qui ont vécu le Summer of Love (*San Francisco, 1967*, ndr), ils te diront que derrière les fleurs et les cheveux, il y avait beaucoup de peur et de colère, que ça n’était pas que Peace & Love mais aussi un prétexte pour plein de sans-abri, de criminels et d’ordures de foutre le bordel. Très similaire aux émeutes qui ont ravagé Portland. Des Blancs bien intentionnés sont venus à Portland pour attirer l’attention sur la lutte contre le racisme. Mais avec eux sont venus des éléments horribles, répugnants, sans morale, véritables pourritures de la société, et ils ont détruit l’infrastructure de Portland. Détruit le centre-ville. Maintenant, tu ne peux même plus sortir le soir. Tout s’est effondré. La ville est une épave.

R&F : Avec “Alcohol And Cocainemarijuananicotine” et “Teutonic Wine”, nous retrouvons des thèmes chers aux Dandy Warhols. Drogue et alcool sont-ils nécessaires à notre survie ?
Courtney Taylor-Taylor : Oui, surtout dans le monde dans lequel nous vivons. Cocaïne, marijuana, nicotine sont des drogues old school. Celles d’une époque qui me manque aujourd’hui. On ne parle pas de merdes comme le Fentanyl ou le crystal meth. Je ne prends plus de cocaïne simplement parce que je doute que ce soit de la vraie cocaïne. Quant à l’alcool, je ne bois que du vin. Je me souviens très clairement de ma découverte des bordeaux de quinze ans d’âge. Je me suis tourné vers ma copine à l’époque et je lui ai dit : “*C’est comme prendre de l’ecstasy. C’est parfait !*” J’ai foutu tellement de fric en l’air dans toutes ces merdes, ces drogues de rue dont tu ne sais jamais ce qu’elles contiennent réellement. Un bordeaux de vingt ans, tu sais ce qu’il y a dedans. Ça ne se *fake* pas. ★

Album *“Rockmaker” (Sunset Blvd Records)*

Film XX

En 2004 sortait “Dig !”, documentaire réalisé par Ondi Timoner qui retraçait les trajectoires croisées de deux jeunes groupes psychédéliques aux portes du succès au milieu des années 90 : The Dandy Warhols et The Brian Jonestown Massacre.



Un film réalisé avec l’aval des deux groupes où on suivait au plus près sur une décennie l’ascension des premiers et la déchéance des derniers. Le film avait eu pour effet de mettre le projecteur sur Anton Newcombe, faisant de lui une figure culte de junkie génial et ingérable, lui offrant même une improbable seconde carrière, tout en donnant une image peu flatteuse des Dandys et de leur leader Courtney Taylor en particulier, présentés comme des opportunistes un peu poseurs. Depuis vingt ans, les membres des deux groupes — amers devant le portrait, trop sensationnaliste à leur goût, dressé par Timoner — n’ont cessé de dire tout le mal qu’ils pensent du film. C’est pour cela que le retour prochain du film en salles dans une version augmentée de 40 minutes promet d’être intéressant. “Dig ! XX” annonce faire le point sur l’évolution des groupes ces vingt dernières années, avec cette fois-ci une participation du tambouriniste du BJM Joel Gion à la narration (la version originale était racontée par Courtney Taylor). Zia McCabe des Dandy Warhols a même participé à la présentation du film au festival de Sundance en janvier dernier, signe que les choses semblent apaisées. De son côté, Joel Gion vient de publier aux Etats-Unis “In The Jingle Jangle Jungle”, un livre dans lequel il retrace sans fard, et avec beaucoup d’humour, les premières années de The Brian Jonestown Massacre.

FRANCOFOLIES

10 AU 14 JUILLET 2024 LA ROCHELLE

40ÈME

STING • JEAN-MICHEL JARRE • PHOENIX • NINHO • BIGFLO & OLI
PLK • PATRICK BRUEL • GRAND CORPS MALADE • GAETAN ROUSSEL
ETIENNE DAHO • ALAIN SOUCHON • JOSMAN • ZOLA • SOFIANE PAMART
ZAHO DE SAGAZAN • DAMIEN SAEZ SOLO • PASCAL OBISPO • HUBERT-FELIX THIEFAINE
LUIDJI • YAME • EDDY DE PRETTO • WERENOI • CHARLOTTE CARDIN • THOMAS FERSEN
CHIMENE BADI • VLADIMIR CAUCHEMAR • SANTA • HERVE
ARTHUR TEBOUL ET BAPTISTE TROTIGNON • JEANNE ADDED • CLARA YSE • JACQUES
ALEXANDRA STRELISKI • ALAN STIVELL • ALEX VIZOREK ET ALEX BEAUPAIN • BIANCA COSTA
CHRISTIAN OLIVIER • NICOLAS PEYRAC • KAS PRODUCT • EDITH NYLON • ELLIOTT MURPHY
AMENRA • ALIOCHA SCHNEIDER • BLICK BASSY • SLIFT • JOHAN PAPACONSTANTINO
BLACK SEA DAHU • CLAUDE SICRE • NACH • LADANIVA • SOLANN • GRANDMA'S ASHES
PSYCHONAUT • HINT • PARIS LONESTAR CLUB • JIL CAPLAN • HILDEBRANDT
LOUIS WINSBERG ET YVAN CUJIOUS • KANTA/KANAN • SWING • LA CARAVANE PASSE
JOHNNY JANE • KOMODRAG & THE MOUNODOR • ARIANE ROY • ALEKSAND SAYA
JAN VERSTRAETEN • LOVERMAN • CHIEN NOIR • PUGGY • AMALIA • ARTHUR FU BANDINI
AUPINARD • DITTER • JAMES BAKER • POPPY FUSEE • JOANNE RADAO • LIV ODDMAN
NEMO • NOCHKA • POUDRE NOIRE • VISCERAL...

ÉDITION PARRAINÉE PAR GAËTAN ROUSSEL

RENDEZ-VOUS SUR FRANCOFOLIES.FR ET SEETICKETS.COM/FR

FRANCOFOLIES SAS au capital de 37 000 euros - RC La Rochelle B7 B124 - Licences N°1 : L-R-20-007940 N°2 : L-R-20-007827 N°3 : L-R-20-007935 / Conception graphique : HS

En collaboration avec LA COURSIVE, LA SIRÈNE et LE CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX.

ITALIAN C
FASHION FO
WHOLESALE
ITALIAN CORNER 77
HELP
WAN
CORNER ITALI

“De la pop”

THE LEMON TWIGS

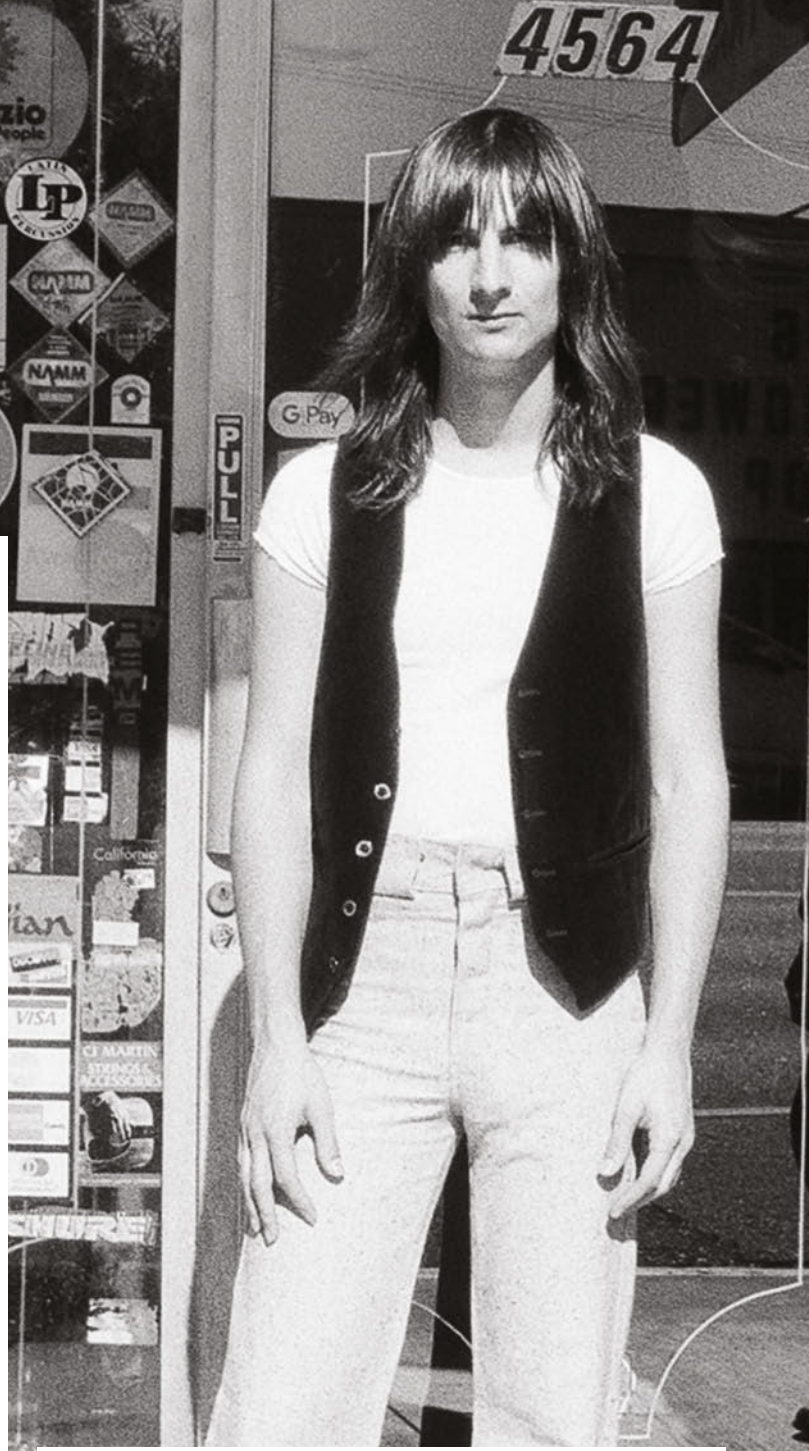
***“I just wasn’t made for these times”* chantait Brian Wilson.**
Telle pourrait être la devise du duo new-yorkais dont paraît “A Dream Is All We Know”, cinquième disque d’un fier anachronisme.

RECUEILLI PAR VIANNEY G

LE LÉGENDAIRE MAGAZINE AMÉRICAIN “CREEM”, RELANCÉ DEPUIS QUELQUES ANNÉES, RÉSUME PARFAITEMENT LES RAISONS DE L’ADMIRATION PARFOIS AMBIGÜE QUE L’ON PORTE AU GROUPE DES FRÈRES D’ADDARIO : “*Les Lemon Twigs prennent le poncif* ‘On n’en fait plus des comme ça’ *comme un défi personnel*”. Bref, raviver au pied de la lettre et à eux seuls la rivalité Beatles/Beach Boys, au risque de la rétromanie. Mais comment leur reprocher ? Ces surdoués de la chose pop, n’ayant probablement jamais écouté la radio, ont vécu en vase clos dans un sanctuaire familial où la présence paternelle imposait le règne des Fab Four (la mère préférait John Prine et Tom Waits). Les frangins, *sixties-olâtres* jusqu’à la moëlle, ne tombent pourtant pas dans le vintage pour une raison très simple : ils savent écrire de grandes chansons. De ce point de vue, “Everything Harmony”, leur premier vrai chef-d’œuvre, était un enchantement total (“Everyday Is The Worst Day Of My Life”, “When Winter Comes Around”, “Still It’s Not Enough”, tout l’album en fait), au niveau des merveilles des modèles évoqués (Big Star, XTC, Beach Boys, Bee Gees). Lors de la conversation, Michael, le cadet, assure avec une arrogance rafraîchissante : “*Beaucoup de personnes reconnaissent que nos chansons peuvent rivaliser avec tous ces trucs des années soixante et soixante-dix et qu’elles ne se contentent pas d’émuler leur style*”. Si ce genre d’interrogations, qui n’avait plus cours au sujet de “Everything Harmony”, refait surface, la faute à des clins d’œil parfois très appuyés (un morceau s’appelle “Sweet Vibration” et “Peppermint Roses” sonne méchamment Beatles…), le charme finit par opérer, invinciblement, par la grâce d’un court canon accompagné de mandoline (“I Should’ve Known Right From The Start”), d’une coda angélique (le single “My Golden Years”), de *do-do-do-do* exubérants (“Church Bells”) ou d’une rythmique bossa (l’automnale “Ember Days”). Risquons un acte de foi : on les croit capables de sortir un jour leur propre “Odessey And Oracle”. “*Lancer la réunion*” : au premier plan, Michael, qui a appris à ne plus couper la parole à son frère, et Brian — un prénom prédestiné —, croisement entre Jean-Pierre Léaud et Rod Stewart ; dans le fond de l’écran trône une splendide croûte (le portrait d’un Carlin songeur).

Photo DR

“Je veux juste écrire une vraie bonne chanson”



ROCK&FOLK : Ce nouvel album sort à peine un an après “Everything Harmony”, qui avait été salué un peu partout. Est-ce qu’il y avait une pression supplémentaire pendant l’enregistrement ?
Michael D’Addario : Certaines chansons étaient déjà écrites, d’autres déjà enregistrées… L’une des pistes vient des sessions de “Everything Harmony” et une autre est antérieure. Sinon, je crois que tout le reste est nouveau, non ? (*Se tournant vers son frère*) Combien de chansons il y a déjà sur l’album ?
Brian D’Addario : (*Un peu accablé par la demande*) Douze…
Michael D’Addario : Il y a quelque chose dans la production, le songwriting, le chant de “Everything Harmony” qui a fait que les gens s’y sont vraiment attachés. C’est peut-être lié aussi à la mélancolie qui s’en dégageait. Mais l’accueil fait à nos albums a pas mal varié au fil des années.
Brian D’Addario : Nous avons commencé cet album bien avant que le précédent ne sorte. Je crois que nous avons terminé “Everything Harmony” à peu près en avril 2022, puis nous nous sommes mis à travailler sur le suivant. Donc il y a eu presque un an entre l’enregistrement et la sortie.
Michael D’Addario : C’était sans doute mieux comme ça car si nous avions enregistré après avoir eu vent des réactions du public, nous aurions sans doute été tentés de poursuivre dans la même veine.

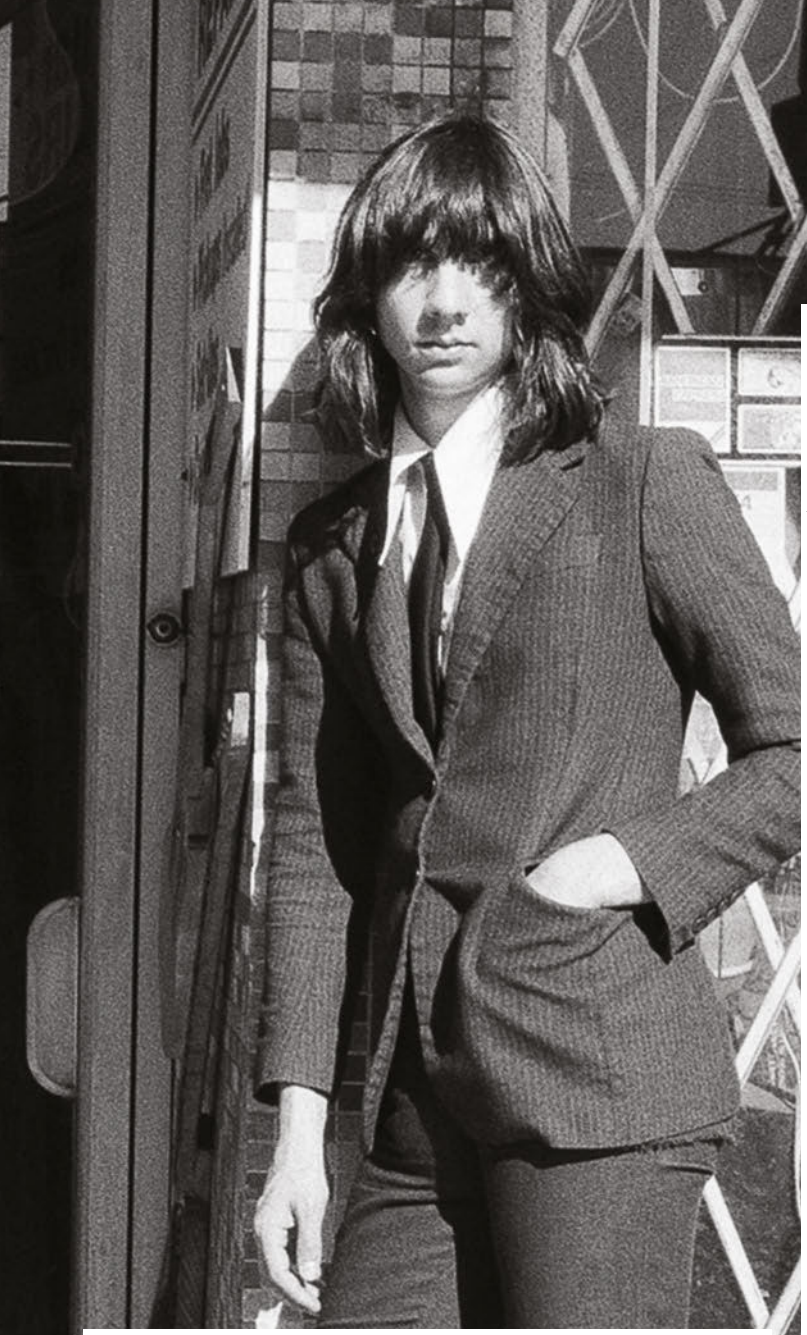
R&F : Ce qui n’est pas du tout le cas : “A Dream Is All We Know” est vraiment un album de sunshine pop. Est-ce qu’il s’agissait d’une réaction consciente au précédent ? Ou à l’époque, pas particulièrement réjouissante ces temps-ci… ?
Michael D’Addario : *Moui,* probablement. Nous avions envie de faire autre chose. Nous avons gardé ce qui nous plaisait dans le précédent album et on a laissé le reste de côté. Je ne sais pas s’il y a une réaction à l’époque là-dedans… Mais c’est vrai qu’au jour le jour, nous écoutons essentiellement de la pop, qu’elle soit enjouée ou non.
Brian D’Addario : Ça a sans doute à voir aussi avec le titre de l’album, “A Dream Is All We Know”. Il y a une dimension d’évasion dans cet album, et c’est aussi l’une des raisons pour lesquelles on s’est mis à la musique au départ. Alors que les paroles de “Everything Harmony” étaient un peu plus réalistes.

Une course contre le temps

R&F : Parlons du single “My Golden Years” qui évoque l’urgence de vivre pleinement sa jeunesse avant qu’elle ne s’envole : c’est une inquiétude qui vous a rattrapé ces dernières années ?
Michael D’Addario : Comme tout le monde, je me retrouve à chaque anniversaire plus vieux d’une année (*Michael D’Addario a tout juste 25 ans…, nda*) avec l’impression que je n’ai pas vu les mois passer. A chaque fois, je me demande : ‘*Qu’est-ce que j’ai accompli cette année ?*’ “My Golden Years”, comme “Rock On”, est une chanson qui parle de chansons. Elles disent toutes les deux la même chose de manière différente : je veux juste écrire une vraie bonne chanson, une chanson que j’aime et que j’aimerai encore l’année prochaine. C’est une sorte de course contre le temps. Je veux réaliser des choses dont je sois fier et pouvoir dire : “*Ah tiens, quand j’avais cet âge, j’ai écrit cette chanson incroyable*”. Mais d’autres personnes peuvent se rapporter à ce thème de leur propre manière. Pour moi, ça parle de chansons parce que c’est vraiment ce à quoi je pense tout le temps.

R&F : Il semble que vous avez gagné en simplicité avec les deux derniers albums, les chansons sont moins chargées qu’à vos débuts. Cela fait huit ou neuf ans que vous enregistrez : comment votre rapport au songwriting a-t-il évolué ?
Brian D’Addario : On se concentre beaucoup plus sur l’essentiel. Nous sommes aussi beaucoup plus lucides lorsqu’il s’agit de décider si un arrangement devient encombrant ou s’il sert réellement la chanson. Je pense qu’avant on s’attachait trop aux idées que nous avions. Si on travaillait sur une idée assez longtemps et qu’on l’enregistrait, en général nous la gardions quoi qu’il arrive. Alors qu’aujourd’hui, nous sommes beaucoup moins chichiteux par rapport à nos propres idées.
Michael D’Addario : Il faut être capable de jeter certaines parties à la poubelle. Pour certains morceaux, Brian mettait du violoncelle, ce qui prenait des heures à enregistrer. Et pour autant, il faut être capable de prendre un peu de recul et de se demander : est-ce que ça apporte quelque chose ? Ou bien est-ce que la chanson ne serait pas meilleure sans cette partie ?
Brian D’Addario : Et c’est la même chose pour l’écriture des chansons. Avant, je pensais que si j’avais une idée qui n’était pas forcée, alors ça voulait dire qu’il s’agissait automatiquement d’une bonne idée. Et je ne prenais jamais la peine de la considérer de manière objective en me demandant : est-ce que ça va parler à quelqu’un qui n’est pas dans ma propre tête ? Faire ça, ça aide énormément.

Photo DR



R&F : Vous avez dit qu'avant de travailler sur "Everything Harmony" vous aviez envisagé de vous lancer chacun en solo, à côté du groupe. Que s'est-il passé exactement ?
Brian D'Addario : Au fil des années, nous avons accumulé beaucoup de chansons que nous aimons, mais qui ont toujours été "battues" par d'autres. Certaines de ces chansons, j'ai tendance à me dire qu'elles ne sont pas assez bonnes pour sortir sur un album des Lemon Twigs, mais que je pourrais les sortir sur un album solo. Michael a plutôt tendance à laisser ses chansons mourir paisiblement et à les oublier. Ce qui d'un point de vue artistique est peut-être la meilleure chose à faire.
Michael D'Addario : On n'a jamais envisagé de se lancer en solo de manière exclusive, en renonçant aux Lemon Twigs. Mais c'est vrai qu'il y a eu un moment dans le groupe où il y avait une sorte de dédoublement de la personnalité. Mes chansons ne sonnaient plus du tout comme celles de Brian, mon style vocal n'avait plus rien à voir avec le sien… Ça n'avait plus aucun sens et l'on restait ensemble simplement parce qu'il le fallait. Nous n'avons pas formulé les choses ainsi, mais c'était vraiment ça la situation. Depuis nous sommes arrivés à nous fondre dans une même entité.

R&F : L'influence des Beach Boys et des Beatles n'a peut-être jamais été aussi présente, y compris au niveau des paroles ou des titres de chansons. Comment vous l'expliquez ? Est-ce que la sortie de "Get Back" de Peter Jackson a joué un rôle ?
Michael D'Addario : Ça n'est pas du tout impossible ! Depuis que nous sommes gamins, nous regardons des anthologies à la télévision, des films comme "A Hard Day's Night", les émissions des Monkees et les apparitions de tous ces groupes au Ed Sullivan Show. Il y a tellement de documents sur les Beatles et les Beach Boys, sur la manière dont ils communiquaient, leurs différentes personnalités, etc. Ils ont toujours fait partie de nos vies, à un point presque ridicule. Pendant des années, on pouvait se sortir des phrases comme : "*Ah tiens, c'est probablement quelque chose que John aurait pu dire !*" (*rires*), des choses un peu risibles comme ça ! C'est peut-être à ça qu'a ressemblé la Beatlemania. Un cas sévère en ce qui nous concerne ! Sur le fond, je ne sais pas si le film a relancé ça, mais je me souviens que quand il est sorti, j'étais aux anges parce que leur musique était partout. Pendant les trois jours qui ont suivi la sortie du film, j'ai vu une voiture passer avec "Don't Let Me Down" (*il se met à chanter*) à fond dans l'autoradio. A un autre moment, je marchais à côté d'une femme dans la rue et je l'entends chantonner (*il entonne la mélodie*) : "*Jojo was a man who thought he was a loner*" ! Et quand j'étais chez moi, j'entendais mon voisin regarder le film. Tout ça en deux ou trois jours ! C'était dingue. On ne pouvait pas y échapper. Et nous, qui en discutons avec notre père depuis longtemps, encore moins que les autres.

Crosby, Stills, D'Addario and D'Addario

R&F : Vos références viennent comme toujours essentiellement des années soixante et soixante-dix, mais "In The Eyes Of The Girl" est carrément un morceau doo-wop !
Brian D'Addario : Ce que nous voulions pour ce morceau, c'était des harmonies vocales qui évoquent les Four Freshmen, les Beach Boys, mais aussi The Free Design, et tous les groupes de l'époque qui utilisaient ces harmonies incroyables.
Michael D'Addario : Nous avons fait beaucoup d'harmonies à deux, mais on n'avait jamais vraiment harmonisé à ce point ensemble. C'est probablement un peu plus simple avec quatre ou cinq chanteurs dans la même pièce. Pour chaque chanson, on essaie de s'approprier un nouveau style ou de le déconstruire puis de le reconstruire. C'est ce qui nous intéresse, surtout pour ce qui est des harmonies.

R&F : Vous avez travaillé avec Jody Stephens et Todd Rundgren : est-ce qu'il y a d'autres héros personnels avec lesquels vous vous verriez collaborer ?
Brian D'Addario : Paul McCartney, ce serait pas mal ! Roger McGuinn aussi !
Michael D'Addario : Stephen Stills ? Ramenons Stills et Neil Young dans la salle !
Brian D'Addario : On va monter un groupe : Crosby, Stills…
Michael D'Addario : … D'Addario et D'Addario (*rires*) ! Difficile à dire, parce qu'il y a beaucoup de personnes que j'aimerais rencontrer. Je voudrais croiser les plus grands au moins une fois, prendre une photo, mieux connaître ceux avec lesquels on s'entend bien, mais j'imagine que la majorité d'entre eux serait…
Brian D'Addario : … pas intéressée !
Michael D'Addario : Probablement ! C'est rare de rencontrer quelqu'un comme Todd Rundgren, avec lequel nous avons travaillé (*pour l'album "Go To School", nda*) et qui est incroyablement intéressant et drôle. Colin Blunstone, avec lequel nous avons repris "Care Of Cell 44", est un absolu gentleman. Même chose pour Rod Argent, le type le plus adorable qui soit. Mais ça m'intéresse moins qu'avant de travailler avec des personnes extérieures ; je ne suis pas sûr que ce genre de rencontre amène le meilleur chez les parties en présence. On n'a pas de check-list en tout cas. ★

Album *"A Dream Is All We Know" (Captured Tracks)*

DEEP PURPLE

“Machine Head”, le chef-d’œuvre du groupe hard rock britannique, revient dans les bacs au gré d’une réédition anniversaire. **Roger Glover** raconte la genèse tumultueuse de cet album majeur.

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

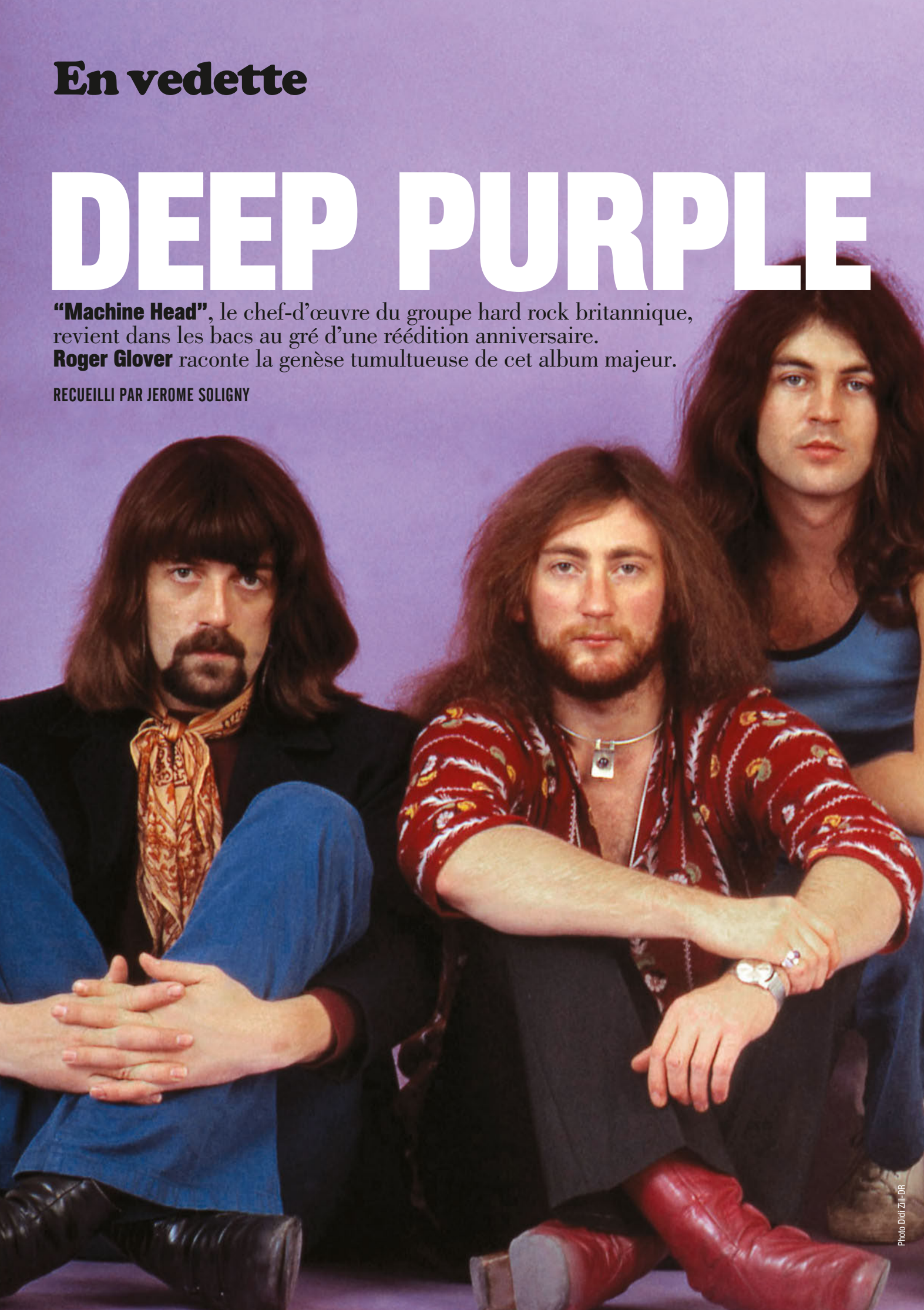


Photo Didi Zill-DR

“‘Machine Head’ était promis à la destruction”

FONDÉ EN 1967, Deep Purple allait mettre le turbo au tournant de la décennie à venir, après avoir remplacé deux de ses membres et enregistré en 1969 un live mythique (associant rock et musique classique) au Royal Albert Hall. Des albums studio de très grande qualité vont lui succéder dont “Machine Head”, paru en 1972. La réédition, pour son demi-siècle (et des poussières…) de ce disque majeur de la formation anglaise qui, au même titre que Led Zeppelin, allait donner au hard rock ses lettres de noblesse, a permis d’échanger une nouvelle fois avec Roger Glover, bassiste, mais pas que. On rappelle que la faute à un “*imbécile avec un pistolet de détresse*” (les mots du chanteur Ian Gillan) qui y a mis le feu lors d’un concert de Frank Zappa, le casino de Montreux a totalement brûlé le 4 décembre 1971 alors que l’enregistrement du nouveau Deep Purple devait y débuter le lendemain. La fumée, à la surface de l’eau du lac, a mis deux jours à se dissiper, inspirant aux cinq musiciens la monolithique “Smoke On The Water”. Sympathique et humble, Glover s’est souvenu et a étayé l’interview de considérations actuelles à propos du groupe, toujours sur la brèche.

“Evidemment, l’incendie du casino a perturbé nos plans”

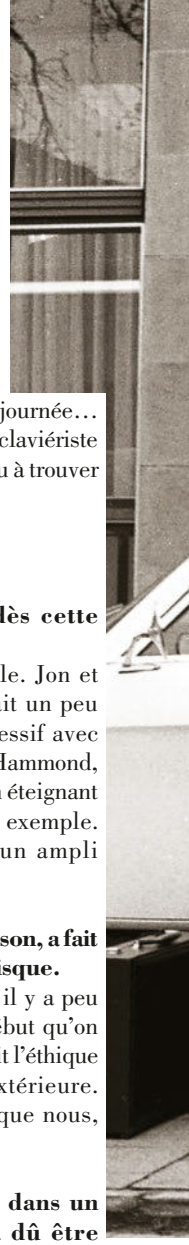


Photo Didi Zill-DR

ROCK&FOLK : Sur les réseaux sociaux, les fans de rock sont excités comme des puces par cette réédition.
Roger Glover : Je pourrais vous dire que tout était planifié, mais vous savez bien que ça n’est pas vrai ! En vérité, la vie passe et on n’a pratiquement aucun contrôle dessus. Peut-être un peu sur le plan personnel, mais les grands événements tombent du ciel. C’est ce que j’ai ressenti quand j’ai rejoint Deep Purple. C’était une illumination. Ça m’a métamorphosé. Mais, effectivement, on pensait que ça allait durer trois ou quatre ans, qu’un jour les gens se lasseraient de nous et qu’on disparaîtrait. Ça n’est pas arrivé. On voulait avoir un temps d’avance, ne pas suivre la mode, tout en restant honnêtes avec nous-mêmes. C’est ce que j’ai appris avec Jon Lord. Contre toute attente, en maintenant ce cap, on est devenus très populaires. Et aujourd’hui, on est encore là. Ça m’amuse et ça me surprend. Tout ce que je peux faire est lever les mains au ciel en disant : *“Merci beaucoup !”*.

R&F : Dans le genre, on n’a pas fait beaucoup mieux que “Highway Star” pour ouvrir un album…
Roger Glover : Nous étions dans le tour-bus, en route pour un concert en Angleterre. Un journaliste qui était avec nous a demandé à Ritchie *(Blackmore, guitariste – NdA)* : *“Comment faites-vous pour écrire une chanson ?”* Ritchie s’est mis à taper les cordes de sa guitare en faisant : *“Ga-ga-ga-ga-ga…” “Comme ça !”* a-t-il répondu. Le soir même, on a fait une jam à partir de ça. On n’avait pas de paroles mais on le sentait bien. A Montreux, on a finalisé le titre.

R&F : Cette version 2 de Deep Purple, avec vous à la basse et Ian Gillan au chant, c’était tout de même une alchimie très improbable…
Roger Glover : Disons que quand on a rencontré les trois autres, on a été sidérés par leur talent. Moi, je n’étais qu’un simple bassiste, très basique. C’est d’ailleurs peut-être la clé… S’il n’y avait eu que des bons musiciens dans le groupe, il aurait pu sonner prétentieux, trop technique… Ian Gillan et moi, on venait de la pop, mais cette combinaison de trois gars hyper forts et de deux autres qui l’étaient moins semble avoir fonctionné.

R&F : Et donc, cette idée d’aller en Suisse…
Roger Glover : A partir de “In Rock”, les concerts étaient dingues, excitants et très agressifs. En revanche, le studio avait tendance à tuer notre son… Pendant l’enregistrement de “Fireball”, Ian Paice a découvert que sa batterie sonnait mieux quand il l’installait dans le couloir du studio De Lane Lea. L’idée d’enregistrer dans une vraie salle de concert est venue de là. Evidemment, l’incendie du casino a perturbé nos plans ! On a donc démarré l’enregistrement au Pavilion, un théâtre, mais on faisait trop de bruit et la police a tout stoppé net. Cinq jours plus tard, on était au Grand Hôtel. Et finalement, tout ça allait être bénéfique.

R&F : Un mal pour un bien ?
Roger Glover : Absolument. “Machine Head” était promis à la destruction avant même d’avoir commencé. On n’a eu que trois semaines pour l’enregistrer avec le studio mobile des Rolling Stones, et beaucoup de chansons n’étaient même pas écrites. Il régnait une atmosphère intense, mais étrangement relax, alors qu’on était acculés. On composait un morceau et on l’enregistrait dans la même journée… Ce genre de discipline a fait ressortir le meilleur de nous. Un claviériste qui peut choisir parmi des milliers de sons perd un temps fou à trouver le bon. Jon n’avait que celui de son orgue.

De l’artisanat

R&F : Des dissensions sont toutefois apparues dès cette époque.
Roger Glover : Oui, mais c’était une friction amicale. Jon et Ritchie, c’était un peu les Twin Towers… Jon se sentait un peu frustré parce que la guitare est un instrument très expressif avec lequel il est possible de tordre des notes. Avec un orgue Hammond, on ne peut pas. Mais Jon a créé des choses intéressantes, en éteignant et en rallumant son instrument par exemple. Ou en remplaçant la Leslie par un ampli Marshall *(rires)*.

R&F : Martin Birch, l’ingénieur du son, a fait un boulot remarquable sur ce disque.
Roger Glover : Oui, il est décédé il y a peu de temps. On avait décidé dès le début qu’on produirait l’album nous-mêmes. C’était l’éthique du groupe : tout faire sans aide extérieure. Martin ayant la même sensibilité que nous, on s’est vite très bien entendus.

R&F : Enregistrer à l’étranger dans un hôtel fermé pour l’hiver, ça a dû être épique, non ?
Roger Glover : On ne savait tout simplement pas ce qu’on faisait. On agissait à l’instinct, avec le cœur… On écrivait ensemble. Tout était partagé de manière égale. Le groupe était une entité. Même la batterie était incluse dans le processus d’écriture. C’était une communion. Et je pense que c’est ce qui nous a beaucoup aidés. On était sur la même longueur d’onde.

R&F : Aujourd’hui, la formation a changé, mais pas le processus d’écriture.
Roger Glover : C’est vrai et c’est la clé de tout. Ça n’est que lorsqu’on a terminé les arrangements que Ian Gillan ou lui et moi nous asseyons et réfléchissons aux textes. C’est de l’artisanat !

R&F : Pour “Maybe I’m A Leo”, vous vous seriez inspiré de “How Do You Sleep ?”, la chanson vacharde écrite par John Lennon à l’intention de Paul McCartney.
Roger Glover : Oui, le riff du morceau de Lennon ne démarre pas sur le premier temps de la mesure, ce qui est rarissime. Et donc j’en ai composé un qui fait la même chose. J’avais juste commencé à le jouer quand le groupe s’est greffé dessus, et c’est devenu la chanson que vous connaissez.

R&F : Avoir à ses côtés quelqu’un de, *hum*, envahissant et doué comme Ritchie Blackmore devait être intimidant. Si vous aviez joué comme Jack Bruce ou Jaco Pastorius, la musique de Deep Purple aurait été inaudible *(rires)*.
Roger Glover : Je vais vous dire un truc. A la première répétition avec Ritchie, il m’a glissé à l’oreille : *“Je te préviens, je ne suis personne, c’est moi qui mène la danse”*. J’ai dit OK et j’ai appris à me caler sur

la batterie de Paicey. Tout ce que j'ai eu à faire, ça a été de rester derrière lui et de faire que ça tourne.

Rickenbacker

R&F : Vous êtes-vous impliqués dans ces nouveaux remixage et remastering ?
Roger Glover : C'est une idée du label pour les cinquante ans de "Smoke On The Water". Ça a pris du retard à cause du covid… Pour être honnête, on a un peu été mis devant le fait accompli. Comme vous savez, j'ai déjà remixé ce disque mais, évidemment, c'est malin d'avoir fait appel à Dweezil Zappa qu'on a croisé la première fois, comme par hasard, au festival de Montreux.

R&F : Steve Morse a récemment quitté Deep Purple pour consacrer tout son temps à son épouse, malade.
Roger Glover : Elle est décédée il y a quelques jours… C'est très triste. Steve était un atout fantastique… J'étais fan de lui bien avant de le rencontrer. Au départ de Ritchie, on devait changer et Steve a amplement contribué à cette mutation : "Purpendicular" est un de mes albums préférés. Steve est un grand musicien et un type adorable, et je suis juste triste que ça finisse comme ça. Je lui ai parlé il y a peu, on est toujours amis. Mais on a dû avancer sans lui, continuer le job.

R&F : Oui, parce que vous tournez encore énormément. Comme Molière, Deep Purple va mourir en scène…
Roger Glover : Ce n'est pas un espoir, c'est l'intention ! L'idée de donner un dernier concert en le sachant est trop angoissante. Ce serait trop perturbant sur le plan émotionnel. Où aurait-il lieu ? Quand ? Impossible de répondre à ces questions. On doit juste jouer, jouer et jouer, et laisser le monde et le destin décider du reste. Et du coup, on a l'impression que chaque concert est peut-être le dernier... Sinon, je viens de recenser tous ceux qu'on a donnés…

R&F : Mais c'est de la folie…
Roger Glover : Oui, mais c'est pour la bonne cause, je prépare un livre.

R&F : Formidable ! Et cette pochette, sublime, c'est votre basse qu'on voit dessus au verso…
Roger Glover : Oui, le titre "Machine Head" était une référence aux mécaniques des guitares. C'était ma suggestion. Ça sonnait brutal. Quelqu'un a proposé de photographier une plaque de métal qu'on a frappée au marteau avec des lettres… Et nos visages se reflètent dedans : simple et efficace. La seule chose qui m'embêtait avec cette pochette, c'est que c'était mon premier album avec une Rickenbacker, et que c'est ma Fender Precision sur la photo…

R&F : Au moins, Ritchie n'a pas râlé que vous n'ayez pas mis sa guitare… Vous êtes toujours en contact ?
Roger Glover : Euh, non. Il évolue dans son propre monde.

R&F : Sacré personnage…
Roger Glover : Si vous parvenez à rester près de lui pendant longtemps, vous pouvez vous estimer chanceux. Mais il n'a aucune considération pour les sentiments des autres. Au début, ça passe, mais à la longue… ★

Album *"Machine Head 50" (Universal)*

Dans l'Allemagne qu'un Mur balafre encore

XMAL DEUTSCHLAND

Emoi considérable : Sacred Bones sort simultanément une compilation des premiers essais d'**un des plus grands groupes allemands de l'après-punk**, et le premier album solo de sa chanteuse, **Anja Huwe.** Occasion de rendre hommage à un groupe majeur. RECUEILLI PAR ALEXANDRE BRETON

EN 1977, À HAMBOURG COMME AILLEURS, IL N'Y A TOUT SIMPLEMENT RIEN. "*Langweilig*" dit-elle. Anja Huwe, dix-neuf ans, trompe son ennui comme elle peut. Chez Rip Off, sur la rive nord de l'Elbe, elle vend le jour les disques qu'elle écoute le soir : Stooges, Dolls, Pistols, et dévore une littérature de révolte — Salinger, Villon, Wilde, Zweig. Et Rimbaud, évidemment. Un soir, elle tombe sur "Bored Teenagers", film minable où elle s'enthousiasme pour The Adverts ("One Chord Wonders"). Le punk fait effraction : "*un tournant décisif*".

Immense malentendu

Étudiante en arts, Anja peint, écrit des poèmes cryptiques, se projette mannequin à Paris, écume à Londres les friperies sur King's Road et danse le pogo aux concerts des Slits ou du Clash. "*Leur coiffure, leur look, leur attitude, tout cela était fascinant*". Dans son studio, près du Reeperbahn, passe Alexander Hacke, futur Einstürzende Neubauten, ou sa cadette Christiane F., dont la chronique en enfer n'a pas encore reçu l'attention du "Stern". 1978, 1979 : musicalement, en Allemagne, et à Hambourg en particulier, il semble enfin se passer quelque chose. Des boutiques de vêtements trash ont ouvert, telles Zensor, qui, sur le modèle des londoniens Rough Trade, improvisent des concerts en sous-sol — on y croise DAF, Mania D (futur Malaria), Neubauten. Il faut attendre octobre pour qu'un papier du "Sounds", signé Alfred Hillsberg, trouve le nom qui fera mouche : "*Neue Deutsche Welle*" dorénavant désignera une constellation de groupes qui, à l'inverse de la génération précédente, celle de Klaus Schulze, Kraftwerk, Can, Faust, Neu!, La Düsseldorf ou Amon Düül II, fait des ténèbres de l'histoire nationale récente sa référence explicite. C'est Palais Schaumburg, du nom de la résidence d'anciens dignitaires nazis ; c'est Deutsch-Amerikanische Freundschaft, qui évoque une amitié calculée ; c'est Die Krupps, usine de sidérurgie dont Hitler comparaît l'acier à l'aryen au combat. Et d'autres. Tous troquent l'anglais de mise contre l'allemand compromis, exorcisent par une esthétique martiale le poison toujours à l'œuvre dans l'Allemagne qu'un Mur balafre encore. "*La mort est maître venu d'Allemagne*" écrivait Paul Celan en 1943, et l'on ne peut guère s'étonner que ces enfants des ruines d'après-guerre aient décidé de prendre en charge artistiquement cet impossible héritage du nazisme, à travers un univers de signes que l'on qualifiera, à tort, sous l'épithète de "gothique". Immense malentendu, dénoncé la même année par Bauhaus dont "Bela Lugosi's Dead" tourne cet été-là dans les boîtes du quartier rouge de la Venise du Nord. Et il faudra probablement mettre le succès de la production musicale allemande au-delà des frontières nationales au compte de cette décision — et de la fascination trouble qu'elle exercera. Savaient-ils ? Anja, sans détour : "*Nous étions tous* très *au courant de l'histoire allemande.*"

Marguerite faustienne

Le tract indiquait lucidement : "MIEUX VAUT AVOIR TROP FROID QUE TROP CHAUD". Le 31 janvier 1981, ZickZack, label fondé par le même Alfred Hillberg, organise son premier festival NWD. Xmal Deutschland, sur la scène du Markethalle, souffle la braise déjà froide de l'après-punk. En blouson aviateur et pantalon taille haute noirs, Marguerite faustienne peroxydée avec eye-liner gras, Anja entonne

Photo Jan Riephoff-DR

Photo Ilse Ruppert - DR

"Schwartze Welt". "*Brouillard noir/ Au-dessus de toi au-dessus de moi au-dessus de nous […]/ La mort noire entre dans nos cœurs*". Le décadentisme littéraire trempé dans les remugles de l'Histoire. Signé en mars par le jeune label, "Schwarze Welt" est le premier simple de ce girls-group dont le nom reprend le titre d'un best-seller de 1961 — son auteur, Rudolf W Leonard, était un ancien de la Luftwaffe devenu plumitif au "Zeit" et ardent apologiste de la pédophilie... A une exception près, les cinq filles sont toutes autodidactes. "*Nous avions des amis et des petits amis qui jouaient dans des groupes et nous pensions :* 'c'est du bricolage, tout le monde peut jouer dans un groupe s'il le souhaite, même s'il ne joue pas d'un instrument.' *Alors formons un groupe.*'" Anja Huwe, d'abord à la basse, passera au chant, remplacée par Rita Simonsen, antifa militante fan de surf music ; Caro May, look pirate à la Adam And The Ants, tient la batterie ; Fiona Sangster, incarnant le prototype du look gothique avec croix et chauve-souris, s'occupe des claviers ; enfin, la taciturne Manuela Rickers, inconditionnelle de Bauhaus et des Psychedelic Furs, taille sur Stratocaster branchée sur flanger les riffs menaçants qui feront la signature des premiers LP. Une première tournée allemande est mise sur pied avec DAF ; le groupe attire aussitôt l'attention, si bien qu'à sa sortie en mai 1982, le simple "Incubus Succubus" est instantanément un classique indus-goth. Et la rampe de lancement d'une tournée anglaise avec Cocteau Twins période "Garlands". Public fervent, ambiance grisante. "*Comme on dit en allemand, ces concerts, c'était comme* 'goûter du sang frais'. *Comme une drogue*".

Univers sombre

Aussi, par l'entremise de Liz Frazer et Robin Guthrie, 4AD, qui, outre Cocteau Twins, héberge Dead Can Dance, Birthday Party, Wolfgang Press,

Anja Huwe décode "Codes"

"J'ai été contactée par le chanteur de Tomorrow's Rain, Yishai Swearts. Il souhaitait que je collabore sur leur nouvel album et m'avait envoyé des démos. Le projet m'a plu alors que j'avais décidé de ne plus chanter. Nous avons commencé à échanger. Il m'a parlé de son grand-père juif qui, engagé aux côtés des partisans pendant la Seconde Guerre mondiale, s'était réfugié dans une forêt biélorusse. Là, il avait tenu un journal. Yishai m'en envoyait des pages, j'étais très émue. Des questions me travaillaient, sur ce que c'est de quitter sa famille, de tenter de survivre caché. Ces extraits sont devenus le matériau des chansons que j'ai écrites. Au départ, Mona Mur et moi avions à l'esprit quelque chose qui s'apparenterait à du trip hop, de l'électro. Puis est venue l'idée d'ajouter une guitare, et là, il semblait évident que ce serait Manuela Rickers. Nous n'avions pas joué depuis plus de vingt ans. C'était très émouvant. Pour la première fois depuis très longtemps, j'ai eu le sentiment que je pouvais de nouveau chanter. Je suis plasticienne, et si la musique n'avait pas disparu de ma vie, elle n'était plus un medium d'expression. J'ai redécouvert le chant, cette autre manière d'exprimer des choses, jouer avec les sons, les mots, concevoir l'équivalent d'un tableau. Et puis, lors de l'enregistrement, c'était un immense plaisir de créer un univers à partir de mes textes. A l'époque d'Xmal Deutschland, c'était toujours moi contre le groupe, la musique venait en premier, moi en dernier, et je devais constamment lutter pour me faire entendre, au détriment des textes. Pour "Codes", j'avais enfin le sentiment d'être en position d'auteure. D'ailleurs, pour chaque chanson, il n'y a eu qu'une seule prise. J'avais ma voix."

RECUEILLI PAR ALEXANDRE BRETON

“Les Banshees ont dit : NON, vous ne les signerez pas !”

ou Modern English, les signe en 1983. Ivo Watts-Russell a une vision : il tient les nouveaux Wire. Discutable. Flanqué de Wolfgang Ellerbrock à la basse, et de Manuela Zwingman à la batterie, le groupe est envoyé illico aux studios Blackwing où se côtoie la crème de 4AD et de Mute, soit Fad Gadget ou Depeche Mode. D’ailleurs, c’est John Fryer, jeune orfèvre du son des deux premiers opus de la bande de Basildon qui sera recruté à la console. Le groupe accouche de nuit “Fetisch”. Premier coup impressionnant. L’album déploie un univers sombre, pesant, où brillent des titres comme “Qual”, “Boomerang” ou “Orient”, portés par la beauté sépulcrale des textes d’Anja dont le grave évoque Nico ou Siouxsie — hélas. Dans les bacs en avril 1983, il caracole huit mois dans les charts indépendants britanniques. Les Xmal deviennent hype.

Extraterrestres

Et, comme toujours avec le succès, les ennuis commencent. John Peel les invite sur BBC Radio 1 — il réitérera trois fois — 4AD sort coup sur coup deux simples : “Qual”, immédiatement propulsé dans le Top 10 des charts indépendants, et “Incubus Succubus II”, version ralentie du single de 1982, n°5. L’année suivante, Peter Bellendir remplace Manuela Zwingman partie rejoindre All About Eve, le groupe retourne en studio, se voit adjoindre Mike Glossop, à qui l’on doit “Real Life” de Magazine ou “The Crack” des Ruts. En sort leur diamant noir, “Tocsin”, n°1 de ce joyeux été 1984, plombé par les splendides “Hyaena”, “From Her To Eternity” ou “Dead Can Dance”. Avec son ouverture impériale, et son vortex central, “Tag Fur Tag”, le son du groupe acquiert une épaisseur, une spatialité, une richesse sans équivalent dans le rock dit “gothique” de cette époque. Hélas, les critiques dithyrambiques sont lestées par les comparaisons imbéciles entre Anja Huwe et Siouxsie. “*Nous étions sur le point de signer avec le même manager, Dave Woods, quand les Banshees ont dit* ‘NON, vous ne LES signerez pas !’ ” Après une tournée anglaise avec Red Lorry Yellow Lorry (“This Today”), s’ensuit une tournée triomphale des clubs aux Etats-Unis, dont une mémorable Danceteria. “*Nous nous sentions comme des extraterrestres. Je veux dire, ces filles qui chantent en allemand dans ce bar à bière. C’était fou*”. Les premiers signes d’effritement se font jour. Le groupe, sous pression, claque la porte de 4AD, fonde son label, Exile, distribué par Phonogram, doit alors rivaliser avec The Mission. “*Nous n’avions plus de manager, nous jouions dans des endroits de plus en plus grands et, pour être honnête, ce n’était plus amusant*”. Fin 1986, le Stranglers Hugh Cornwell remplace Glossop à la production, il en sort “Matador”, simple qui précède le troisième album, “Viva”, en 1987. Tournant : fini le pessimisme héroïque, son lustré, ambiance apaisée, presque pop. Fiona Sangster jette l’éponge, Manuela Rickers et Peter Bellendir partent fonder les oubliés Whiteouts. En 1989, alors que les Pixies cartonnent avec “Doolittle”, le groupe réduit à un duo sort “Devils” dans l’indifférence totale. L’album, à peine distribué, sera le dernier. En 1990, ce fleuron allemand de la scène dark wave tire sa révérence. Conclusion d’Anja : “*J’ai accompli bien plus que ce à quoi je m’attendais. Nous avons joué deux fois contre les États-Unis, ainsi que contre le Japon et l’Europe*”. Jusqu’à ce retour, totalement inattendu, trente ans plus tard. ★

Album *Xmal Deutschland “Early Singles 1981-1982” (Sacred Bones)
Album *Anja Huwe “Codes” (Sacred Bones)*

600 disques par an pendant 24 ans

Ce **label mythique** qui passionne les collectionneurs est mis à l'honneur par Born Bad dans une compilation qui célèbre l'autoproduction.

LE KIOSQUE D'ORPHÉE

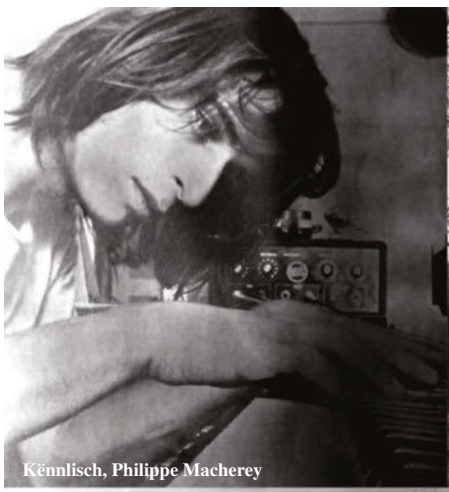
C'EST BIEN CONNU, TOUS LES ROCKERS SONT DES COLLECTIONNEURS. Ça va presque de soi. Disques, affiches, tickets de concert, T-shirts, badges, objets divers, instruments et matériel hi-fi… les objets de culte sont nombreux, et leur rareté attise l'envie des plus fanatiques. C'est ainsi qu'il existe dans le monde des mélomanes une tribu qui se démarque des autres par sa passion et les moyens mis en place pour assouvir son addiction. Celle des diggers — les "*creuseurs*" littéralement, en anglais. Des collectionneurs à la connaissance encyclopédique et à la volonté sans faille qui n'hésitent pas à se lever à l'aube pour être les premiers au moment où les bradeurs sortent les cartons de leur voiture lors des vide-greniers du dimanche matin. Des fous capables de passer des heures les mains dans des bacs à disques bordéliques, à chasser l'improbable pépite entre les flots de Serge Lama et de Michel Sardou. Des mecs en quête de labels mythiques, de bonnes adresses méconnues, de beauté au milieu de l'obscurité. Parmi les labels obscurs qu'on peut dénicher dans la nature, un nom ressurgit souvent : Le Kiosque D'Orphée et son magnifique logo. Un nom fantasmagorique par la singularité de cette maison longtemps restée mystérieuse et par le peu d'informations dont on disposait à propos d'elle et la diversité des disques. Trouver un disque du Kiosque pouvait s'apparenter à une sorte de roulette russe discographique, tant on ne savait ce qu'on allait y trouver. Beaucoup de chanson française, du folk, de la musique électronique, mais aussi des chorales, fanfares et autres productions étonnantes. La plupart du temps, les enregistrements sont amateurs, un peu naïfs, souvent médiocres, rarement géniaux, mais leur rareté peut faire monter leur cote à des hauteurs déraisonnables, comme le premier album de Dominique A qui se vend (rarement) autour de 2 000. La raison à cela ? Le Kiosque D'Orphée n'était pas une maison de disques à proprement parler mais plutôt un service faisant le lien entre le grand public et les usines de pressage. A une époque où internet n'existait pas et où on ne pouvait pas s'enregistrer sur son home-studio avec un simple PC et une carte-son et ensuite diffuser sa musique sur Bandcamp, ce genre de prestataire était la seule solution pour garder une trace tangible de sa musique. C'est ainsi que la compilation consacrée au Kiosque que vient de publier Born Bad n'est pas seulement une collection de pépites mais aussi et surtout un témoignage de ce qu'était l'autoproduction en France dans les années soixante et soixante-dix.

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

ALAIN MEUNIER
Voyage aux fonds de la Mer
EOLE
EOLE
45 t stéréo
RHODES & CO
PERCUSSION
SUN
SPOTCH
FORCEY
TEAM EQUIPE
33 Tours
les corbeaux
le champion de la faim
CAPUCINE
MAR-VISTA
Visions
DEMON & WIZARD
km/h

Sacha Sieff, qui a compilé les vingt-trois titres présents sur le magnifique triple vinyle qui sort aujourd'hui, nous a accordé un long entretien dans lequel il est revenu sur cette longue quête pour rassembler les disques et nous a aidés à percer le mystère, à commencer par les origines de cette maison de disques qui n'en était pas une. De 1967 à 1991, Le Kiosque D'Orphée, dirigé par Georges Batard, a proposé comme service à quiconque de publier ses disques. Comme il l'écrit dans les notes de pochette, "*Georges Batard était un ingénieur du son qui avait un graveur Neumann à lampes, pour graver les acétates à partir des bandes qu'il recevait, avant d'en tirer les précieux vinyles dans les usines de presse de l'époque, où il avait la possibilité de faire de tout petits tirages*". Séduisant pour les jeunes artistes qui désiraient garder une trace de leur production. "*Le Kiosque D'Orphée passait des pubs dans 'L'Officiel Du Rock', qui disaient :* 'Pressez vos disques'. *On envoyait ses bandes, on nous proposait divers tarifs.* 'Vous voulez une pochette générique ? Vous voulez faire vous-même votre pochette ? Très bien'. *Et après, on repartait avec ses autocollants Sacem et ses copies, et là commençait la deuxième partie où les mecs, s'ils avaient fabriqué une pochette, la sortaient chez l'imprimeur et la collaient eux-mêmes et ils mettaient les petits autocollants Sacem sur les disques. D'où la variété d'œuvres visuelles que sont les pochettes du Kiosque D'Orphée, parce qu'il y a des disques où chaque exemplaire est unique. Des teintures, des sérigraphies, des photos collées, des pochoirs, des tampons.*" Loin d'être un curateur ou un directeur artistique, Georges Batard était plutôt un ingénieur qui se mettait au service des artistes désireux de publier leur musique. "*Ce n'était pas un mécène, c'était plus un technicien, comme le mec qui te fait le double des clefs ou t'imprime tes affiches. Le Copytop du disque ! C'est pas Shandar ou Futura. Lui, il allait à l'usine en quelque sorte*, poursuit Sieff. *C'était un ingénieur hyper consciencieux qui aimait la musique classique, les rapports bruit-volume. Il était apparemment hyper gentil et essayait de faire au mieux, mais ce n'était pas quelqu'un qui disait* 'J'ai fait un acétate aujourd'hui pour un truc de folk hyper touchant, je vais garder une copie'. *Musicalement, ça ne l'intéressait pas. Son fils Didier Batard, qui est musicien et a joué dans des groupes de rock assez solides* (notamment avec Heldon et Christophe, nda), *était très surpris qu'on fasse ce projet. Il m'a dit :* 'Mais qu'est ce qui vous intéresse dans les archives de mon père ?' *C'était un monde qu'il ne connaissait pas du tout. Il n'a jamais croisé ça, ça restait dans l'usine de son père, qui ne ramenait rien à la maison. Alors que certaines choses auraient pu lui parler. Tout ça reste un mystère. Pour Georges Batard, faire un truc de prog, c'était peut-être pareil que de faire une mauvaise chorale, je n'en ai aucune idée.*" C'est ainsi que le profil des artistes qui publiaient des disques sur le Kiosque D'Orphée était extrêmement varié, entre chanteurs à textes, fanfares, chorales, musiciens expérimentaux, bref, tout ce qu'il est à peu près possible d'imaginer. "*J'ai trouvé des disques faits pour des mariages, des disques pour savoir ce que tu dois faire s'il y a une bombe atomique, des trucs improbables*, s'amuse Sieff. *Il y a ce côté aléatoire qui est complètement fou. On pourrait dire que sur cent disques du Kiosque, tu en as 85 qui sont vraiment à jeter. Mais t'es jamais à l'abri d'avoir un groupe*

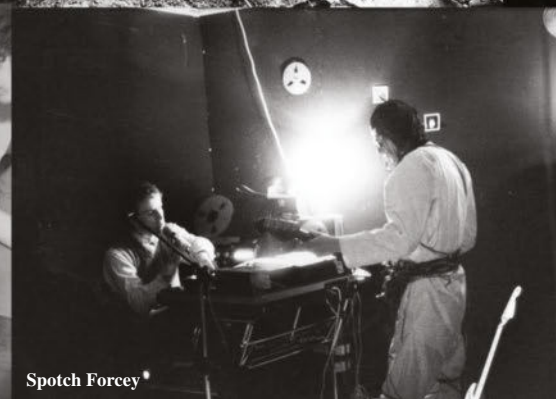
"Mais qu'est ce qui vous intéresse dans les


Kënnlisch, Philippe Macherey

Amphyrite

Didier Bocquet

Capucine


Spotch Forcey

Temple Sun

qui a fait des trucs de jazz hyper solides. Ceux-là, en fait, qui ont un réel intérêt, c'est la partie émergée de l'iceberg".

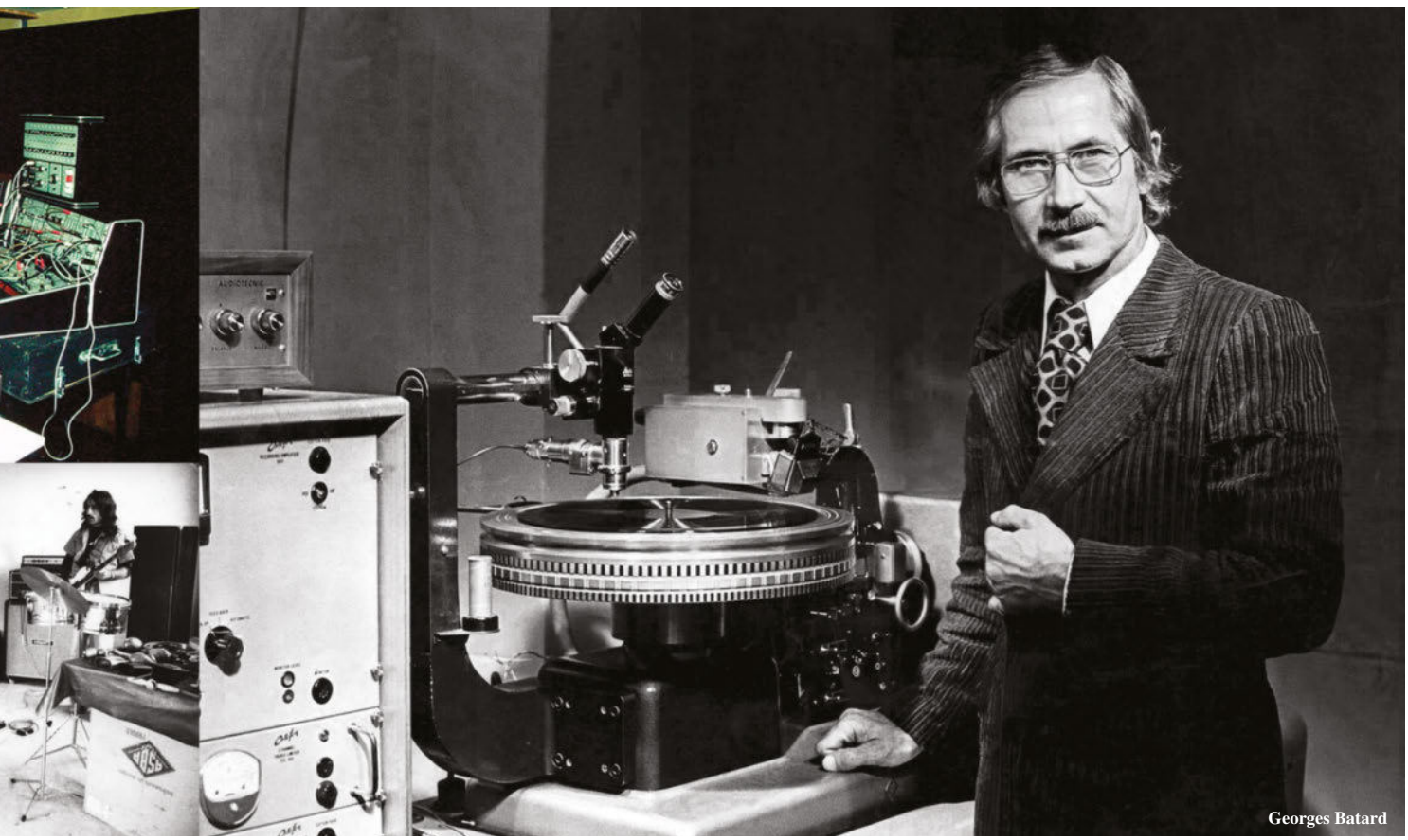
Autoproduction

Une des choses qui frappe à l'écoute de cette compilation, et surtout à la lecture des notes de pochette très détaillées de Sacha Sieff, est que la plupart de ces artistes sont restés des amateurs, et très peu ont continué dans le métier de la musique. "*Souvent, ce sont des gens qui ont fait un seul 45 tours, juste pour laisser une petite trace de leur musique, que ce soit un souvenir ou une démo gravée pour démarcher les maisons de disques. Il y a certains qui sont restés dans la musique et d'autres qui ont eu des métiers complètement différents. Certains de ceux qui ont fait carrière se sont servis du Kiosque D'Orphée pour avoir des copies de travail. Ce n'était certainement pas des gens qui se disaient : 'Je vais devenir célèbre'. Ils faisaient très peu de copies et les envoyaient aux radios locales, aux quelques contacts qu'ils avaient pu trouver parce que c'était quand même une époque où les gens étaient beaucoup plus isolés.*" Se peut-il alors que d'authentiques génies soient passés à travers les mailles du filet de la prospection musicale et se soient résolus à l'autoproduction par dépit ? Peu probable. "*Les labels pointus sortaient des trucs vachement mieux joués. L'autoproduction, c'était aussi ça... Tous les gens qui n'avaient pas de label, pas de contrat avec qui que ce soit, ça l'est souvent à juste titre, parce que musicalement, c'était pas toujours ça. Et puis il fallait quand même avoir les moyens, parce que le home-studio de l'époque, c'était le magnétophone Revox et il fallait que les mecs aient un micro. La plupart des disques du Kiosque D'Orphée sont enregistrés dans le salon, dans une salle de classe, dans un local de répète, il y a deux micros en cloche et c'est parti. Très peu de disques ont été faits en studio. Il y en a un sur l'album de Geoffroy où les mecs ont vraiment économisé pour aller en studio et ça s'entend. Ils ont un son bien plus propre et clean que les autres. Ce qui sonne le mieux sur la compilation, c'est ce disque-là et les autres artistes qui n'ont fait que des trucs synthétiques parce qu'eux avaient le Moog, le Prophet, l'orgue, la boîte à rythmes, donc il n'y avait pas la prise de son avec le micro qui était l'élément le plus compliqué pour avoir une bonne prise.*"

Une partie de l'iceberg

L'objet de la compilation qui vient de sortir n'est pas ainsi de recenser les disques les plus étranges et rares, mais plutôt de proposer un panorama représentatif, et surtout qualitatif. "*La moitié des disques qu'on a mis sur la compile ont déjà été réédités en albums complets, mais avec JB (*Jean-Baptiste Guillot, patron de Born Bad, nda*), on s'est tout de suite dit : '*Il faut que ce soient les meilleurs morceaux. Il faut que ce soit la meilleure musique. Qu'importe si ça a été réédité.' *On aurait pu faire une compile avec des disques que les spécialistes n'avaient jamais eus entre les mains, avec des morceaux de jazz de 23 minutes un peu tarés, mais ce n'était pas l'objet de cette compilation. Ce qui comptait, c'était que ce soit le plus universel possible, de pouvoir le faire écouter à quelqu'un qui n'est pas amateur de disques autoproduits ou chercheur/ collectionneur de vinyles, et que ça puisse lui parler.*" Une gageure quand on mesure l'étendue du catalogue du Kiosque D'Orphée. "*Le fils de Georges Batard m'a transmis des carnets de facture de son père. En les lisant, je voyais qu'il y avait 60 références par mois. Je pense qu'il a dû publier 600 disques par an pendant 24 ans entre 1967 et 1991. 24 x 600, tu es sur quelque chose de l'ordre de 14 000 références. Il y en a 1 500 sur Discogs, moi j'ai dû en voir*

archives de mon père ?"



Georges Batard

Photos DR

"Des gamins qui jouent en se prenant pour les Shadows"

*2 000 à 2 500 maximum, donc ça veut dire qu'il y a une partie de l'iceberg qui est complètement inconnue. J'ai numérisé des centaines et des centaines de disques et, même en faisant un triple vinyle, il n'y avait pas la place d'avoir tout. Il y avait aussi des indispensables que JB voulait absolument mettre, des morceaux plus électroniques, plus longs aussi. Il y a beaucoup de folk et de chanson sur le Kiosque D'Orphée mais j'en ai mis peu. Je voulais ce qui flirtait avec le rock un peu plus psyché, l'électronique, la cold wave ou les trucs un peu bizarres. Il y avait aussi beaucoup de choses chantées en français, avec des mauvaises voix, un mauvais son, et des mauvaises chansons ! Tout ça, c'est très subjectif, c'est ma sélection. Comme les disques de chorales d'enfants, d'harmonies municipales, qui sont pour la plupart sont vraiment sans intérêt, mais là-dedans, il y a un morceau de Rhodes & Co où ce sont des gamins qui jouent en se prenant pour les Shadows et c'est complètement foutraque. Il y a tout un panel de musique expérimentale jouée par des gosses dans des écoles, à l'époque où les enfants apprenaient à fabriquer des instruments eux-mêmes, donc il y a une petite notion de musique expérimentale, de musique un peu concrète, un peu bizarre. Ça, j'en ai trouvé plein en fait. Alors ce n'est pas Pierre Henry ou du Bernard Parmegiani, mais il y a un côté un peu weird qui était assez chouette. Je m'étais dit, tiens, il aurait pu y avoir un côté série Z de Kiosque D'Orphée avec uniquement des trucs comme ça, des disques religieux faits dans des caves avec synthé, boîte à rythmes, des disques de scouts... J'ai tout un panel de bizarreries, mais JB m'a dit : '*Ouais, mais ça c'est vraiment la niche de la niche !'" Plutôt que de proposer des entrées thématiques ou de faire des compiles visant une vaine exhaustivité, Born Bad propose donc une porte d'entrée vers le monde étrange de l'autoproduction, en portant l'axe sur des morceaux à la beauté souvent étrange, mais indéniable. "*Pour moi, Warlus, Mar Vista, Crystal Eyes, Kennlish,ce sont ceux qui ont sublimé cela le mieux. C'est de la pop folk un peu psyché, avec ces accents français de mecs qui chantent en anglais parce que leurs idoles étaient anglo-saxonnes et, finalement, les morceaux les plus universels et que tu peux écouter quarante ans après sont ceux-là. 'Girl Like You' de Warlus, c'est vraiment un de mes préférés. Il y a ce truc que j'aimais dans les Beautiful Losers ou Dashiell Hedayat, où certes ça joue vachement mieux, mais pour moi, c'est la même famille. Sachant que potentiellement, ils ne connaissaient pas ces artistes !*"

Rendre à César

Une des grandes interrogations autour de cette compilation demeure l'accessibilité des morceaux. Certains pressages n'existant qu'à quelques unités, Sacha Sieff a dû avoir recours à des trésors de patience, d'ingéniosité et de ténacité afin de récolter certains sons. "*En fait, j'ai découvert Le Kiosque D'Orphée parce que je produisais, et je samplais. Je me disais : '*Quoi de mieux que des disques autoproduits que trois personnes connaissent plutôt que d'aller sampler Marvin Gaye ?*' Très vite, ces disques-là m'ont intéressé et comme je cherchais de la matière aussi bien que des morceaux, j'étais capable d'acheter un album sur Le Kiosque parce qu'il y avait vingt secondes intéressantes. Au début, je me foutais éperdument de l'histoire du Kiosque D'Orphée, c'est après que j'ai compris. Quand JB m'a proposé le projet de parler d'autoproduction, on s'est dit que c'était le meilleur axe. Là, j'ai commencé à faire une vraie recherche et à ratisser comme un malade. J'ai fouillé ce qui a été vendu à droite, à gauche, sur Popsike, sur Discogs, toutes les références listées du Kiosque D'Orphée sur tous les sites du monde. Je me suis servi de ce que les gens avaient listé aussi sur Internet. C'est pour ça que je dis qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César. Tu as toujours un mec qui, il y a vingt ans, avait le truc que tu penses avoir découvert et qui savait déjà que c'était bien. Il ne faut pas avoir l'impression d'être le mec qui a découvert. J'ai aussi demandé à tout mon cercle d'amis proches, collectionneurs, vendeurs de disques… Tous les moyens étaient bons pour moi. Parfois, des collectionneurs m'ont prêté leurs exemplaires. J'ai aussi contacté tous les compositeurs. Et là je me suis rendu compte qu'ils avaient déjà été contactés par d'autres fanatiques du Kiosque D'Orphée qui avaient récupéré la plupart du temps toutes les copies qu'il y avait à prendre.*" Il a fallu mener l'enquête pour un travail de longue haleine étiré sur de nombreuses années, rendu compliqué par le fait que plusieurs compositeurs étaient décédés et que certains n'assumaient pas ce qu'ils voyaient comme une erreur de jeunesse. "*Claude Engel, qui a fait un album avec Omega Plus où ça joue très rock, un peu Led Zep, a refusé. C'était le premier album sur lequel il jouait de la guitare, le mec est devenu tellement fort derrière, c'est tellement un monstre de la musique. C'est dommage. Il y a un groupe que je voulais mettre, c'est Dandelion qui a fait deux albums sur le Kiosque D'Orphée. Je convaincs tous les membres du groupe, à part le compositeur qui me répond : '*Je ne vois pas l'intérêt de votre projet. J'ai déjà réédité mon album. C'est bien suffisant. Merci pour le commentaire de musique bancale.*' En fait, on avait un peu présenté le projet aux artistes en disant : '*Voilà, l'autoproduction, ça nous touche*', et on parlait de musique un peu* bancale, *mais pas pour les situer eux mais pour situer tout le projet en général. C'est un compliment, en fait, lié à la jeunesse des auteurs-compositeurs : oui, c'est un peu imparfait, mais c'est ça qui nous touche aussi. Mais bon, ça, c'était une personne sur des centaines. La plupart s'excusaient presque : 'Ah désolé on ne savait pas jouer'.*" Les rencontres, c'est ce qui aura le plus marqué Sacha Sieff, après avoir sillonné la France pour trouver des raretés. "*Une fois, je suis allé jusqu'à Nantes pour aller écouter le disque d'un mec qui voulait que personne n'écoute son disque tellement il était mauvais. Mais la pochette était sublimissime et le disque invisible, vendu une fois sur Internet il y a vingt ans. Impossible de l'écouter. Le mec m'invite. J'ai fait six heures de train pour aller chez quelqu'un dans son salon écouter un disque — au final assez mauvais —, manger un croque-monsieur avec lui et discuter. J'en ai fait pas mal des rendez-vous comme ça, avec des gens qui ne sont d'ailleurs pas sur la compilation.*" La plus belle d'entre elles aura sans doute été celle de Dominique A qui a publié en 1991 son premier album, "Un Disque Sourd", sur le Kiosque D'Orphée dans un élan romantique, afin d'avoir son disque sur vinyle plutôt que sur le froid format CD, dont la démocratisation et la simplicité technique allaient plus tard avoir la peau du label. "*Dominique A a joué le jeu, parce que je pense qu'il assume quand même cet album, et puis il a écrit un texte sans qu'on lui demande, c'était une chouette collaboration-rencontre avec lui.*" ★

Album "*Kiosque D'Orphée - Une Epopée De L'Autoproduction En France - 1973/ 1991*" (Born Bad)

rock&folk

COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS ENTENDU

Bande de Rédac'

STORY, INTERVIEWS, NOUVEAUTÉS, RÉÉDITIONS...
CHAQUE MOIS NOS JOURNALISTES DÉCRYPTENT LE NOUVEAU NUMÉRO
ET DÉBATTENT DE L'ACTUALITÉ MUSICALE

ECOUTEZ L'ÉMISSION SUR...

DEEZER amazonmusic

ET SUR L'APPLICATION ROCK&FOLK RADIO

FAT WHITE FAMILY

“Tout rendre toujours ridicule”

Photo Louise Mason-DR

Le plus chaotique des groupes anglais revient avec un album conçu dans la douleur et marqué par les querelles internes. Chant du cygne ou nouveau départ ?

RECUEILLI PAR THOMAS E. FLORIN

C'ÉTAIT SON PREMIER JOUR EN TANT QU'ASSISTANT DANS CE CHARMANT STUDIO DU FLANC DE LA BUTTE MONTMARTRE. Un groupe anglais devait y passer la journée pour enregistrer des démos, son nouveau patron appelait cela une opportunité. Le soir, le patron revient et demande, confiant, comment cela s'est passé. "*Et si on en parlait dans ton bureau ?*" Regard. Interrogation. L'assistant continue : "*J'ai quelque chose à te montrer*". Sur l'écran du téléphone, deux hommes nus au milieu d'un studio. Son studio. L'un, debout, se penche, l'autre s'agenouille derrière lui et, une paille dans la main, maintenant entre les lèvres, il souffle quelque chose dans le cul de son ami.

Langues de bœuf sur corps nus

Ce n'est pas la seule raison pour laquelle cet album a failli ne jamais voir le jour. Il suffit d'écouter "Forgiveness Is Yours", quatrième album de la Fat White Family, pour comprendre. Tout y est brisé, incohérent, inconstant. Depuis leurs débuts, la négativité était leur *turf*. La Fat White Family voulait être les méchants de l'histoire. "*Ils ne savent pas ce qu'ils veulent, ils savent seulement ce qu'ils ne veulent pas être*" disait à leur propos Liam May, leur producteur, après l'enregistrement de "Songs For Our Mothers". C'était en 2016, le mal était partout. Le mal avait surgi dans notre monde qui, depuis trop longtemps, s'en pensait débarrassé. "Champagne Holocaust" — rien que ce titre —, leur premier album, était bouffon, crétin, une pose encore : leur engagement dans le mal n'était pas assez avancé. C'est un sacrifice, le mal, on y passe un point de non-retour, dont on ne peut ressortir qu'en payant de sa personne. C'est à ce prix que la Fat White Family a arraché un deuxième album, noir, enregistré dans le chaos, un fétiche, une miniature, une réduction et un oracle du malheur qui s'abattait alors sur nous. Le groupe s'est séparé, le groupe s'est retrouvé. Ce groupe ne peut exister en permanence. Ils le pouvaient quand leur pauvreté était extrême et les membres plus jeunes. Quand ils partageaient tout, un toit, des lits et surtout l'héroïne. Une vie ensemble sous héroïne. A cette époque, ils s'aimaient à s'en frotter des langues de bœuf sur leurs corps nus et rasés. Dans cette histoire, le personnage pivot, comme l'une de ses dents de devant, c'est Saul Adamczewski. Saul, celui qui crève l'écran dans la vidéo de "Feet", le guitariste blond qui fait face au claviériste brun, Nathan Saoudi. Et entre eux deux, le grand frère nu, le chanteur, Lias. Voici l'épicentre créatif du groupe, les trois sorcières du groupe qui, aujourd'hui, ne partagent plus une dent, un œil ; pas même une parole. En 2019, ils posaient tous trois en couverture de ce journal, une masse à la main. La presse célébrait la sortie "Serfs Up!", troisième album et réussite totale du groupe. Ils étaient arrivés au syncrétisme de leurs obsessions : la musique moderne, Kanye West, le rap du désert, les vocodeurs et la négativité dans le rock. Puis la folie a repris de plus belle et elle s'est exportée en France comme l'on a pu en être témoin directement. Saul installé à Paris, une partie de l'action s'est déroulée sous nos yeux et l'on évoquera avec Lias Saoudi certains DJ sets où, accompagnant son ami, torse nu, bourré d'amphétamines, il transpirait et passait du gabber dans des bars minuscules à seulement 22 heures un jour de semaine. Installé dans le salon chez Domino, maison de disques du groupe, Lias écoute en découpant des tranches de gingembre qu'il croque à pleines dents. Dans sa veste en jean, détendu et les traits alourdis, deux ans après toute cette folie, il sait que parfois, quand on suit les membres de notre famille, ils nous emmènent dans des zones que l'on aimerait ne jamais avoir connues.

La circoncision de mon grand frère

ROCK&FOLK : Pour vous, quand commence l'histoire de cet album ?

Lias Saoudi : *Mmmmm*. Je dirais que ça commence par la circoncision de mon grand frère en Kabylie. Je crois que c'est l'instant où tout a commencé à mal aller : quand mon père a pris mon frère pour le ramener dans les montagnes et qu'il a *interféré* avec ses parties génitales. Ce frère a exercé une grande influence sur Nathan et moi, sur notre manière de voir le monde et de tout rendre toujours ridicule. Je crois que c'est lui qui nous a appris ce mécanisme de défense : quand tout devient sujet à rire, tu ne peux pas prendre ta propre peine trop au sérieux.

"Une sorte d'œuvre dadaïste ou un vaudeville"

R&F : Pourtant, vous avez été plus sardonique par le passé. Cet album est votre plus "dément", dans le premier sens du terme.

Lias Saoudi : Moi qui croyais que c'était un disque joyeux et réconfortant. A vrai dire, je voyais plus "Forgiveness Is Yours" comme une sorte d'œuvre dadaïste ou un vaudeville. Un canular.

R&F : Mais on y assiste littéralement à l'explosion de *la famille*.

Lias Saoudi : Après dix ans de vie commune, quand un certain nombre de personnes ne parlent plus à un certain nombre d'autres personnes, on peut parler de dissolution. Tu sais, je ne sais pas si j'en ferai un autre, mais si ce n'est pas le cas, je trouve que c'est une belle manière de baisser le rideau. Je sais bien où nous en sommes : de retour dans le bunker du Führer...

R&F : C'est comme cela que vous voyez les choses ?

Lias Saoudi : … C'est complètement terminé avec Saul, on ne se parle pas avec mon frère et je ne sais pas si on peut résoudre nos différends. Nathan a composé beaucoup des chansons clefs du disque, c'est une grosse partie du groupe... mais, je ne sais pas, mec : on a semé ces graines démoniaques et quand on se comporte de cette manière longtemps, arrivé dans la trentaine, cela devient de plus en plus difficile de faire les liens émotionnellement parlant. Les cinq dernières années, j'ai essayé de réparer, réparer les choses car ma vie était devenue impossible. J'ai traversé cette folie, cette… putain de folie, et rester avec eux me semblait être la chose la plus importante à l'époque.

Photo Louise Mason-DR

R&F : Vous étiez le duo moteur du groupe…
Lias Saoudi : J'y réfléchissais et pourquoi les groupes anglais ont cette tendance à avoir cette dualité ? On dirait une tradition. Toujours deux personnes qui finissent tellement aigres qu'elles ne peuvent plus vivre dans la même ville. Pourquoi ? Est-ce une sorte de représentation du mariage ? J'ai vraiment essayé de faire que ça marche avec tout le monde, mais finalement, c'était soit faire cet album sans Saul, soit pas d'album du tout.

R&F : Vous avez commencé par travailler en France ?
Lias Saoudi : Nous étions dans ce studio, tellement mignons, et il est arrivé quelque chose à propos de drogues… Le gars avec qui on était en contact a dit : "*Plus jamais*" et moi je me suis dit : "*Putain de merde, c'est notre quatrième album, nous sommes dans la moitié de notre trentaine…*" Ça te fait rire ? C'est sûr, c'est drôle. Quand des gens de l'industrie musicale sont à deux doigts de crever, on ne peut rien faire d'autre qu'en rire j'imagine. Mais oui, on a fait quelques démos ici, dans plusieurs studios, puis on est allé en Norvège, deux fois.

R&F : Et quelle était votre vision de l'album à ce stade de l'enregistrement ?
Lias Saoudi : Je venais d'écrire un livre et je voulais laisser Saul et Nathan composer toute la musique pour me concentrer sur les paroles. J'ai peut-être écrit trois chansons, puis… *Mmmmmm…* J'ai pas envie d'aller trop dans les détails parce que je ne veux pas que ça devienne cette espèce de querelle. Pour résumer, j'ai eu l'impression que Saul ne voulait plus faire cet album, que ça ne l'intéressait plus et qu'il essayait soit de détruire le groupe, soit de le quitter. C'est tout. Mais il y avait une collaboration entre nous qu'il aimait. Et c'est dommage parce que j'aimais écrire des textes pour ses autres groupes. Très tôt, je lui

Photo Louise Mason-DR

ai dit que s'il voulait quitter les Fats, je pouvais toujours écrire des textes pour lui parce que j'aime ses mélodies. Je suis si triste que notre relation soit devenue si mauvaise que je ne suis même pas certain que je pourrais continuer à faire ça…

R&F : Qu'est-ce que vous enregistriez en Norvège ?
Lias Saoudi : En Norvège ! En Norvège, c'était tellement triste là-haut, on était complètement sorti du budget, du calendrier, on était nulle part et Saul faisait ses immenses pistes de drones, des paysages de bruit. Je les trouvais putain de géniales mais on ne pouvait pas rendre un album uniquement de drones ! C'est comme s'il essayait de faire "Metal Machine Music Part V". Et je me disais : si on prenait un peu de ça et qu'on le mettait avec des choses un peu plus "lyriques", ça aurait pu sortir. Le label ne jette pas l'argent par les fenêtres. Je crois que Domino aurait été prêt à sortir un album avec 60% de bruits étranges tant qu'ils auraient eu quelques titres à mettre à la radio.

Polkas

R&F : Comment avez-vous fait pour enregistrer le disque qui sort aujourd'hui ?
Lias Saoudi : On avait des choses tout de même. "Religion For One" et "Bullet Of Dignity", ce genre de morceaux fait à plusieurs. Pour "Today You Become Man", on avait cette session à douze personnes et on a fait une grande jam de 20 minutes dont on a pris 4 minutes. Puis j'avais quelques chansons, Nathan avait quelques chansons, Alex White, le saxophoniste, a été plus présent pour la composition, Adam Harmer, qui s'occupe plus de Warmduscher désormais, a écrit "Polygamy Is Only For The Chief". On avait des choses, mais rien n'était terminé. On est retourné chez notre ancien producteur, Liam May, à Trashmouth Records car finalement on fait tous nos disques avec lui. On essaye toujours d'aller autre part, puis on revient. L'avoir rend tout facile, et il a un groove. Puis on a travaillé avec le producteur de "Feet" sur "What's That You Say" et "Feed The Horse". Donc ça a été une grosse équipe finalement.

R&F : L'album est beaucoup plus lié à votre travail d'écrivain.
Lias Saoudi : Oui. Mon imagination musicale n'est pas si terrible. Je n'ai jamais écrit un interlude musical par exemple, j'attends que quelqu'un d'autre s'occupe de ce genre de chose pour moi. Saul parti, Nathan a pris le relais et je voulais mettre du *spoken word* dans le disque parce que je passe tellement de temps à écrire et j'avais des piles de textes. Puis c'est devenu une sorte de mode, et c'est souvent tellement mauvais, tellement banal, ça commençait à m'énerver un peu. Je me disais que commencer l'album comme ça serait hyper prétentieux. Si tu dépasses la première minute… Puis, ce texte sur la circoncision, "Today You Become Man", c'est tellement typique de la Fat White, genre : "*Je vais te mettre mon trou de balle sous le nez*". Tu vois le truc ? "*Je veux que tu renifles mes couilles.*" Ah ah ah !

R&F : L'album semble "dément" car il est rempli de sons qui rodent, assez effrayants et parfois franchement oppressants, comme des crises d'angoisse.
Lias Saoudi : Oui : ça a toujours été présent chez nous mais j'ai essayé de faire infuser cela dans la sensibilité plus pop de "Serfs Up!". J'imagine que ces éléments sont plus dans l'idée de l'album que Saul voulait faire, cette pure noise. S'il le fait un jour, ça serait super. Mais c'est bien d'incorporer ça dans quelque chose de plus structuré.

"J'ai traversé cette folie, cette… putain de folie"

R&F : Hormis l'obsession pour Leonard Cohen, on retrouve une autre de vos signatures : ce sont ces sortes de valses, de ballades à trois temps comme "Visions Of Pain", peut-être la meilleure chanson de l'album.
Lias Saoudi : Ça a toujours été un truc chez nous, ces polkas. "Visions Of Pain" — j'aime beaucoup cette chanson aussi — vient d'Alex White. Nathan aussi y a travaillé mais c'est exactement le genre de chose que j'ai plus envie de chanter maintenant que j'approche du milieu de la vie.

R&F : Quel âge avez-vous ?
Lias Saoudi : Trente-sept ans. Ce n'est pas si mal… Je veux dire, si j'étais Amy Winehouse, je serais mort depuis dix ans. Je l'écoutais l'autre jour, elle est passée à la radio quand j'étais en Algérie, *euh*, en cure, en *rehab* justement. Je n'avais jamais vraiment prêté attention à elle avant, et là je l'entends chanter "*ils ont essayé de me mettre en rehab et j'ai dit non, non, non…*" L'attitude du rock'n'roll même, le truc à la James Dean : "*tu veux que j'aille en désintox, va te faire foutre*". Les choses ne se passent plus comme ça désormais, n'est-ce pas ? Avant c'était partout, la moindre pop star créait des scandales, les mettait en scène dans sa musique : ça créait une sorte de larsen, une performance continue. Aujourd'hui, t'es *cancel*, annulé. Ou on te traite de raciste sans raison sur Twitter.

"Piller une période spécifique du post-punk est devenu une tendance"

Marlene Dietrich

R&F : Vous faites référence à la polémique où vous aviez paraphrasé une déclaration sur le Liban de Boris Johnson en utilisant l'expression "*Nègre des sables*", une expression qu'on vous disait quand vous étiez enfant ?
Lias Saoudi : Oui. Et ça a complètement détruit le groupe aux USA. On n'y a jamais rejoué. C'est rageant, rageant parce que le précédent que ça installe, c'est : "*Surtout, ne prend jamais aucun risque, boucle-la et surveille tout ce que dit*" et ça, ça ne peut pas être un environnement pour faire une œuvre, du rock'n'roll ou dire tout simplement ce que l'on pense.

R&F : Vous n'avez jamais été le groupe de rock typique : quand tout le monde emprunte l'esthétique à une toute petite période entre la fin des années soixante-dix et le début des années quatre-vingt, vous, vos référents se situent entre Kanye West les deux guerres mondiales.
Lias Saoudi : Notre culture est devenue une régurgitation perpétuelle, l'écho d'un écho. Voilà où l'on en est : la fin d'une fête, une médiocrité digitale sans limites. C'est terminé. Piller une période spécifique du post-punk est devenu une tendance. C'est le fonds de commerce de nombre de groupes — Idles, Parquet Courts, n'importe lequel —, un goût indiqué par Pitchfork, un média qui vient de fermer. Alors, pourquoi ne pas piller Marlene Dietrich ? Quelle différence ça fait ? C'est des conneries de hipster tout ça. Et je n'ai jamais été branché. Saul l'est. Ce n'est pas une dénonciation mais un fait. Il porte des fringues cool, pas moi. Il écoute de la musique cool, pas moi. Depuis qu'il est parti, mon algorithme décline et mes recommandations Spotify deviennent de pire en pire. C'est peut-être la chose qui me manque le plus. Ah ah ah ! Il avait vraiment un goût incroyable pour dénicher des morceaux, ce qui est le bon côté d'être un hipster. Mais le futur est annulé. On vit dans la nostalgie. De la pure nostalgie. Notre époque est profondément narcissique et profondément non originale à la fois. C'est terrible, non ? Personne n'a quoi que ce soit à dire sur quoi que ce soit. Et comment serait-ce possible ? Les machines veulent que nous soyons comme des machines : prédictibles, efficaces, que l'on *opère*. L'humanité est devenue un hochement de tête général enfermé devant un écran. Nous hochons la tête devant des choses différentes, mais la technologie considère que nous sommes basiquement tous pareils : on a beau avoir des variants politiques, de goût, n'importe, on finit toujours par acquiescer. C'est ça que la machine veut que nous fassions. Que personne ne remette en cause la structure. La structure reste intacte, seuls les phénomènes sont attaqués.

R&F : D'où votre imagerie totalitaire ? Cela vient de votre vision de cette structure qui parque l'humanité comme une sorte de troupeau ?
Lias Saoudi : Le troupeau est encore un peu différent. Notre façon de montrer de la viande crue en revanche, ça, ça n'a rien à voir. C'est juste viscéral, de la mort, de la mort utilisée de manière irrespectueuse. Mais dans "Feed The Horse", il y a cette ligne : *"Nous sommes libres comme du bétail abandonné"*. C'est un peu où nous en sommes. Il n'y a pas d'ordre ou de cohésion. Aucun cadre particulier, sinon cette liberté brute, idiote, une liberté absolue… une liberté absolue de faire du shopping ★

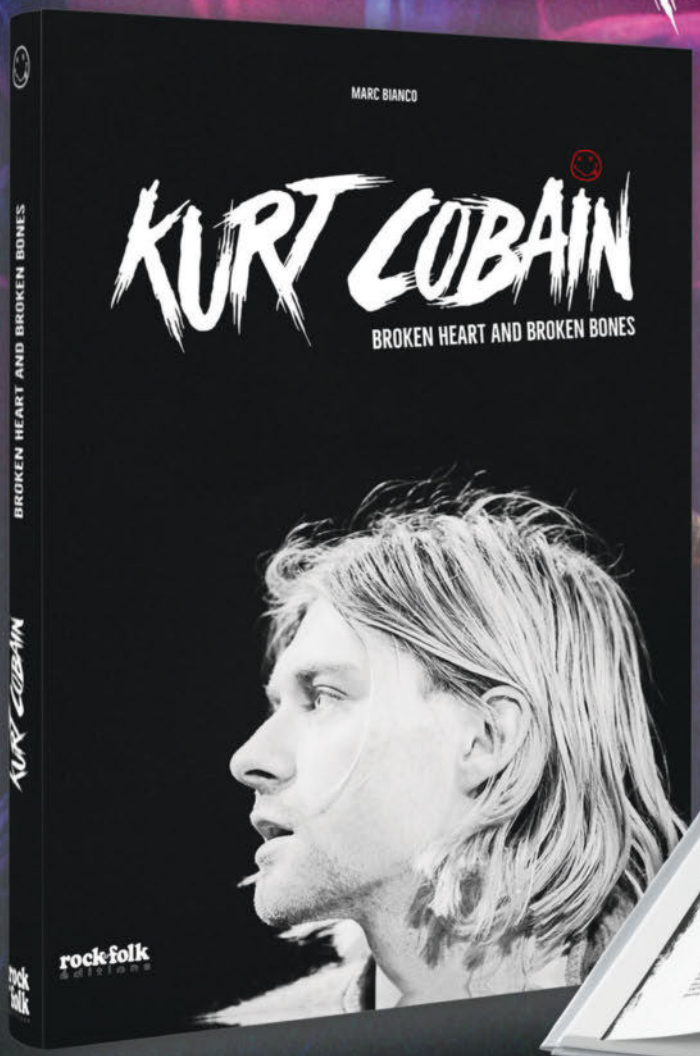
Album *"Forgiveness Is Yours" (Domino)*

Photo Louise Mason-DR

SIMPLIFIEZ-VOUS
LA VIE
COMMANDEZ
EN UN FLASH

KURT COBAIN

BROKEN HEART AND BROKEN BONES



144 PAGES
FORMAT : 20,5 X 26,9 CM
PRIX : 19,95€

En vente chez votre libraire ou sur **www.boutiquelariviere.fr**

BON DE COMMANDE

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : CASA ÉDITIONS
Service VPC - 45 avenue Général Leclerc - 60643 Chantilly cedex

OUI, JE COMMANDE :

☐ Pour les paniers inférieurs à 35 euros, participation au frais de port - Prix : 3 €

☐ KURT COBAIN - BROKEN HEART AND BROCKEN BONES
PRIX : 19,95€ - **REF : 71398**

Je choisis de régler par :
☐ Chèque bancaire à l'ordre des **EDITIONS LARIVIERE**

Pour régler par carte bancaire,
reportez vous au flash code ci-dessus

MES COORDONNÉES :

CASAPAGE23

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

.....

CP : _ _ _ _ _

Ville : .....

Tél : _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

Email (majuscules) : .....

❑ Cochez cette case pour ne pas être informé des offres promotionnelles des partenaires.

*Tarifs France métropolitaine 2023. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au + 33 3 44 62 43 79 ou par email : abo.lariviere@ediis.fr

Ces informations sont destinées à la société Editions Larivière. elles sont collectées et utilisées à des fins de traitement de votre abonnement.
Le cas échéant, votre adresse mail sera utilisée pour suivre votre abonnement et vous envoyer les communications dont vous bénéficiez en tant qu'abonné. En application de la réglementation applicable, vous disposez des droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la portabilité des données et à la limitation des traitements. Pour excercer vos droits, veuillez contacter les Editions Larivière par courrier à Editions Larivière service abonnements 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex, en justifiant de votre identité. Pour toute information complémentaire, consulter notre Politique de Confidentialité sur boutiquelariviere.com.

Un choc dont le rock ne s'est jamais remis

KURT COBAIN

LA DERNIÈRE ROCK STAR

PAR ERIC DELSART

Photo Dalle

IL EST DES DATES COMME ÇA QU'ON N'OUBLIE PAS. Où tout le monde se souvient de ce qu'il était en train de faire quand la nouvelle est tombée. Le 11 septembre 2001, le 22 novembre 1963, le 21 juillet 1969, le 5 avril 1994… C'était il y a trente ans, et toute personne ayant vécu l'événement garde un souvenir vif de cette journée, de cette indicible douleur quand l'annonce du décès de Kurt Cobain a résonné dans les enceintes de la radio. Un choc, une déflagration pour une génération de kids qui ont alors le sentiment de perdre un ami, un frère, le porte-parole de leurs angoisses. Bien plus qu'un simple musicien ou une personnalité publique. Car Kurt Cobain est un héros. Pour ceux qui ont le câble, MTV passe en mode édition spéciale. Kurt Loder prend l'antenne, couvre la veillée funèbre devant la maison du 171 Lake Washington Boulevard à Seattle, où les fans sont au recueillement. On entend en boucle une Courtney en sanglots qui lit au téléphone des passages de la lettre d'adieu du défunt. Dans les mois qui suivent, on est à peu près sûr en allumant la chaîne de tomber sur une rediffusion du concert unplugged ou du furieux "Live And Loud" filmé également par le canal musical américain.

Pour comprendre l'ampleur de ce qui s'est passé ce jour-là, et la raison d'un tel deuil international, il faut comprendre qui était Kurt Cobain, et surtout pourquoi il est devenu, de son vivant, une personnalité tellement en phase avec son époque qu'il a fini par l'incarner. Une personnalité si fascinante que depuis sa disparition on a eu droit à des films-concepts sur lui, comme "Last Days" de Gus Van Zant en 2005 (qui évoque à demi-mot les circonstances de son décès) et des documentaires polémiques, avec des enquêtes à charge et des théories du complot fumeuses concernant les circonstances du drame. Sans parler des nombreux livres, évidemment. Aujourd'hui, on dit *Kurt,* comme on dit Elvis, Iggy ou Lemmy. Pas besoin de préciser le nom de famille pour savoir de qui on parle. Pourquoi est-il devenu une telle icône ? La réponse tient à plusieurs facteurs.

Nirvana a changé le monde

L'histoire de Nirvana n'a rien d'un conte de fées et on aurait tort de présenter ses trois membres comme des sauveurs parce qu'ils n'étaient pas attendus. Le rock, à la fin des années quatre-vingt, était dominé par sa branche la plus heavy, avec le hair metal et des poids lourds comme Guns N'Roses, Iron Maiden ou Metallica. La pop de Michael Jackson et Madonna incarnait le format dominant et le rock était quelque chose d'un peu suranné, qui survivait dans l'underground avec des scènes très actives. La scène alternative, avec des groupes comme REM, Hüsker Dü, Pixies ou Sonic Youth, était passionnante mais peinait à agiter les charts. C'est dans ce contexte qu'est né Nirvana en 1987 dans la ville d'Aberdeen, près de Seattle, au nord-ouest des Etats-Unis. Trio formé autour du guitariste Kurt Cobain, du bassiste Krist Novoselic et de plusieurs batteurs temporaires (avant que le cinquième titulaire du poste, Dave Grohl, ne rejoigne le groupe en 1990), Nirvana n'est pas tout de suite arrivé avec un album conquérant qui allait changer la face du monde. "Bleach", sorti en 1989 sur le label local Sub Pop, était un disque lourd, entre sludge et punk d'où émergeaient peu de mélodies marquantes, en dehors de la ballade "About A Girl". Pas de quoi s'enflammer plus que de raison, mais les graines de la popularité étaient semées et le groupe allait signer sur une major pour son deuxième album (DGC, qui vient de recruter Sonic Youth). En 1991, la sortie du single "Smells Like Teen Spirit" allait propulser Nirvana dans la stratosphère. Porté par son clip emblématique, la chanson allait devenir un tube international et faire de "Nevermind" un best-seller comme peu d'albums avant et depuis. Adulé par les lycéens, célébré par la critique, respecté par le milieu, Nirvana était le groupe qu'il fallait au bon moment, au bon endroit. Son succès allait ouvrir la porte à d'autres. Le rock était de nouveau cool, et le radar tourné vers Seattle (Mudhoney, Pearl Jam, Alice In Chains, Soundgarden) et la scène alternative (Smashing Pumpkins, Weezer). Les majors ont commencé à démarcher tous les groupes émergents, des groupes respectés comme REM ont touché un nouveau public. Les guitares étaient partout à nouveau et le panorama musical irrémédiablement changé.

> Les guitares étaient partout à nouveau et le panorama musical irrémédiablement changé

La voix de sa génération

Comme Bob Dylan dans les années soixante, Kurt Cobain est parvenu à mettre des mots sur les angoisses et aspirations des jeunes gens de sa génération. Et comme le barde de Duluth, c'est un rôle qu'il n'a jamais voulu assumer au premier abord, sa prose étant avant tout le miroir de sa propre anxiété. N'oublions pas que "Smells Like Teen Spirit", le tube qui a fait exploser le groupe, avec son riff violent et cette entrée de batterie explosive, est avant tout un texte sur la dépression. "*I feel stupid and contagious/ Here we are now, entertain us*" que le chanteur scande dans l'irrésistible refrain de la chanson, à mille lieues de ce qui se faisait dans le rock macho à l'époque (on est loin du "*Feel my serpentine/ I wanna make you scream*" de "Welcome To The Jungle" des Guns). Sans misérabilisme, Cobain y pose les contradictions qui le taraudent et utilise cette colère, cette énergie noire, comme un défouloir. Le genre de considération que des millions d'ados ont perçu comme un miroir de leurs propres interrogations, et dont tous les textes de Nirvana sont empreints, de manière plus ou moins cryptique. Avec ses textes, Kurt exprimait son mal-être d'une façon qui a résonné intensément avec les adolescents de la génération X, devenant une sorte de porte-parole du syndrome fin-de-siècle. Il en a découlé une forme d'adulation, un culte presque, où chaque parole était analysée (et l'est toujours) si bien qu'à sa mort son aura était presque celle d'un prophète, ou d'un ange déchu dont on apercevait les viscères, comme sur la pochette de "In Utero".

Une machine à tubes

Quand on pense aux icônes pop aujourd'hui, on pense aux artistes dont on connaît les tubes malgré soi, même quand on ne s'intéresse pas forcément à leur genre de musique. Les Miley Cyrus, Taylor Swift, The Weeknd. Des gens dont on peut avoir entendu parler sans vraiment les connaître alors qu'on est (sans le savoir) familier avec leur musique, qu'on peut entendre dès qu'on entre dans un supermarché.

Photo James Crump/ Wire Image/ Getty Images

On a parfois du mal à imaginer aujourd'hui que les chansons de Nirvana étaient aussi populaires que le plus gros des tubes actuels. N'oublions pas que, peu après sa sortie, quand le bouche-à-oreille a commencé à prendre, "Nevermind" s'est hissé à la première place des charts en délogeant "Dangerous" de Michael Jackson. Aujourd'hui, on estime qu'il s'est vendu plus de 30 millions de copies de cet album, ce qui le place parmi les disques les plus vendus de tous les temps. La raison à cela ? "Smells Like Teen Spirit", "Come As You Are" ou "Lithium" sont des chansons pop planquées sous des déluges de distorsion que tout le monde a au moins entendues une fois, même à l'heure des algorithmes et de Spotify. Ces chansons ont fait de Nirvana le plus grand groupe rock du monde mais aussi et surtout des pop stars.

Un chanteur doué (et copié)

C'est ce qui frappe en premier quand on écoute Nirvana : Kurt Cobain avait une voix unique. Aussi touchante par son côté plaintif dans les ballades que frappante quand il la déchirait en hurlements dans les refrains. Le genre d'organe qui peut vous coller des frissons a cappella. C'est pour cela d'ailleurs que le "MTV Unplugged In New York" est aussi sublime. La voix à nu de Kurt Cobain dévoile toutes ses nuances et laisse transparaître un désespoir glaçant. La performance réalisée ce soir-là par Cobain — en une seule prise à chaque fois, sans overdubs, est le meilleur témoignage de son talent en tant que chanteur. Malheureusement, des tas de tâcherons ont imité son chant rocailleux avec beaucoup moins de subtilité, pour ce qui reste une des plaies du rock moderne.

> Kurt Cobain a imposé un style vestimentaire que tous les cool kids se sont empressés de copier

Un exemple d'intégrité artistique

Ses "Journals" l'ont démontré, et la façon dont il a mené sa vie l'a confirmé : Kurt Cobain était un indécrottable romantique pour qui l'intégrité artistique n'était pas négociable. Un mec plus intéressé par la guitare de Lead Belly que par l'achat d'une villa à Beverly Hills. Il n'y a qu'à écouter les premiers morceaux d' "In Utero" pour s'en convaincre. Nirvana y ouvre l'album le plus attendu de la décennie par les accords tordus de "Serve The Servant", puis les guitares dissonantes de "Scentless Apprentice" avant de servir le single "Heart-Shaped Box". Une façon de dire "*fuck you*" à son label et d'affirmer son indépendance. Les passages télévisés en play-back étaient un exercice que Nirvana abhorrait et sabotait, comme à Top Of The Pops le 27 novembre 1991, entre oubli volontaire de mimer les instruments et performance vocale surréaliste. Paradoxe : tout le monde se souvient de ce moment et a oublié les groupes qui mimaient correctement leur tube. Une façon brillante de jouer de l'outil médiatique et de faire des happenings punk (comme son arrivée en fauteuil roulant sur scène à Reading, en 1992). Cette ultra-sensibilité quant à son rapport au succès est sans doute un des plus grands tourments de Kurt Cobain.

Un passeur

De Lead Belly aux Breeders, des Beatles aux Melvins, le chanteur affichait ses engouements musicaux dès qu'il le pouvait. On a compris grâce à lui que porter un T-shirt (à l'effigie de Flipper, L7 ou Daniel Johnston) était un geste important. Avant même que le succès arrive, dès qu'il le pouvait, Cobain mettait en avant ses influences et défendait les artistes qu'il admirait, les héros injustement méconnus. Il en parle dans ses journaux intimes, où il remet régulièrement à jour son top albums. Les reprises, un noble exercice auquel Nirvana se prête dès ses débuts, ne sont jamais choisies au hasard : "Here She Comes Now" du Velvet Underground, la réinvention de "Love Buzz" de Shocking Blue, plusieurs hommages aux Vaselines, "Molly's Lips", "Son Of A Gun" puis, plus tard, "Jesus Don't Want Me For A Sunbeam" lors du "MTV Unplugged In New York", événement pour lequel il a envoyé paître la chaîne et son label qui lui demandaient, essentiellement, de jouer les tubes du groupe et les singles de l'album qui venait de paraître. Ce jour-là, pour son concert acoustique, il a ainsi interprété un morceau de David Bowie méconnu du grand public "The Man Who Sold The World", un blues traditionnel vieux d'un siècle ("In The Pines", interprété selon l'arrangement de Lead Belly sous le titre "Where Did You Sleep Last Night"), et trois morceaux consécutifs des Meat Puppets ("Plateau", "Oh Me" et "Lake Of Fire"), groupe country-punk de Phoenix dont il invite les membres sur scène, un tribut parmi les nombreux autres payés aux groupes qu'il aimait et invitait quand il le pouvait en première partie (Buzzcocks, Mudhoney, Shonen Knife, Thugs, Breeders...).

Une icône de la mode

Les cheveux longs décolorés, des chemises à carreaux en flanelle ouvertes sur un T-shirt, des jeans troués, des tennis (Converse All Star ou ces One Star noires sur les photos prises par la police de Seattle) : Kurt Cobain était beau et a imposé un style vestimentaire que tous les *cool kids* se sont empressés de copier. Une dégaine née de l'absence d'argent et de la nécessité de dénicher de nouvelles fringues dans les *thrift stores* à bas coût. D'où ces cardigans en laine trois fois trop grands ou ces lunettes ovales Christian Roth 6558 à pourtour épais, d'ordinaire portées par les femmes d'un certain âge, qu'il a soudain rendues hype. Le style grunge, désormais indissociable de la musique et de Cobain, a ainsi redéfini la mode rock, jusqu'à cette fâcheuse habitude de mettre un T-shirt à manches courtes par-dessus un autre à manches longues...

Une histoire d'amour et un couple sulfureux

Kurt et Courtney. Certains parlaient d'eux au début comme les Sid et Nancy du grunge, mais avec du talent. La relation entre le chanteur de Nirvana et la meneuse de Hole a fait les beaux jours de la presse à scandale durant la période où le groupe était au sommet de sa popularité, mais aussi dans la décennie suivante. Personnage aussi intense et provocateur que Kurt Cobain pouvait être calme et réfléchi, Courtney Love était une chanteuse charismatique aux commandes d'un groupe sulfureux. Une personnalité forte que Cobain voyait comme son égale et avec qui il a constitué le couple le plus emblématique des années quatre-vingt-dix. Leur histoire fut un tourbillon. Peu après leur rencontre, Cobain déclarait avant la première prestation télévisée en

Photo Koh Hasebe/ Shinko Music/ Getty Images

Angleterre de "Smells Like Teen Spirit" en août 1991 : "*Courtney Love is the best fuck in the world*". En février 1992, le couple était marié et accueillait le 18 août une fille, Frances Bean, dont il allait perdre la garde un mois plus tard suite à un article polémique de "Vanity Fair" qui suggérait que Love avait pris de l'héroïne durant sa grossesse. Trop vite, trop fort. A la mort de Cobain deux ans plus tard, Love sera accusée de tous les maux, en particulier d'être la responsable — si ce n'est la commanditaire — de la mort de son époux.

Un junkie

Est-ce vraiment une chose à célébrer ? La drogue a sans doute tué Kurt Cobain, mais si on essaie de collectionner les choses qui constituent une icône du rock dans l'imaginaire collectif comme on coud des écussons sur un uniforme de scout, la drogue est un badge essentiel. Son poison était l'héroïne, la drogue des poètes. En 1992, il expliquait dans une lettre adressée à ses fans qu'il n'envoya jamais (mais qui a été publiée dans ses "Journals") qu'il était sujet à de sévères maux d'estomac depuis des années et que les médecins en ignoraient la provenance. Après avoir tout essayé (devenir végétarien, cesser de fumer…), Cobain décida alors de s'administrer des petites doses d'héroïne pour mettre fin à son calvaire. Le début d'un engrenage et d'une existence rythmée par les périodes de sobriété et les rechutes. A sa mort, l'autopsie a révélé des traces de drogue dans son organisme.

La mise en scène de sa fin de vie

Si sa mort est un des grands drames de l'histoire du rock, Cobain aura toutefois soigné sa sortie. Après son overdose de Rohypnol à Rome, qui avait failli avoir sa peau, la mort planait autour de lui. Le concert acoustique "MTV Unplugged In New York" filmé en novembre 1993, avec son éclairage à la bougie et ses gerbes de fleurs qu'il avait exigées afin que la scène s'apparente à des funérailles, avait quelque chose de sépulcral. Trente ans après, écouter ce concert est toujours aussi glaçant, notamment parce que Cobain y est plus touchant que jamais. Sa mort six mois plus tard, au moment où le label avait prévu de publier la chansons "I Hate Myself And I Want To Die" en face B de single, n'en sera que plus triste ; d'autant que là aussi il mettra sa fin en scène, avec une note de suicide restée célèbre, notamment en raison de la citation empruntée à Neil Young : "*It's better to burn out than to fade away*", tirée de la chanson "Hey Hey My My" (Young en sera tellement horrifié qu'il écrira la chanson "Sleeps With Angels" quelque mois plus tard pour l'album du même nom).

Sa mort a précipité le rock vers le néant

La mort de Kurt Cobain a été un choc dont le rock ne s'est jamais remis. Les faits sont là, indéniables. Vague après vague de renouveau, aucune figure charismatique n'a porté le rock au sommet. Les candidats ont été nombreux, mais aucun n'a eu la combinaison de talents citée ci-dessus. Un ingrédient manquait toujours, que ce soit le glamour, le charisme, la personnalité ou tout simplement le talent.

Le trône est vacant depuis trente ans. Certains ont bien essayé de créer des idoles, comme le journal britannique "NME" en 2001, qui a promulgué les groupes de Detroit ("*la nouvelle Seattle*") quand les White Stripes ont commencé à percer. Mais même s'il a écrit avec "Seven Nation Army" un tube devenu tellement omniprésent qu'il en est presque devenu un élément de folklore, Jack White n'avait pas la personnalité requise. Idem pour tous les artistes qui ont incarné à un moment un mouvement créatif excitant, de Thom Yorke à Tame Impala en passant par Julian Casablancas ou Ty Segall (qui avait en plus la fâcheuse tendance d'être blond et d'aimer la flanelle). Certains ont été présentés comme des héritiers sur un malentendu, comme Beck dont le clip pour "Loser", publié en 1993, montrait un blondinet en T-shirt délavé rappant sur des samples folk avec un texte plein d'humour. D'autres ont été poussés artificiellement pour l'être, comme le pauvre Craig Nicholls de The Vines, un garçon indéniablement doué, mais plus proche de Daniel Johnston que Kurt Cobain, et qui a explosé en vol.

Le pire demeure l'héritage maudit de Nirvana avec toute la litanie de groupes qui ont repris certains codes du grunge parce que c'était cool, pour en vendre une copie dégradée. Le post-grunge est une catastrophe : Silverchair, Creed, Nickelback, Staind, Puddle Of Mudd. Des groupes propulsés au premier plan parce que le trône était vacant. C'est aussi une des tristes conséquences du succès de Nirvana : en ouvrant les portes des sous-cultures rock au grand public, le groupe a changé la musique, pour le meilleur comme pour le pire. C'est l'entrée de la culture punk à roulettes dans le mainstream, et cette bro culture aux antipodes de la pensée de Cobain qui aboutira au désastre de Woodstock 99. C'est les emo qui ont ajouté une dose de gothisme et de geignardise au propos de Cobain. C'est ce moment improbable où il fallait être sombre et *edgy* pour exister. C'est l'album grunge de Jeanne Mas.

> A sa mort, son aura était presque celle d'un prophète ou d'un ange déchu

Trente ans après la disparition de Cobain, le rock vit à nouveau une période sombre. Il ne fait plus rêver, ne vend plus. Quel groupe de moins de quarante ans remplit un Bercy ou même un Zénith aujourd'hui ? On les compte sur les doigts de la main. L'ascenseur social du rock est cassé alors que, pourtant, la scène actuelle est tout à fait passionnante. A l'heure où les jeunes groupes rock les plus populaires sont souvent des opportunistes qui en reprennent certains des aspects les plus ringards et caricaturaux (Greta Van Fleet ? Maneskin ? "*All style and no substance…*"). A l'heure où le rock se muséifie dans l'auto-parodie, que ce soit avec la multiplication des tribute bands sans âme (difficile de faire moins rock'n'roll que ces soirées où des musiciens interprètent, sans déborder du cadre imposé, des œuvres désormais *classiques*) ou dans les concepts les plus absurdes pour recycler les mêmes vieilles scies (a-t-on vraiment besoin d'entendre mille musiciens amateurs jouer les Foo Fighters dans un stade de foot ?). Le rock qu'on aime et qu'on défend se joue dans les bars et les salles de taille moyenne. Il disparaît de plus en plus des affiches des festivals qui, pourtant, contiennent quasiment tous le terme rock en eux. Que lui manque-t-il ? Il manque juste une figure de proue, quelqu'un pour remettre de l'excitation, de l'envie, de la sincérité dans un monde musical toujours plus standardisé. Il lui manque Kurt Cobain. ★

Photo Gie Knaeps/ Getty Images

BEAUTIFU
IN A COPS

Dieux de l'Olympe et Diane chasseresse en cuissardes

LES VARIATIONS

Le 10 mars 2024, l'annonce du décès de **Marc Tobaly** a secoué la communauté rock hexagonale. Fondateur et guitariste des Variations, il a créé au tournant des années 70 une œuvre unique en son genre dans un pays qui les a longtemps snobé. Retour sur l'aventure de ce qui reste peut-être, le plus grand groupe rock français.

PAR PATRICK EUDELINE

TROIS SOUVENIRS. COMME CELA.
J'ai seize ou dix-sept ans. Une fois encore, Jo a décidé de quitter les Variations. Ils se produisent donc à trois, pour la première fois, me semble-t-il. Marc sait chanter, bien sûr. Mais le show en pâtit. Nous sommes un dimanche après-midi au Golf Drouot. L'endroit est comble. Saturé d'électricité et de condensation. Je me suis glissé aux premiers rangs. Je ne veux en rater une miette. A côté de moi, ou quasi, il y a… Jo Leb. Il n'a pas résisté, il est venu voir ses frères ennemis, ses complices malgré lui. Quand Tobaly amorce le riff implacable du vieux "Everybody Needs Somebody To Love", un de leurs chevaux de bataille depuis le début…, Jo n'y tient plus et saute sur scène. Et c'est le pandémonium. Les filles hurlent, le groupe se dépasse et en fait des tonnes. Chaque morceau, façon Cream en bien plus sauvage, dure dix minutes. La batterie finit démembrée, les Marshall double corps sont à terre et il faut aider les quatre musiciens à regagner ce qui leur tient lieu de loge, tant ils sont à bout, haletants. Dans le genre aussi extrême, je n'ai vu, je crois, que le MC5. Hors films de légende : Who ou Hendrix. Là, c'est devant nous. Glam rock et punk rock sont encore loin. Les Variations, dans toute la France profonde, en sont — déjà — l'incarnation. Avec les Variations, nous sommes en plein rock décadent, comme il se disait alors.

J'ai 18 ans et traîne avec mes héros d'alors : Jean-Pierre Kalfon, Octavio, Valérie Lagrange. Ils reviennent de New York et sont des amis des Dolls ! Je rêve de faire partie de leur bande. Un jour que je leur rends visite, dans un de ces appartements remplis d'amis qu'ils squattaient…, je tombe sur Jo Leb, que je reconnais immédiatement. Bien évidemment. D'une voix ravagée, je l'entends lâcher, avec un accent de titi parisien inimitable, lui, le natif de Fez : "*Personne a dû capter ? Moi, je m'emmerde. Faut qu'on aille en boîte ! Qui me suit ?*". Il était sept heures au clocher… Mais Jo vivait dans son espace-temps personnel. Le captagon était notre moteur : deux pastilles permettaient de vivre intensément 48 heures. Quelqu'un lui tend la petite boîte ronde. Jo la vide. Dix comprimés donc de cette puissante amphétamine. Dix minutes plus tard, il s'endormait. A son réveil, il m'expliquait : "*Faut qu'on arrête de m'emmerder avec les textes ! J'achète les songbooks des meilleurs, Bob Dylan, les Rolling Stones, je prends une phrase ici ou là... Puis je mélange.*" Bien plus tard… Jo Leb a été chauffeur routier. Il est chez moi : on murmure que les Variations vont se reformer. Il me raconte comment il cachait à ses collègues son glorieux passé, ceux qui savaient pouvaient se moquer, se montrer désagréables, à de rares exceptions. Tout cela me faisait mal au cœur. Pour les photos destinées à Rock&Folk, ne supportant pas de voir le magnifique en polaire, je lui prête veste de velours noir et foulard noir. Je n'ai jamais revu Jo depuis…

Marc Tobaly est mort. Et je n'ai oublié aucune rencontre. Ainsi, comment devant un parterre d'épées, Yarol Poupaud, M, Bertignac, à une fête Rock&Folk, il avait empoigné sa vieille Les Paul, s'était branché dans le premier ampli venu et, sans plus de manières, avait sorti un son qui nous avait tous laissés pantois. Oui, le son est dans les doigts. A notre toute dernière rencontre, il m'avait parlé de son admiration pour Peter Green… Plus les années passaient, plus l'homme était simple et charmant. Marc n'est plus. Encore un. L'image qui me reste en premier ? J'avais treize ans et, en descendant le boulevard Saint-Michel, je croise trois dieux de l'Olympe et une Diane chasseresse en cuissardes. Trois Variations et une Zouzou. Ils allaient chez Campton. Sartre dans "L'Enfance D'Un Chef" raconte comment, à l'adolescence, une simple rencontre peut déterminer une vie. Qui sait ?

Photo Rancurel/ Dalle

Un rock glam punk qui n'avait que peu d'équivalent

Enfance, disions-nous ? C'était un cheval de bataille du regretté Marc Zermati : il adorait raconter tout ce que le rock français, depuis les fifties, devait aux juifs marocains, aux pieds-noirs. Comment Elvis, les Shadows… avaient bouleversé ces jeunes que l'histoire allait forcer à émigrer. Les Chaussettes Noires étaient des idoles là-bas. Pour tous ces gamins. Pour les jeunes Marc et Jacky de Casablanca comme pour Jo à Fez. Grace à eux, ils remontent les sources. Ray Charles, Gene Vincent… Il y a plein de groupes mais le show-biz ne suit pas, alors qu'en France, le twist explose. Quand même, ils y croient. Tous les grands guitaristes sont l'illustration d'un vieil adage : "*A quelque chose malheur est bon*", Eric Clapton, Robert Johnson ou même mon regretté Rikky Darling ont dû rester enfermés pendant un an ou deux (pour Marc, c'était un accident de mobylette) et en ont profité pour travailler la guitare encore et encore. C'est ainsi qu'en 1964, Marc est prêt à se colleter avec le répertoire des Shadows ou avec des encore inconnus, ou quasi, Rolling Stones. Il monte donc Les Petits Loups, avec les frères Costa. Un nom qui doit beaucoup au tube de Jean-Claude Annoux, évidemment. Ils reprennent Shadows et Fantômes. Parallèlement, Marc s'est fait copain avec le fils d'un garagiste de Casa : un extraverti, Jo ! Avec lui, il va voir les Shadows. Les Jets, des gloires locales, assurent la première partie. Il hallucine sur le batteur : Jacky Bitton.

Septembre 1966. Marc s'ennuie. Il est l'heureux possesseur d'une guitare Kay, d'un magnétophone. Mais tout se passe… sans lui. Il y a plein de groupes au Maroc, certes. Manque le show-biz qui ferait que l'étincelle prendrait flamme. Comme à Paris, tiens ! La fratrie s'est dispersée. Son grand frère Alain, sa sœur Magda sont à Paris. Justement. Avec ses Petits Loups, il trouve une série de galas près d'une piscine. Assez pour partir. Dans le train, il achète une acoustique Hagstrom a un beatnik. A Paris… Désillusion. La famille est à Londres. Entre stop et ferry-boat, il arrive à Piccadilly, sort la guitare et fait la manche. Il finira bien par tomber sur… Banco ! La famille s'entasse dans un studio. Move, Creation, Action, c'est le bonheur. Lui aussi aura bientôt son groupe en "ion". En attendant, il lorgne les boutiques de Carnaby Street et joue "Non Ho L'Età" de Gigliola Cinquetti dans les pizzerias. Histoire d'améliorer l'ordinaire. Tout est trop intense, tout explose. Va-t-il, comme prévu, retourner à Fez pour la rentrée scolaire ? Des études de droit l'attendent. C'est non, bien sûr. Et le fort compréhensif paternel fait contre mauvaise fortune bon cœur. Marc retourne à Paris où l'attend Alain. Lui suit de vagues études mais surtout devient l'officiel manager de ces Variations qui n'existent pas encore. Du beau monde se succède pourtant : Jean Falissard, Michael Memmi, le futur Rolling… Jacques Micheli et Guy de Baer font un temps l'affaire. Surtout que, miracle, ils sont tombés sur Bitton et Jo ! En ces temps sans portable, retrouver quelqu'un tient du miracle. Les Variations sont nés. Ou presque. Le Marais de Carnaby ! Le quartier est devenu une réplique du Swinging London. Boutiques branchées, pubs et même fausses cabines téléphoniques rouges y pullulent. C'est là que le groupe répète en sous-sol. Le boucan freakbeat est censé attirer les clients. Sauf que cela devient trop sérieux pour Micheli et de Baer. Ils s'en vont… Pas grave, Marc tiendra lead et rythmique. Comme les Who. Un soir, un dégingandé coiffé selon les règles descend l'escalier. C'est Jacques Grande. Les Variations sont là.

Photo Dalle

Le malin Alain leur trouve un deal avec Campton, sur Saint-Michel. Ils sont lookés gravement. Ils font le proverbial tabac au Golf, au Tour Club, partout où ils arrivent à s'incruster. Ils sont les seuls sur la place. Certes, il y a les Jelly Roll, les Boots… Une poignée. Mais pour exister vraiment, il faut être catalogué yé-yé ou beatnik, et surtout chanter en français. Pour signer, c'est en tout cas indispensable… En attendant, on les voit partout.

Transport d'enfants. Il y a marqué cela sur le bus Volkswagen qu'ils louent. Comme beaucoup de groupes d'alors, ils décident de prendre la route et de se proposer partout où on voudra bien d'eux. Arrivés à Hanovre, ils arrachent une première partie au Savoy. Enfin plutôt… le droit de jouer. Les vedettes, ce sont les Smoke, auréolés de leur tube incontestable, le fameux "My Friend Jack". Les Variations les mangent littéralement. Les Smoke étaient plus à l'aise en studio que sur scène. Les Variations continuent leur périple, se lavant et endossant leurs belles fringues Campton dans les toilettes de gare ou chez une jeune fille compréhensive. Tout cela les mène jusqu'à Copenhague où ils enregistrent un single : le fort pop "Spicks And Specks" des Bee Gees et l'implacable "Mustang Sally". C'est même un hit local pour le petit label Triola. Formidable, mais toujours pas de royalties et une vie de romanichel. Ils sont exténués. Le retour est saumâtre.

1968 est pour eux une tristesse. Rien de nouveau. Un circuit qu'ils commencent à trop connaître. Et puis, alors que l'année s'achève sous les cotillons, ils entendent parler de la fameuse surprise party du 31. Ils se pointent au culot. Miracle : Traffic, qui devait conclure, est bloqué en douane. Taittinger et Job, MCs de la cérémonie, leur proposent de jouer comme ça. Histoire de faire les bouche-trous. Ils interpréteront jusqu'à sept titres et cela changera leur destin. Enfin… c'est une épée à double tranchant que ce tournant soudain. Certes, ils vont signer !

Certes, ils sont programmés au Palais des Sports, le show de Johnny Hallyday à grand spectacle. Certes… Internet a popularisé l'événement en glorieux Technicolor. A l'époque, en fait, peu l'ont vu vraiment. Il faut donc imaginer le noir et blanc saumâtre, le son mono. Personnellement, je l'ai raté. Le paternel, au bout d'une demi-heure de Michel Polnareff et d'Herbert Leonard, a exigé qu'on change de programme. Le choix était simple, il n'y avait que deux chaînes et sans doute… sur l'autre, il y avait les vœux du Président. Soyons francs : des "Around And Around", ça grince quelque peu. Que des reprises. Un "Satisfaction" interminable… Mais bon, devant eux, dans l'excitation et frôlé par les robes Paco Rabanne, cela devait être formidable. Mais… c'est là que les ennuis ont commencé.

Le contexte ? Paul Alessandrini descendait le "Back In The USA" des MC5 parce qu'il n'y retrouvait pas la furia politisée du premier. Paringaux félicitait Steppenwolf pour ce "Monster" si engagé, si diablement anti-Nixon et guerre du Vietnam mais regrettait que le Wolf ne soit pas plus aventureux, progressiste. Le groupe français le plus loué ? Moving Gelatine Plates, avec Magma et le Martin Circus du début. Les Variations semblaient cumuler les tares : sapés comme des Rolling Stones, ils se lançaient dans des "I Am So Glad" de dix minutes décalquées de la version live des Cream sur leur "Goodbye". Jo semblait ne pas craindre le yaourt. Enfin, pour qui se prenaient-ils ? Dans un pays qui faisait plus ou moins la moue devant Led Zeppelin et défonçait Grand Funk Railroad. Pas facile. En vrai, les Variations enchaînaient les singles à tomber, de "Come Along" jusqu'à "Je Suis Juste Un Rock And Roller", une vraie salve. "Free Me", "Down The Road". Rien à jeter. Et ce premier album ! "Nador". Digne de Free, Mountain, Cactus… une tuerie qui avait l'intelligence de lorgner vers les racines marocaines. Et ça, depuis "Paint It Black", on sait quelle bonne idée cela peut être. De plus, tout cela se vendait fort honorablement. Quant à la scène, dans les endroits les plus reculés, nos garçons sauvages proposaient un rock glam punk avant la lettre qui n'avait que peu d'équivalent. Mais voilà… L'humeur du groupe n'était plus au beau fixe, usée par les critiques. Jo partit, revint. On vit apparaître Michel Chevalier, FR David… Des garçons compétents mais nous rêvions d'un Iggy… Petit Pois était remplacé sporadiquement par Alain Susan. Et puis vint la mauvaise idée. Comme Sylvie Vartan, Téléphone, Polnareff, tant d'autres, jusqu'à Joe Dassin, nos Variations se mirent à rêver d'Amérique. Ils étaient signés chez Stigwood, après tout ! Le tourneur des stars.

Comme tant d'autres avant eux — et même les Kinks —, ils s'épuisèrent en incessantes tournées, enregistrant quand même un disque avec Don Nix, et frayèrent avec les Dolls. Justement le vent tournait. Et dans le bon sens, toute une génération qui allait lancer le punk était prête à les adouber. Hélas, l'album "Moroccan Roll", trop tourné vers le Maroc, jurait dans le décor. Et cet Olympia que nous voulions triomphal — je me souviens de Philippe Manœuvre à côté de moi — nous laissa quelque peu pantois. Que dire ? Et puis il y eut "Café De Paris". Le chant du cygne. Une pochette de Guy Pellaert ! Mais ratée. La voix d'or de FR David. Oui ! Mais hors de propos. On ne savait plus qui étaient les Variations... Cruelle, l'horloge avait sonné. Ce fut la fin. Sans Tobaly mais avec l'élite des musiciens français, les Prevotat, Chalard, Alain Jack… Jo monta Magnum. Qui sortit un album intitulé "Coq Rock". Ils n'avaient pas vu le punk arriver mais en étaient déjà à ce que les années quatre-vingt allaient offrir de pire. Marc continua avec un "King Of Hearts" rempli de rêves d'Amérique, façon Foreigner. Il reforma les Variations… Il y eut même des New Variations avec l'excellente Laura Mayne. Jacky Bitton, lui, était devenu rabbin. Et puis… Marc est parti à 74 ans. C'est une solitude de plus qui nous étreint. Oui. ★

BONUS TRACK

L'émission musicale Bonus Track permet de découvrir tous les secrets de vos titres préférés. Grâce à des histoires parfois méconnues et des anecdotes, vous n'écouterez plus jamais ces tubes planétaires de la même façon.

ÉRIC JEAN-JEAN

DU LUNDI AU JEUDI
21H00 | 22H00

Photo Thomas Padilla / Agence 1827 / RTL

RTL

Retrouvez 2 fois par mois une émission spéciale de **BONUS TRACK** en partenariat avec **rock&folk** et la participation du journaliste Jérôme Soligny

M6 GROUPE

RTL.FR

Une danse avec le diable au clair de lune

Caleb Landry Jones

"HEY GARY, HEY DAWN"

SACRED BONES

Caleb Landry Jones est un personnage aussi fascinant qu'indomptable, imprévisible. Blondeur vénitienne, taches de rousseur, grands yeux d'un bleu profond, le visage du Texan promène son magnétisme perturbant sur chaque pellicule. Une *gueule,* comme on dit. Pas étonnant qu'il ait séduit des réalisateurs de choix comme Jordan Peele, Martin McDonagh, Jim Jarmusch ou encore les frères Safdie. Suite à "Nitram", qui lui a valu le prix d'interprétation masculine au Festival de Cannes, et à sa prestation bouleversante dans le rôle d'un handicapé transformiste au douloureux passé dans le récent "Dogman" (Luc Besson), son futur à Hollywood paraît radieux. Alors, est-il possible d'être doué dans plusieurs formes d'arts majeurs ? Nombreux sont ceux qui s'y sont fourvoyés... Ce n'est pas le cas de cet insatiable créatif. Lorsqu'il tourne, Caleb crayonne des personnages grotesques et disloqués dans la solitude de sa chambre d'hôtel — il signe d'ailleurs la pochette surréaliste de cet "Hey Gary, Hey Dawn". Puis, sitôt les prises de vue achevées, il se terre dans la grange familiale pour ébaucher ses idées de chansons, manière de surmonter l'inévitable décompression émotionnelle. Reclus, énigmatique, tourmenté, Caleb s'inscrit dans une longue lignée d'excentriques prodiges initiée par Syd Barrett et Skip Spence. Le premier est une influence évidente de "The Mother Stone", grandiose premier opus autofinancé en 2020 et publié sans le moindre plan de carrière sur le pointilleux label Sacred Bones, qui avait déjà hébergé les escapades musicales de John Carpenter et David Lynch. Un manifeste gargantuesque ultra-audacieux qui a été suivi par "Gadzooks Vol.1" et "Gadzooks Vol.2", qui en reproduisaient le modèle jusqu'à épuisement. Deux agrégats de bribes de chansons entremêlées, qui pouvaient bien sûr parfois toucher au sublime, mais demeuraient frustrantes : le potentiel d'un très grand disque était là, tout proche, à l'état d'embryon… Caleb s'est donc remis à l'ouvrage et a convoqué ses collaborateurs désormais habituels : l'ami d'enfance Robert Hudson à la basse et l'excellent Nic Jodoin (Black Lips, Night Beats) à la production. Le leitmotiv, cette fois : concevoir un album plus épuré, forgé pour la scène. Et le résultat est probant. L'immédiateté mélodique éclaire la folie douce de notre comédien, faite de textes cryptiques et d'une inquiétante versatilité, portée par une voix protéiforme, du baryton à la voix de tête. D'entrée, "Hey Dawn", avec son alternance de couplets doucereux et de refrains rageurs, ravive le spectre de Nirvana. Dans la foulée, "Too Sharp To Be My Carrot" cite "Lazy Old Sun", des Kinks. Sur "The Moonkey Light" et "Hey Gary", notre homme se frotte au phrasé de Black Francis. "Spot A Fly" est un sommet : propulsée par de monumentaux violoncelles rappelant Electric Light Orchestra, elle se transmute en déchirante déclaration d'amour *("Mourir seul avec toi…")* façon John Lennon. Tout aussi magistrale, "Your Favorite Song" déroule un thème cinématographique très orchestré, tels ceux qui jalonnent la saga "James Bond", mais avec une agressivité quasi metal et un refrain entêtant qu'on croirait piaillé par l'ectoplasme du premier meneur de Pink Floyd. Lequel refera une apparition sur "The Bonzo Bargain", somptueuse, symphonique. L'isolement est le thème de "Spiders In The Trees", macabre et mélancolique. Caleb s'offre enfin une virée country absurde avec "He Sued His Wife", puis cette déambulation de l'autre côté du miroir s'achève avec la théâtrale et foutraque "Pageant Thieves", presque cabaret. Notre trublion y mime le Lou Reed euphorique de "I'm Waiting For The Man" avec en sus un piano bastringue, une fanfare et des cris animaliers, un miaulement servant de point final. "Hey Gary, Hey Dawn", plongée dans l'exigeant dédale mental de Caleb Landry Jones, ne peut laisser personne indifférent. Le parcourir offre une récompense inestimable : une danse avec le diable au clair de lune. Et, accessoirement, la découverte d'un artiste unique, dingue. Au sens propre comme au figuré.

✪✪✪✪

JONATHAN WITT

PISTE AUX ÉTOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

The Lemon Twigs

“A Dream Is All We Know”

CAPTURED TRACKS/ MODULOR

Moins d’un an après le stupéfiant “Everything Harmony” où ils apprenaient littéralement (et c’est essentiel) à chanter à deux, les petits génies américains sont déjà de retour, un Macca dans chacun de leurs vingt doigts. Pas de surprise formelle pour ce cinquième album mais une exploitation toujours rigoureuse de canevas souvent reconnaissables, sinon déjà travaillés à l’infini : ici les Beatles ’65, là les Beach Boys, pour un hommage en compagnie du rejeton Ono Lennon, Squeeze, T-Rex, Zombies et leurs vassaux. Soit tout le monde, et donc personne en particulier. La vingtaine maintenant bien entamée, les D’Addario tendent presque à l’ascèse et épatent désormais sans forcer. Titres à tiroirs et morceaux de bravoure

semblent ainsi avoir disparu pour de bon au profit d’innombrables moments de grâce : la voix du cadet qui s’éraille, poignante, à la fin de “My Golden Years” ; le mur du son byrdsien de “If You And I Are Not Wise” ; “I Should Have Known Right From The Start” et sa somptueuse coda ; le synthétiseur fantôme qui s’efface après l’intro du morceau “presque-titre” ; le texte dépressif de “How Can I Love Her More?” ; le couplet harmonisé de “Peppermint Roses”, les guitares distordues de “Rock On”… Comme d’habitude, le jeu est au poil et l’autoproduction, peu avare en microdynamique, d’un grand classicisme. Chez les Twigs, les intros introduisent, les refrains explosent, les ponts lient, rien n’est trop compressé et l’on mixe et ménage les effets au quart de décibel près. Surtout, à force de dévouement quasi sacerdotal, on prouve l’étendue de sa palette et, mieux encore, sa sincérité.

✪✪✪✪

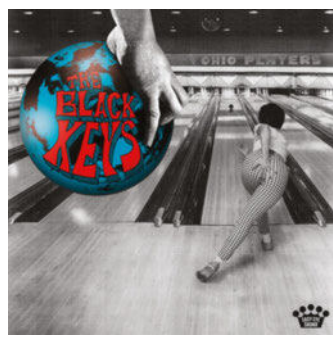
JOHAN DALLA BARBA

The Black Keys

“Ohio Players”

EASY EYE SOUND/ NONESUCH

Débutants, Dan Auerbach (chant, guitare) et Patrick Carney (batterie) revendiquent l’influence de Beck. Ce dernier vante les mérites du duo qu’il emmène comme première partie de sa tournée de 2003. Deux décennies plus tard, il est l’invité principal du douzième album des Black Keys qui succède au réussi et multi-récompensé “Dropout Boogie” (2023)… Le titre général fait allusion à l’Ohio, d’où le duo est originaire, mais c’est aussi une référence au groupe de disco-funk ainsi nommé, célèbre pour ses pochettes sexy, une tradition ici poursuivie au mépris d’une hypothétique notion du bon goût. L’accrocheur “This Is Nowhere” démarre un album opulent auquel participent Noel Gallagher (Oasis), Dan (The Automator) Nakamura, Kelly Finnigan, Juicy J, Lil Noid, Thomas Brenneck et Greg Kurstin, producteur de Beck, Pink, Paul McCartney, Foo Fighters, etc. Egalement cosigné par Beck, “Beautiful People (Stay High)” suscite un premier clip dansant et fédérateur, les figurants provenant de diverses ethnies, genres, générations, etc. Comme pour “Don’t Let Me Go”, les voix sont amples, servies par de longues réverbes, une production foisonnante. D’humeur southern soul, les Black Keys optent pour “I Forgot To Be Your Lover” créé par William Bell en 1968,



en partenariat avec Booker T. Jones. Leur version se rapproche bien plus de la sensibilité Stax que celle de Billy Idol en 1986 ! Dans l’approche de Dan Auerbach et Patrick Carney demeurent le goût pour les tempos simples, fortement marqués, les basses en distorsion (“Only Love”, le sauvage “Please Me (Till I’m Satisfied)”, “Live Till I Die”) et, tout au long de l’album, un indéniable sens de l’efficacité, un savoir-faire jouissif pour les refrains contagieux.

✪✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Pet Shop Boys

“Nonetheless”

X2/ WARNER

Les Pet Shops Boys sont à prendre ou à laisser et nous avons choisi notre camp depuis belle lurette. Libre à chacun(e), en effet, de ne pas apprécier leur pop bien fichue, personnelle, un brin dansante et aux textes si forts. Après tout, aux couplets sensuels comme des préliminaires, aux refrains extatiques, aux arrangements ludiques, on peut très bien préférer le tout-venant. “Nonetheless” est la quinzième livraison (studio) de Neil Tennant et Chris Lowe depuis “Please” en 1986 et, quelque part, c’est un genre de bilan. Après quelques disques résolument plus dance, les deux musiciens ont retrouvé Parlophone (qui distribue désormais leur propre label, x2), ainsi qu’un son et un esprit qui raviront ceux qui, parmi leurs amateurs, avaient adoré “Actually”,

“Behaviour”, “Bilingual” ou “Release”. Bien sûr, James Ford, coproducteur, n’est pas pour rien dans ce recadrage pop, voulu et assumé. Efficace chez Depeche Mode, Gorillaz ou Blur, l’ex-Last Shadow Puppet excelle lorsqu’on lui laisse les coudées franches, et a su mettre en valeur ces nouvelles compositions qui n’ont pas grand-chose à envier aux anciennes. Dans la bacharienne “The Secret Of Happiness”, on sent qu’il a kiffé le cahier des charges : électronique et grand orchestre dans tous les titres. “New London Boy”, peut-être la meilleure du lot (ces accords majeurs 7…), comporte même un rap à la “West End Girls”, et “Feel” fera regretter aux claviéristes de ne pas avoir conservé leurs Casio des années quatre-vingt. “Love Is The Law”, grave et ensorcelante, tire le rideau rouge sur un disque qui, en plus, ne triche pas : sublimes, les vocaux de Neil Tennant, pourtant plus un gamin, sont parmi les moins traités de la discographie du duo. Une intégrité qui l’honore.

✪✪✪✪

JÉRÔME SOLIGNY

Jane Weaver

“Love In Constant Spectacle”

FIRE RECORDS

Jane Weaver a déjà publié une dizaine d’albums, sans qu’on ait été jusque-là particulièrement impressionné. Il va falloir réviser ce jugement — et tout réécouter — parce que celui-ci est formidable, une pure merveille dès le premier titre, “Perfect Storm” : rythmique souple et obsédante, ambiance électronique superbe, synthés intelligemment employés, mélodie touchante et cette voix, superbe de sobriété, ensorcelante... Le suivant, “Emotional Components”, est encore meilleur, carrément accrocheur. Quant au troisième, qui donne son nom à l’album, il est tout simplement excellent. Suit une chanson totalement différente, “Motif”, avec une seule guitare acoustique et cette voix sublime, preuve que la dame peut tout faire. On n’en croit pas nos oreilles de faire une telle découverte. Comment a-t-on pu passer à côté de Jane Weaver tout ce temps ? En feuilletant le dossier de presse (ce qu’il ne faut jamais faire avant d’écouter un disque), on s’aperçoit que l’album est produit par John Parish... Tiens, tiens. Ce gars est un génie mais il produit tellement d’artistes que si on l’avait su avant, on aurait presque eu un *a priori* négatif, par pur snobisme. Alors que là, on se dit que oui, c’est vraiment un bon, pas étonnant. Le reste est tout aussi délicieux,

avec des sommets comme “The Axis And The Seed”, “Romantic Worlds” ou “Univers”, magnifiques. On entend dans tout ça comme un écho des seventies allemandes à la fois robotiques et mélodiques. On n’est donc pas étonné d’apprendre qu’en 2017, Jane a interprété un titre avec Malcolm Mooney, mythique chanteur de Can. En écoutant ce disque parfait, on a l’impression de glisser de nuit sur une autoroute vide et silencieuse, hypnotisé par les lignes blanches qui défilent. *Wir fahren, fahren, fahren auf der Autobahn...*

✪✪✪✪

STAN CUESTA

Fat White Family

"Forgiveness Is Yours"

DOMINO RECORDS

Si Heinrich Dreser n'avait pas isolé pour le compte de la société Bayer en 1898 la diacétylmorphine — nom scientifique de l'héroïne —, qu'en serait-il de Fat White Family plus d'un siècle plus tard ? Depuis 2013 et "Champagne Holocaust", les Anglais apportent cette bouffée d'air frais à ceux qui trouvent certains humanistes un peu écœurants à la longue : de la négativité. Affreux, sales, méchants et drogués jusqu'au cou, ils cochaient toutes les cases. Après avoir failli sombrer pour de bon lors de l'enregistrement de "Songs For Our Mothers", album dont chaque piste est comme une ode sonore à la défonce (voir la somnambulique "Love Is The Crack"), Lias Saoudi et sa bande ont échappé à leur devenir-poubelle en substituant

la kétamine à la chnouf pour accomplir ce miracle pas misérable appelé "Serfs Up!", troisième album plus pop mais pas moins vénéneux ("Rock Fishes", "Tastes Good With The Money", "Feet"). Même si l'édenté Saul Adamczewski a quitté le groupe en cours de conception, "Forgiveness Is Yours" s'inscrit dans la même lignée pour un résultat aussi bon et d'un nihilisme encore plus glacé. L'opulence est de règle : arrangements de cordes à la Bernard Herrmann, flûtes hystériques ("John Lennon") et cuivres enrubannent le chant de Lias Saoudi, de longue date obsédé par Lou Reed (dès "Touch The Leather", leur tout premier single), et qui achève ici sa mue de crooner ; c'est un plaisir de gourmet de l'entendre saluer avec une distinction perverse "*la douceur du vice*" ("Visions Of Pain"), tutoyer un Rowland S. Howard sur une splendide ballade plombée enluminée de chœurs féminins ("Religion For One"), se fantasmer en Marlene Dietrich sur la germanophile "You Can't Force It" ou susurrer de tendres menaces sur la merveille morodérienne qu'est "What's That You Say". Comme l'époque, Fat White Family bâtit solidement sur du pourri.

✪✪✪✪

VIANNEY G.

Pearl Jam

"Dark Matter"

MONKEYWRENCH/ REPUBLIC RECORD/ UNIVERSAL

Eddie Vedder n'y est pas allé par quatre chemins lors de la soirée de lancement de l'album, le douzième du groupe, dans un club d'Hollywood : *"Je pense que c'est ce qu'on a fait de mieux, vraiment"*. Ce qui doit être l'impression de tout musicien sortant de studio, mais le chanteur de Pearl Jam n'a jamais été un grand fanfaron, ce qui incite à tendre l'oreille. La première écoute n'éclaire pas grand-chose. L'impression d'une densité extrême, rendue possible par la production d'Andrew Watt, décidément sur tous les fronts (le dernier Rolling Stones), et qui n'a pas son pareil pour empiler les pistes avec une précision toute digitale. Les écoutes suivantes révèlent l'architecture des chansons, et les premières sont excellentes. "Scared Of Fear", ou l'art de Pearl Jam dans sa plus simple expression : les guitares qui se renvoient un riff de guingois en retombant sur leurs pattes, la section rythmique qui charge à l'unisson et Vedder pour enfoncer les brèches. Le suivant, "React, Respond", propose la même chose en version punk, et rappelle un peu "My Sharona" sur le couplet, même si on se doute que ce n'est pas l'idée. "Wreckage", derrière, et son mille-feuille de guitares acoustiques et électriques offrent un visage inverse, bien plus solaire. "Dark Matter" suit, autre décharge frontale, et avançons

jusqu'à un "Upper Hand" fiévreux et floydien, un "Something Special" illuminé par une mélodie comme Vedder n'en avait pas pondu depuis des lustres, et un "Got To Give" assumant son adulation des Who. Mike McReady et sa Stratocaster sont en feu du début à la fin et, si l'on passe sur une paire de titres plus anodins et quelques moments emphatiques, on peut admettre que si Eddie Vedder exagérait un peu, il ne délirait pas non plus complètement.

✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Disques pop rock

Sheryl Crow

"Evolution"

BIG MACHINE

Alors qu'elle avait annoncé ne plus vouloir sortir d'album, la tonitruante Sheryl Crow est finalement revenue sur sa décision. Est-ce si étonnant ? Quel artiste en activité peut se passer de sortir de nouvelles chansons ? Son entrée au Rock And Roll Hall Of Fame en 2023 y est peut-être pour quelque chose. Au titre étonnement darwinien d' "Evolution", ce nouveau disque de la dame coïncide avec ses trente ans de carrière. Il arrive cinq ans après "Threads" et trois ans après "Live From The Ryman And More", enregistré principalement à Nashville. Métaphore des inquiétudes du moment, "Evolution" cristallise les états d'âme d'une artiste arrivée à la maturité de son art.

Il sonne comme du pur Sheryl Crow avec ce mélange équilibré de rock US

chromé et d'airs pop entêtants ("Do It Again" et "Broken Road"), même si une tonalité inquiète et sombre se dégage de ces neuf titres produits par Mike Elizondo (Dr Dre, Keith Urban, Gary Clark Jr, Ed Sheeran…). Très dansant, "Alarm Clock" qui ouvre l'album raconte l'interruption d'un rêve intense par la sonnerie du réveil. Ce n'est pas seulement la situation politique américaine ou le réchauffement climatique ("You Can't Change The Weather") qui la préoccupent, mais les dangers de l'intelligence artificielle. On reconnaît la mère tourmentée de deux garçons qui prend ici la parole. C'est le thème de la chanson qui donne son titre à l'album. Pour lui conférer une puissance maximale, elle s'est adjoint les services à la guitare d'une pointure comme Tom Morello qui délivre un solo rageur et cosmique comme il en a le secret. Si l'on pouvait légitimement attendre un album plus substantiel de sa part, Sheryl Crow peut cependant repartir en tournée avec plusieurs bons titres à défendre.

✪✪✪

CHARLES FICAT

Meatbodies

"Flora Ocean Tiger Bloom"

IN THE RED

Compagnon de route de Ty Segall, avec qui il officie comme bassiste au sein du trio Fuzz, Chad Ubovitch a vu ces dernières années son statut évoluer de façon étonnante. Perçu comme un copiste — certes doué — de Segall à l'époque du premier album des Meatbodies en 2014, Ubovitch a persisté à développer le son façonné par son ami à l'époque de "Twins" et "Manipulator" pour en faire son credo et, désormais, sa marque de fabrique. Celle d'un rock psychédélique heavy et lancinant ("The Assignment"), traversé d'éclairs punk ("They Came Down"), mais toujours très mélodique ("Criminal Minds"). Personne ne tombera ainsi de surprise à l'écoute de "Flora Ocean Tiger Bloom", qui s'avère, sur la durée, être l'album le plus réussi de Meatbodies. Comme Black Sabbath à l'époque de "IV", Ubovitch trouve ici de nouvelles façons de renouveler une formule déjà éprouvée par les trois albums qui le précèdent et y parvient brillamment grâce à une science du riff (impossible de résister à celui de "Hole") et une maîtrise du quiet/ loud qui appelle les meilleures heures de "Melted" (on pense aux titres "Silly Cibin" et "Gate" qui débutent de façon acoustique et explosent au moment du refrain). Bref, Meatbodies en 2024, c'est la meilleure came pour ceux qui n'auraient pas digéré le tournant

expérimental pris par Segall depuis "Emotional Mugger" et cherchent à revenir à ce son psychédélique heavy qui a marqué le début des années 2010. L'album, ponctué de clins d'œil à d'autres héros de la scène de San Francisco (comme ce "Move" très Moon Duo), est ainsi une drôle de vignette rétro, mais aussi et surtout un album empli de chansons mémorables.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

Beyoncé

“Cowboy Carter”

COLUMBIA

Deuxième volet d’une trilogie illustrée de pochettes où l’artiste pose à cheval, “Cowboy Carter” a permis d’entendre dans les grands médias cette affirmation : Beyoncé a sorti un album country. Ce n’est pas le cas (Beyoncé elle-même le dit), mais le projet mérite qu’on s’y attarde. Cette superproduction de 28 titres où les crédits de chaque chanson sont longs comme l’Evangile présente la chanteuse sous un jour inédit. Avec des guitares en bois, donc, mais surtout une approche à l’opposé du tout-chimique qui régit la musique mainstream. Cela signifie des morceaux en apparence plus intimes et organiques que ce que sort habituellement la femme qui allume des lance-flammes au Super Bowl. En comparaison, on serait plutôt ici au coin du feu, certes allumé dans

une cheminée en or. “Cowboy Carter”, en fait, est une curieuse hybridation. Avec ses reprises (“Blackbird” rehaussé d’harmonies magnifiques, “Jolene” de Dolly Parton, présente aussi sur l’excellent “Tyrant”), ses citations, faux zappings radio, réinventions et emprunts divers (pêle-mêle Chuck Berry, Buffalo Springfield, Beach Boys, Nancy Sinatra ou Willie Nelson, autre invité du projet), le huitième album de la Texane aurait pu être un gros juke-box épuisant. C’est une œuvre d’art qui mélange les styles, réutilise les éléments anciens dans un contexte ultramoderne. Plus simplement, c’est un bonheur d’entendre la star avec une vraie basse et une guitare folk qui groove (“Bodyguard”). “Cowboy Carter” rappellera-t-il aux racistes que la country est aussi une musique noire ? Empêchera-t-il le retour du fasciste aux cheveux jaunes ? On peut déjà assurer que cette splendide réussite de pop transversale fera beaucoup pour la cause Beyoncé.

✪✪✪✪

BASILE FARKAS

The Residents

“Secret Show, Live In San Francisco”

THE CRYPTIC CORPORATION/ CHERRY RED RECORDS

***“Faceless Forever”*, à jamais (les premiers) masqués.** Depuis plus de cinquante ans, le combo de San Francisco propose sous couvert d’anonymat une musique oscillant entre l’avant-garde, l’électronique et la pop music. Sur ce disque enregistré le 14 janvier 2023, les mystérieux hommes de l’ombre mélangent des vieux classique seventies de leur répertoire comme “Constantinople” et “Whatever Happened To Vileness Fats?” à des créations plus récentes. L’originalité de ce projet réside dans l’accompagnement musical : sous l’égide d’Edwin Outwater, directeur musical du conservatoire de San Francisco, ses étudiants (plus quelques invités) viennent ajouter une touche orchestrale et symphonique aux créations déglinguées des quatre membres du groupe. Résultat, des plages apaisées et magiques comme “Rest Aria”, avec le piano élégant de Sarah Cahill, côtoient des compositions plus rugueuses, tel ce “Would We Be Alive?” abrasif comme du papier de verre. On s’envole vers des atmosphères opératiques avec “The Car Thief”, et la participation de tous ces musiciens additionnels transforme cet anniversaire en une célébration inattendue, révélant une facette encore peu explorée par le groupe durant sa longue carrière.

Section de cuivres (“Shadows”), quatuor à cordes (“Santa Dog”) et chœurs féminins (“Burn My Bones”) viennent donner du volume à des chansons toujours aussi étranges. “Who Do You Love?”, interprété en 1966 par les garage rockers The Woolies, est l’unique reprise, savamment déconstruite, de ce double album fascinant, enregistré dans le plus grand secret face à un public d’invités au sein même du conservatoire de SF. Les Residents ne mourront jamais car leur âme est éternelle sous leurs terrifiants déguisements.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Disques pop rock

BMX Bandits

"Dreamers On The Run"

TAPETE RECORDS

De temps en temps, mais rarement, il arrive que la vraie vie ne ressemble pas à un western de John Ford et alors, les faits dépassent la légende. C'est exactement le cas dans l'épopée rocambolesque vécue par BMX Bandits, formation à géométrie très variable initiée en Ecosse par le dénommé Duglas T Stewart il y a près de quarante ans. Dans le désordre, elle a compté dans ses rangs de futurs Teenage Fanclub et The Vaselines, Kurt Cobain a déclaré qu'il s'agissait là du seul autre groupe dans lequel il aurait voulu jouer, des presque débutants nommés Oasis ont assuré sa première partie et un documentaire a même tenté, dès 2011, de raconter tout ça et un peu plus… Et pourtant, tout ça, ce n'est rien comparé aux mélodies que seul

ou en équipe, ledit Stewart est capable d'imaginer depuis les premiers jours. "Dreamers On The Run" — clin d'œil au "Band On The Run" de Wings ? — ne déroge pas à la règle et, secondé ici par Andrew Pattie, l'homme continue de prouver qu'il peut être Burt Bacharach à la place de Jimmy Webb dès le morceau d'ouverture qui donne son titre à ce douzième album. Un peu plus loin, parmi des chansons habillées de cordes, de cuivres ou de bruits de synthés bizarres, il chante sur le rayonnant "Time To Get Away" comme un autre héros de l'underground triomphant, l'inénarrable Lawrence de Mozart Estate, alors que le légendaire Jowe Head s'invite sur le sautillant "Cockerel's Waiting". Après une reprise accidentée du tourneboulant "Home Before Dark" — enregistrée à l'origine en 1967 par Nora Guthrie —, l'Ecossais cabossé revêt son plus beau costume pour raviver la flamme Motown le temps d'un élégant "The World Was Round". Et s'il chante parfois comme s'il était à Vegas, Duglas T Stewart tient toujours à la perfection ce rôle de chef de gang qui n'a de cesse de vivre ses rêves de compositeur pop surdoué.

✪✪✪✪

CHRISTOPHE BASTERRA

Charles Moothart

"Black Holes Don't Choke"

IN THE RED

Que devient Charles Moothart, le fidèle acolyte de Ty Segall depuis qu'il a quitté le Freedom Band de ce dernier ? Il poursuit sa carrière solo, entamée dès 2016 sous un sobriquet liant ses initiales : CFM. En 2021, l'EP "Soft Crime" indiquait que notre multi-instrumentiste avait mis à profit la réclusion forcée de la pandémie pour s'adonner au sampling et au séquençage, mû par son amour du hip-hop. De nouvelles aptitudes mises à profit pour ce quatrième long-format fignolé en solitaire, de l'écriture au mixage : la preuve est immédiate avec "Roll" et ses parties de batterie échantillonnées, et dont les riffs fleurent bon la scène californienne du début des années 2010. Il est représentatif de ces dix chansons brillantes qui n'auraient pas déparé sur "Manipulator", chef-d'œuvre de son pote Ty (dont le style est désormais moins immédiat). La mélodie est reine sur l'accrocheuse "Hold On", ou encore la pimpante "One Wish", dotée d'un refrain conquérant, irrésistible. La chanson-titre est un folk mystérieux qui sert de prélude à "Anchored And Empty", à la fois menaçante et majestueuse, ponctuée de soli frétillants. La frontale "Clock Rats" évoque Thee Oh Sees, contrastant

avec les claviers louches de l'expérimentale "Timelapse Choke". La très laid-back "Crypts Crumble" referme ce disque impeccable qui atteste que Charles Moothart, concentrant ici son inspiration, peut dépasser son statut d'éternel lieutenant.

✪✪✪

JONATHAN WITT

The Darts

“Boomerang”

ALTERNATIVE TENTACLES RECORDS/ ADRENALINE FIX MUSIC

Formé sur les cendres de The Love Me Nots où officiaient déjà la chanteuse et organiste Nicole Laurenne et la bassiste Christina Nunez, The Darts est un groupe essentiellement féminin dont la destinée est de synthétiser le punk et le garage avec toutes les formes de la musique psychédélique pour en tirer une forme de rock high-octane capable de propulser n’importe quelle roquette dans l’œil droit de la planète Mars sur un simple rot. Avec Meliza Jackson à la guitare et Mary Rose Gonzales derrière les fûts, le quatrième album se veut comme une ode à la joie de road-tripper en paix sur les ruines du vieux monde. Produit par Mark Rains, les 13 titres ne semblent pas avoir trop souffert du passage en studio. L’énergie qui sort des baffles montre

que la tentative de polissement en studio n’a eu aucun effet sur les arêtes coupantes des silex qui composent le nouveau répertoire. Comme il se doit pour un groupe à influences multiples, les titres sont diversifiés tout en gardant un filage logique. Dans le genre B-52’s très énervé, “Hang Around” ouvre le bal avec un bel équilibre entre guitare et orgue Farsifa, une des signatures du groupe avec un chant tout en énergie communicative sur des textes simples, directs et actuels ; “Are You Down” embarque son monde dans une histoire de souvenirs à ne pas mettre entre toutes les oreilles tandis que l’incroyable “Pour Another” semble avoir été spécialement composé pour les fans de Kas Product. Entre ambiance à la “From Dusk Till Dawn” avec “Your Show”, punk-rock comme “Liar” ou le météoresque “Photograph”, ce “Boomerang” peut aussi être vu comme un sacré bon retour de rock dans les oreilles des derniers et dernières irréductibles de la cause Rock’n’Roll. Moralité : rien à jeter.

✪✪✪

GEANT VERT

Penny Arcade

“Backwater Collage”

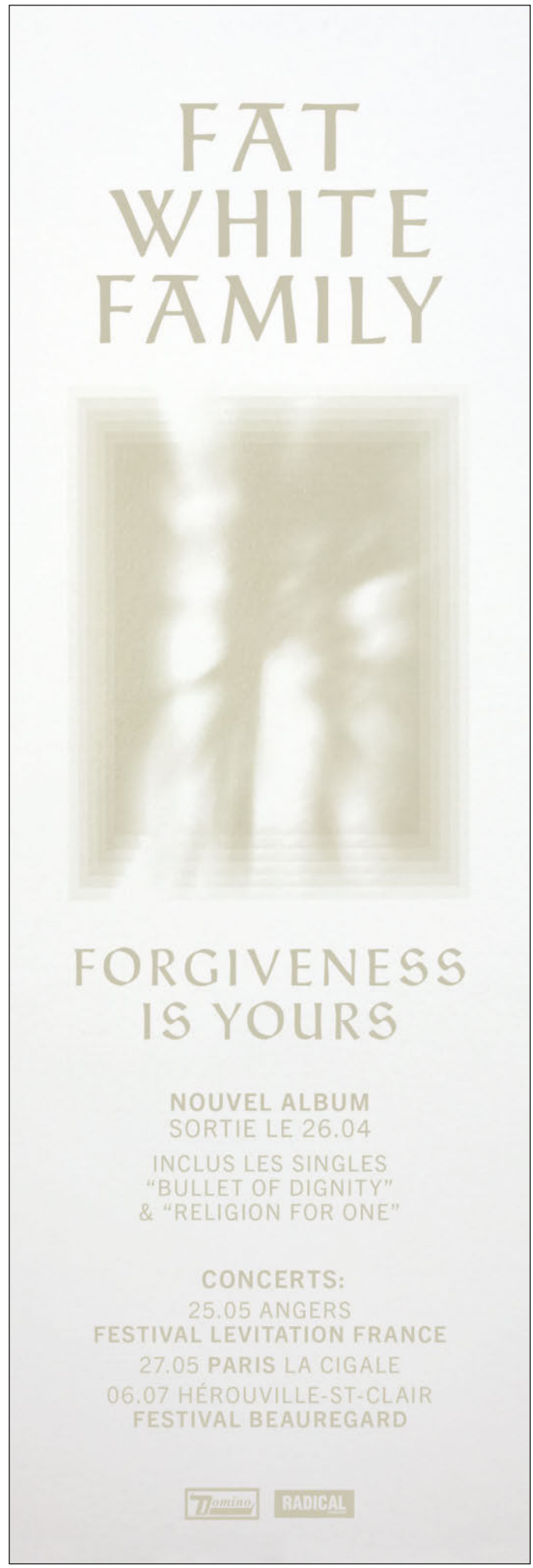
TAPETE

Si le nom de James Hoare n’est pas plus connu, c’est parce que ce musicien britannique apprécie peu la lumière et préfère rester en retrait. On lui doit pourtant quelques-uns des groupes pop britanniques les plus passionnants de la dernière décennie. Après avoir fait parler de lui avec le groupe Veronica Falls au tournant des années 2010, le chanteur-guitariste s’est trouvé de solides alliés d’écriture. D’abord avec Jack Cooper, musicien originaire de Blackpool avec qui il avait formé le formidable duo Ultimate Painting (avant une séparation acrimonieuse), puis avec l’Argentin Max Oscarnold, son compère au sein des non moins magnifiques Proper Ornaments. Deux artistes avec qui il composait en duo et dont il s’émancipe pour ce qui est son véritable projet solo. Evidemment, Hoare ne peut s’empêcher d’imaginer un nom de groupe romantique avec Penny Arcade, pour ce qui est à la fois une référence surannée aux salles d’arcade de jadis, mais aussi à une chanson de Roy Orbison. Pourtant, si l’identité a changé, les premières notes de “Jona”, qui ouvre l’album, nous ramènent immédiatement en territoire connu. L’univers chaleureux de Hoare est reconnaissable entre mille avec ses arpèges doux, cette voix murmurée et cette quiétude psychédélique. Artisan de la ligne claire,

Hoare compose des chansons minimalistes autant inspirées par les Beatles de l’album blanc que par le Velvet Underground de “Pale Blue Eyes”. De “Black Cloud” à “Don’t Cry No Tears”, “Backwater Collage” est une affaire mélancolique qui brille par la finesse de ses arrangements et la fluidité de ses mélodies. Enregistré dans son Devon natal, au sud-ouest du Royaume, où il s’est installé après avoir quitté Londres, c’est une perle de plus à répertoire.

✪✪✪✪

ERIC DELSART



Disques pop rock

Vampire Weekend

"Only God Was Above Us"

COLUMBIA/ SONY

Un groupe survit rarement au départ du plus créatif de ses membres. Alors, quand en 2016 le génial multi-instrumentiste Rostam Batmanglij prenait la tangente, on ne donnait plus très cher des Vampire Weekend. Si le copieux "Father Of The Bride" paru en 2019 nous avait (à moitié) donné tort, ce cinquième album des Américains nous cloue définitivement le bec. C'est un coup de maître. Un disque-monde recrachant en copeaux près d'un siècle de musique : rock, free-jazz, rap, trip hop, world music... Resserrés derrière leur leader Ezra Koenig, les vampires amalgament, soudent, accouplent les styles là où d'autres, armés des mêmes ambitions, se contentent de les superposer. Des rythmiques hip-hop percutent des boucles de piano

échantillonnées ("Classical"), des chœurs d'église ("Mary Boone") et des guitares afro ("Pravda", "Prep-School Gangsters"). Ces petits bourges sortis de Columbia sont malins. Ils ont lu Burroughs et savent qu'il faut "*découper le passé pour trouver le futur*". Leur côté "premiers de la classe" agacerait si les chansons n'étaient pas aussi bien roulées. Bourrées de mélodies irrésistibles ("Gen-X Cops"). Captivantes même lorsqu'elles sont sinueuses ("The Surfer"). Il y est beaucoup question du temps qui passe (*"Trop vieux pour mourir jeune, trop jeune pour vivre seul"* chante Koenig sur le magnifique "Capricorn"), d'un New York qui n'existe plus (le trio vit désormais à Los Angeles) et du chaos de notre époque. Un chaos que le groupe accepte, épouse plutôt que de le combattre. Espérant ainsi une fin heureuse. *"Fuck the world"*, ce sont les trois premiers mots de ce grand disque qui s'achève dix plages plus loin par une déchirante complainte longue de huit minutes baptisée "Hope". Un final consolant comme une caresse sur la joue. Sauf qu'il ne s'agit pas d'espoir… mais de résignation.

✪✪✪✪

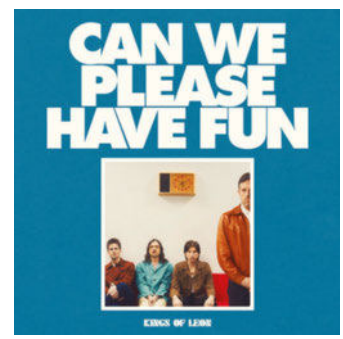
ROMAIN BURREL

Kings Of Leon

"Can We Please Have Fun"

LOVE TAP/ CAPITOL

Traditionnellement, les albums des Kings Of Leon portent un titre de cinq syllabes. Quel est le message de celui-ci ? Fait-il référence au groupe lui-même, qui aimerait se montrer moins sérieux ? Dès le premier extrait, "Mustang", et son clip, on comprend qu'il s'agit plutôt d'une réflexion sur l'état du monde. Juchés sur le toit d'immeubles, éloignés les uns des autres, les frères Followill, Caleb (chant, guitare), Jared (basse), Nathan (batterie) et leur cousin Matthew (guitare, claviers), semblent observer la société. De cette hauteur, ils constatent que tous ces gens en bas se ressemblent, sont vêtus pareil et n'arrêtent pas de se prendre en photo. Surprenante conclusion, ces gens, ce sont les Followill eux-mêmes… Ils ont enregistré leur neuvième pièce au studio Dark Horse de Franklin, Tennessee (près de Nashville), avec l'Anglais Thomas Hull dit Kid Harpoon, associé aux récents succès de Miley Cyrus et d'Harry Stiles. On devine là le souci de rassurer le nouveau label (ils quittent RCA pour Capitol) et la volonté légitime de rester actuels. Leur politique première consistait à conserver des éléments nostalgiques (références au southern rock) mariés à une sensibilité contemporaine. Cette fois, le modernisme domine par moments ce lien avec les racines,



les effets et les claviers devenant plus importants que les guitares. Quand c'est l'inverse, comme dans "Nothing To Do", surprenamment hard, "Actual Daydream", chanson la plus séduisante, ou pour le solo de "Nowhere To Run", on se prend à espérer une évolution inverse. Convenant avec le chant souvent plaintif de Caleb, les textes ne sont pas très joyeux. Pas très fun...

✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

The Third Sound

“Most Perfect Solitude”

FUZZ CLUB

Depuis qu’il s’est installé à Berlin en 2007, Anton Newcombe s’est créé un réseau de musiciens dans la scène locale, au point de décider il y a quelques années de réinventer son groupe The Brian Jonestown Massacre en le recomposant à partir de musiciens de la ville. C’est ainsi que l’Islandais Hákon Aðalsteinsson a rejoint l’équipage de Newcombe depuis 2019, dont il est désormais membre à part entière sur disque comme sur scène. Figure de la scène de Berlin, membre également des excellents Golden Hours, il mène depuis 2010 The Third Sound, groupe psychédélique d’essence, aux influences shoegaze et baggy. Est-ce lié à sa fréquentation assidue d’Anton Newcombe ?

Depuis quelques années, la musique de The Third Sound sonne bien plus lumineuse et maîtrisée qu’auparavant. Certes il y a toujours ce côté vaporeux, qu’on retrouve sur des pistes telles que “See You On The Other Side” où on peut entendre ces drones chers au groupe, ou “On Returning”, longue piste planante que n’aurait pas reniée Ride, mais l’album étonne par la présence de chansons au propos presque pop — comme on l’entendait dans les années soixante — où Aðalsteinsson chante des mélodies. On pense à “Don’t Look Back”, pas si éloignée d’un morceau tel que “A New Low In Getting High” du BJM, “Catch Fire”, jolie ballade semi-acoustique, ou la magnifique “Another Time Another Place” portée par une guitare douze-cordes carillonnante. Des chansons courtes, qui n’excèdent pas pour la plupart quatre minutes, et qui donnent une dimension nouvelle bienvenue à The Third Sound.

✪✪✪

ERIC DELSART

Kid Congo & The Pink Monkey Birds

“That Delicious Vice”

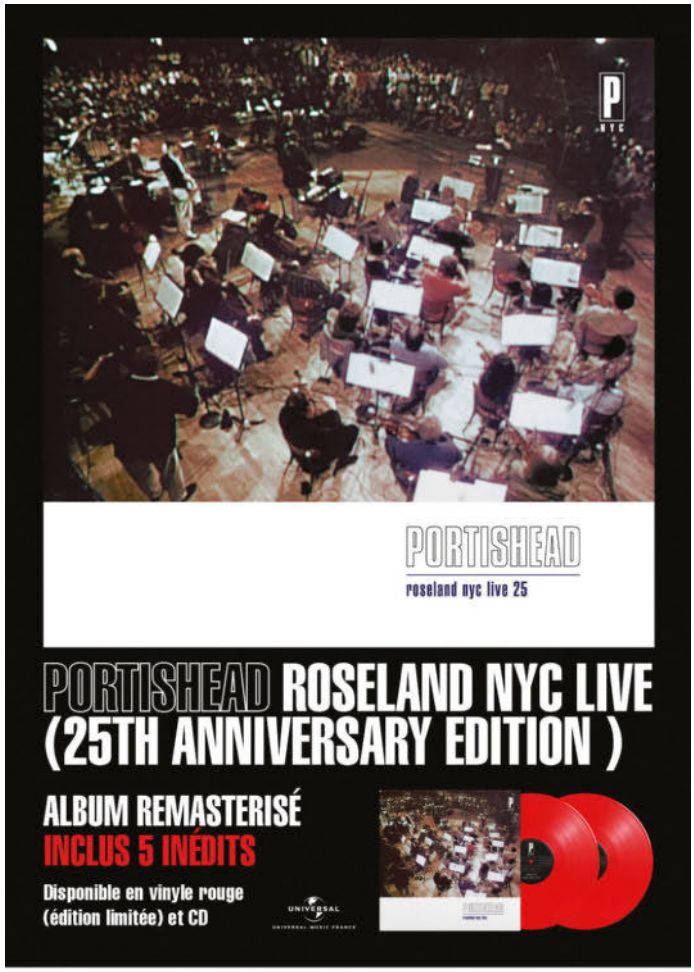
IN THE RED

En 2021, époque où Punk était devenu le nom d’une bière vendue en grande surface, Kid Congo sortait un EP impeccable, “Swing From The Sean DeLear”, quatre titres de *freakbeat* et de psychédélisme des barrios, un mini-album déjanté dont le plat de résistance était un gros morceau de quatorze minutes avec slide hantée, talk over, solo de flûte et une fin en *pachucho* rock qu’aurait adoré Willie DeVille. C’était le Kid dans sa voie, celle qui n’appartient à personne d’autre, laissant remonter toute l’influence de l’Amérique latine qui irradie sur cet extrême sud des Etats-Unis où Congo est basé. Désormais à Tucson, dans le désert d’Arizona, accompagné parfois de chats qu’il balade en laisse, Congo Powers sort chez In The Red un nouvel LP, “That Delicious Vice”. Autant le dire, ce n’est pas le grand album de rock latin que laissait espérer l’EP préliminaire. Bien plus rock, dans son sens aride, le Kid y paye ses tributs, ici au Gun Club et son open-tuning mineur (“Silver For My Sister”), là au gospel yé-yé des Make Up auquel appartenait Mark Cisneros, nouveau membre des Pink Monkey Birds (“Wicked World”) et il faut attendre la face B pour voir

poindre les influences du sud du Rio Grande : rythmique boogaloo de “Ese Vicio Delicioso”, la bluette à conga “The Smoke Is The Ghost”, le doux ternaire “Never Said” où le baryton du Kid le fait si bien chanter. La fin, dix-sept minutes de musique, un peu Badalamenti sur les bords, jamais au milieu malheureusement, ne décollent pas. Voici : *ce délicieux vice* n’était pas assez vicieux, et manquait surtout de jus. Comme un fruit trop pressé.

✪✪✪

THOMAS E. FLORIN



Disques
classic rock

Neil Young With Crazy Horse
"Fu##in' Up"
REPRISE RECORDS/ WARNER

Profitons de Neil Young tant qu'il est là. Avec Bob Dylan, il est l'un des derniers grands anciens à nous rattacher à ce passé mythique qui s'éloigne de plus en plus... Et à vieillir dignement. Mais on n'est pas non plus obligé de s'enthousiasmer pour toutes ses lubies souvent incompréhensibles. Neil a ainsi une nouvelle marotte : réenregistrer, à une cadence affolante, ses propres chansons à l'arrache... Ce qui nous a valu, il y a quelques mois, "Before And After", sur lequel il reprenait certains de ses morceaux plus ou moins obscurs en version solo acoustique bâclée. Et aujourd'hui, cet album électrique enregistré dans les conditions du live, à fond les ballons, avec ses vieux amis du Crazy Horse — augmentés

de Micah Nelson, le fils de Willie, membre de l'autre groupe de Neil, Promise Of The Real. Là où ça devient bizarre, c'est qu'ils rejouent ici, dans l'ordre, l'album "Ragged Glory" sorti en 1990 (moins "Mother Earth", mais ça n'a aucune importance), qui marquait alors le retour de Neil et du Horse à une musique saturée parfaitement en phase avec le grunge de l'époque, mais qui n'était déjà pas si génial que ça, n'en déplaise aux aficionados de la pédale fuzz. A noter que ce même disque vient d'être réédité avec quatre — très bons — bonus inédits et qu'il semble donc obséder Neil. Le problème, c'est qu'on ne voit pas trop l'intérêt. On a écouté et réécouté les deux en alternance. C'est pareil, ou presque, mais en moins bien : son confus, production inexistante, voix lointaine, chœurs oubliés ou noyés. Neil a changé les titres en les remplaçant par d'autres extraits des textes... A quoi ça sert ? Mystère. Un disque pour les fans purs et durs. Les autres peuvent attendre le suivant. Qui sera probablement exceptionnel. On a déjà hâte.

✪✪✪

STAN CUESTA

Rick Estrin & The Nightcats
"The Hits Keep Coming"
ALLIGATOR RECORDS

Depuis la retraite de Little Charlie en 2008, le chanteur et harmoniciste Rick Estrin a su le remplacer et donner une seconde vie aux Nightcats. Depuis, le groupe a su faire son trou dans le petit monde du blues à l'aide d'un répertoire collectiviste qui n'hésite pas à piocher aussi dans le rockabilly'n'roll ou le jazz sous toutes ses formes dansantes. Depuis, les différentes planètes de la musique qui bouge n'arrêtent plus de s'aligner à chaque sortie d'album. Pour le dernier, il démarre avec "Somewhere Else", un blues du bayou bien poisseux où le rythme du saxo est comme le son d'une scie égoïne en train de s'occuper de la branche sur laquelle repose le peu de retenue sommeillant au fond d'un auditoire, pour un disque que n'auraient pas renié Little Richards, Screamin' Jay Hawkins, Esquerita ou Brian Setzer. Rick Estrin et ses matous nocturnes n'ont pas eu besoin de faire appel à Maïté pour trouver les ingrédients nécessaires pour cette série de chansons aussi envoûtantes qu'une racine de mandragore lentement infusée dans un tonneau de Jack Daniel's cinquante ans d'âge. Si l'essentiel des chansons dépote son petit bonhomme, l'album renferme tout de même deux reprises assez moyennes par leur orchestration. La

première est "Diamonds At Your Feet", une chanson composée par Muddy Waters en 1956, disponible ici dans une version légèrement plus speed façon "Get Back Babe" qui ne fera pas oublier l'original. Quant à la seconde, si reprendre "Everybody Knows" de Leonard Cohen est une bonne idée sur le papier, la tentative ne résiste pas à l'écoute — Rufus Wainwright s'en sort mieux dans l'exercice.

✪✪✪

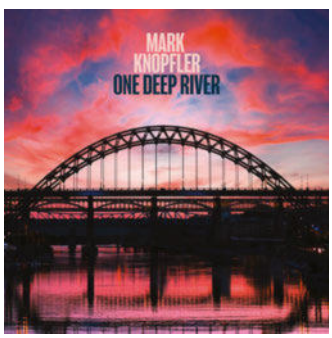
GEANT VERT

Mark Knopfler

“One Deep River”

UNIVERSAL

Les fans du guitariste anglais le savent : ce n’est pas sur l’un de ses albums qu’ils découvriront un solo de guitare dévalant gorges et cascades à la “Sultans Of Swing”. Ce qui est très bien ainsi. Il y a une radicalité assez fascinante dans la façon dont Mark Knopfler a pris ses distances avec le musicien qu’il était lors de la première partie de sa carrière. Une façon de refermer la parenthèse pour ne jamais la rouvrir à laquelle on ne voit pas vraiment d’équivalent. “One Deep River” est d’ailleurs son dixième album solo, quand la discographie de Dire Straits n’en comptait que six. On y retrouve les partis pris esthétiques des neuf précédents : une majorité de tempos lents ou médiums, les guitares en guise d’ornementation



(ici à parts égales avec la pedal steel de Greg Leisz) et pas plus, et une quête de la quintessence du songwriting. Soit : une bonne suite d’accords, une bonne mélodie, un bon tempo. A cette aune-là, Knopfler est un artisan hors pair, qui déleste la chanson de tout superflu pour lui laisser prendre son envol. L’album s’ouvre par une paire d’accords syncopés qui creusent un groove bonhomme sur lequel se greffe une voix placide (“Two Pairs Of Hands”) — difficile de ne pas penser à JJ Cale, envers lequel Knopfler n’a jamais fait mystère de sa dette (même remarque pour “Scavengers Yard”). Une exquise excursion latine (“Smart Money”), une ballade folk contant les forfaits de trois frères desperados (crépusculaire “Tunnel 13”) complètent une première moitié d’album délectable. La deuxième est un poil plus linéaire, mais se clôt par un “One Big River” tout en émotions contenues. La pudeur est d’ailleurs peut-être le terme qui qualifie le mieux cette musique et son auteur. C’est un (vrai) compliment.

★★★★

BERTRAND BOUARD

Shannon And The Clams

“The Moon Is In The Wrong Place”

EASY EYE SOUND/ UNIVERSAL

“J’ai attendu, attendu que tu m’aimes/ Maintenant, tu es à moi pour l’éternité.” C’est sur les paroles de “The Vow” que s’ouvre le septième album de Shannon et ses Clams. Rien d’étonnant *a priori* pour ces quatre Californiens fans de doo-woop et de rockabilly (entre autres). Mais après un passage parlé où Shannon demande à l’élu de déclarer sa flamme éternelle, on découvre que l’histoire d’amour est en fait une tragédie. Si le garçon apparu en rêve reste auprès d’elle pour toujours, c’est parce qu’il est mort. Comme le fiancé de Shannon peu avant leur mariage, ou le héros de “Leader Of The Pack”, tant ce morceau aurait été parfait pour les Shangri-Las. Produit par le Black Key prolifique Dan Auerbach, ce disque parle d’absence, de mort, de temps dont on aimerait inverser le cours, de rêves réels à en pleurer et de souvenirs auxquels on s’accroche. Avant d’empoigner la boîte de mouchoirs, une précision de taille : le quatuor a conservé son exubérance, son penchant pour les chansons accrocheuses et planque la noirceur des propos sous les briques chatoyantes de son mur du son. Comme sur l’étourdissant “Hourglass” avec son intro à la “Paint It Black” et son rythme urgent, la chanson-titre aux percussions orientalisantes et au refrain martelé

en boucle ou le très psyché “UFO” et sa déferlante de tambourin. Alors que l’on se dit qu’au fond, la mort lui va si bien, Shannon nous assène un coup de grâce final, avec “Life Is Unfair”, pépite pour girl groups des sixties, dont le refrain serine “*La vie est injuste et belle malgré tout, je le vois maintenant*”. Rien que pour cette merveille, ce disque mérite d’être écouté en boucle.

★★★★

ISABELLE CHELLEY

Disques français

Tony Truant Et Les Solutions Du Sud Profond

“Tony Truant Et Les Solutions Du Sud Profond”

FOO MANCHU

Antoine Masy-Perier alias Tony Truant présente un CV irréprochable, guitariste des Gloires Locales, Dogs, Wampas, etc. Quand il prend la tête d’une formation, il chante en français, avec une évidente jubilation dans le maniement de cette langue, ce que le nom de ses groupes révèle à l’évidence, Dignes Dindons, Million Bolivar Quartet, Négligé, Ménage A Trois (avec Keith Streng des Fleshtones), 2 Solutions… Sétois depuis 2009, il enregistre l’essentiel du nouvel album, produit par Francis Puydebois, au studio La Butte Ronde avec Guillaume Brugvin, les mixages étant confiés à Ayamu Matsuo et Christophe Dubois.

Les Solutions Du Sud Profond sont Vincent Bassou, Roméo Lachasseigne (guitares), Manuel Monier (harmonica, percussions), Esteban Grisey (batterie), tous anciens des épatants Grys-Grys, rejoints par Auguste Caron, pianiste d’habitude plus jazz. Avec beaucoup de liberté, Tony Truant reprend, traduit et malaxe “Well Well Well” (John Lennon, 1970), “The First One Is Free” (Flamin’ Groovies, 1969), “Endless Sleep” (Jody Reynolds, 1958) qui deviennent “Chouette, Chouette, Chouette”, “Lourdingue”, “Sommeil Sans Fin”. “Les Petits Ballons” (France Gall, 1972), paroles de Serge Gainsbourg, musique vaguement folk-blues de Jean-Claude Vannier, prend ici une sévère décharge d’électricité. Les Dogs de 1980 sont salués par le rapide “107 Ans” (“I’ve Lost My Mind in ’79”). Musicalement, les originaux oscillent entre rock’n’roll (“J’Aime Traîner Dehors La Nuit”, “Petite Fiesta”), densité (“Ce Grand Corbeau Noir”), moiteur (“Je Conduis Des Mules”), power pop (“Dur Pour Toi”) ; les paroles entre humour et noirceur mais toujours avec la distance qu’exige l’élégance.

✪✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Burning Heads

“Embers Of Protest”

KICKING MUSIC/ INTEGRAL

Il est des groupes qui restent fidèles à leur parti pris de jeunesse et ne dévient pas de leur trajectoire initiale malgré les épreuves et les années : Burning Heads est de ceux-là. Fondé en 1987 à Orléans, il a traversé les décennies sans rien renier de l’énergie qui le porte depuis ses débuts. Seul le batteur est un “historique” de la première heure, suivi de près par le bassiste apparu sept ans plus tard, et cette stabilité n’est sans doute pas étrangère à l’efficacité sans failles de l’assise rythmique, mais les quelques changements de musiciens (et plus récemment de chanteur) n’ont altéré ni la cohésion ni la force de frappe du quintette qui reste donc l’une des valeurs sûres de la scène française énervée. Ce seizième album clame haut et fort qu’il n’entend ni raccrocher ni mettre de l’eau dans son vin. Porté par un propos incendiaire — sous l’oriflamme de son titre (“Les Braises De La Contestation” en VF) — depuis l’ouverture (“Pyromaniac”) jusqu’au final (“Keep The Fire Burning”), il oscille entre power pop (“Survival Instinct”), hardcore (“Red”) et punk (“Happy Neaw Fear”) au gré de brûlots cinglant et concis qui soignent les mélodies dépassant rarement les trois minutes (avec une salve d’une minute douze !) et s’accordent l’une de ces pauses reggae-dub réussies dont le groupe

a toujours raffolé et parsemé ses différents essais (“Dark Romance”). D’ailleurs, son plus grand mérite est sans doute de parvenir à faire valser les étiquettes et les chapelles pour souligner les connexions entre ces différents courants et les réunir dans la célébration d’un rock qui ne fait pas de quartier et se positionne résolument du côté du bruit et de la fureur.

✪✪✪

H.M.

Justice

“Hyperdrama”

ED BANGER/ BECAUSE

On est toujours impatient d’écouter ce que Xavier de Rosnay et Gaspard Augé ont à proposer. Non pas parce que “Woman”, leur précédent opus, avait remporté un Grammy Award — ce qui n’est pas pire qu’une Victoire, mais vaut à peine mieux — mais parce que, on l’a bien saisi, ces deux-là ont les bonnes références, possèdent certainement les bons disques (avec un trou au milieu) et ont su en recycler la substantifique moelle dans leur musique qui, à force, est devenue un style. En prime, cette fois, ils ont joint l’utile à l’agréable en ouvrant leurs titres à pas mal d’invités, dont certains que leur curiosité les a amenés à découvrir. “Mannequin Love”, par exemple, avec sa basse au cutter et sa suite d’accords défiante, doit aussi beaucoup

à la présence vocale du duo londonien The Flints. Dans “Afterimage”, c’est la chanteuse hollandaise Rimon qui profite d’un ralentissement du tempo initial pour ouvrir les ailes du désir sur une rythmique sans concession. Des deux titres que Tame Impala gratifie de sa présence, “One Night/All Night” est le plus groovy notamment grâce au break de basse à la Bernard Edwards. Niveau production, il faut reconnaître que Justice évolue désormais dans la même cour que ses modèles et aborde ses compos comme les artistes du krautrock autrefois, c’est-à-dire en se permettant tous les coups et en faisant cohabiter des humeurs que d’autres auraient pu juger réfractaires (“Muscle Theory”). Quel aplomb !

✪✪✪✪

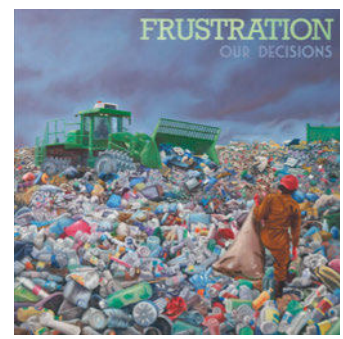
JÉRÔME SOLIGNY

Frustration

“Our Decisions”

BORN BAD RECORDS

Le sixième album de Frustration débute par des petits oiseaux qui chantent. Avant qu’un synthé que n’aurait pas renié la Hammer n’entre en scène, accompagné d’une batterie martiale et menaçante. D’entrée, on comprend qu’ici, le futur va se conjuguer au passé. On synthétise : l’homme a tout détruit et la planète se meurt. Le constat est amer et c’est encore un euphémisme. Le titre, lui, est impeccable : triste, désabusé et violent comme il faut avec ses chœurs de hooligans errants. “State Of Alert” cavale entre les cadavres et indique que Frustration a bel et bien décidé de revenir à ses premières amours : le post-punk sauvage et frontal. Ici, on meurt mais on ne se rend pas ! “Omerta”, avec sa basse qui casse des gueules, dévoile un Fabrice qui chante en français, mi-ironique, mi-rageux, et c’est jubilatoire. “Catching Your Eye” est limite punk hardcore et donne direct envie de tourbillonner dans un pit en fusion. “Pawns On The Game” a la mélancolie cold wave et c’est heureux. “Riptide” commence comme un *giallo* mutant, flippant à souhait et se mue en une créature mécanique qui ne prédit aucun lendemain qui chante. D’une beauté crépusculaire et post-industrielle remarquable. “Pale Lights”, dépouillé, dégringole l’escalier de la vie avec une ténacité indiscutable. “Vorbei”,



écrit par le guitariste Nicus, qui a aussi produit le disque, avec un feat d’Anne du duo rouennais Hammershøi, est une magnifique complainte hivernale où des chevaux progressent inexorablement. Les Cavaliers de l’Apocalypse ? Allez savoir. Les destriers emmènent celui qui écoute jusqu’à “Consumés”, en français lui aussi, qui chante le désenchantement mais sans passer par la case Mylène Farmer. Enfin, “Secular Prayer”, ultime titre, conclusion sombre d’un disque qui sonne moins comme un bilan que comme un hurlement impuissant au cœur de nos ténèbres. Mesdames et messieurs, Frustration !

✪✪✪✪

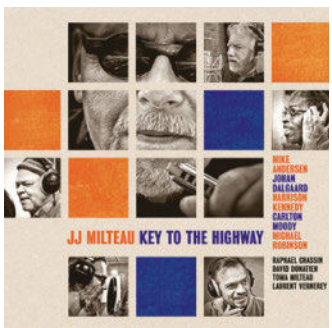
JERÔME REIJASSE

Jean-Jacques Milteau

“Key To The Highway”

DIXIEFROG

C’est un petit instrument, facile à transporter, apparemment facile à jouer mais ils ne sont qu’une poignée à vraiment le maîtriser, dont Jean-Jacques Milteau (Paris, 1950) que de nombreux interprètes, notamment Eddy Mitchell, considèrent comme l’harmoniciste à appeler en priorité. Parallèlement à ses nombreuses collaborations — séances, tournées, radio, musiques de film, etc. —, Jean-Jacques Milteau poursuit depuis cinq décennies une discographie personnelle riche d’une vingtaine d’albums. Accompagné par Johan Dalgaard (claviers), Laurent Vernerey (contrebasse), David Donatien (percussions), Toma Milteau, son fils, ou Raphaël Chassin (batterie), il propose une adaptation à la fois respectueuse



et personnelle de chansons éternelles, choisies sans idée de frontière entre blues et country, ses principales sources d’inspiration. Bien que l’harmonica soit naturellement mis en avant, il ne vampirise jamais l’œuvre. Le reste des orchestrations repose principalement sur l’orgue, la contrebasse et les percussions, ce qui assure une aération pertinente, une agréable proximité très soul. Les paroles restent en anglais, ce qui ne dérange pas dans la mesure où le chant est, suivant le morceau, assuré par Harrison Kennedy (ex-Chairmen Of The Board), Michael Robinson (qui a quitté Chicago pour Paris), Carlton Moody ou Mike Andersen. Dans ces conditions idéales, un tapis rouge est déroulé devant plusieurs merveilles, “Rainy Night In Georgia” (Tony Joe White, Brook Benton, 1969), “Maggie’s Farm” (Bob Dylan, 1965), “Chain Of Fools” (Aretha Franklin, 1967), “Sunshine Of Your Love” (Cream, 1967), “Angel From Montgomery” (John Prine, 1971), “What Does It Take” (Jr. Walker, 1969)... Quand sentiment et savoir-faire se marient pour le meilleur.

✪✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

The Wendy Darlings

“Lipstick Fire”

LUNADELIA/ INFLUENZA

Un, deux, trois ! Comme le nombre d’albums que compte désormais The Wendy Darlings avec la sortie de “Lipstick Fire”, pile poil dix ans après le premier chapitre d’aventures soniques qui ont placé la formation de Clermont-Ferrand sur la carte de l’Internationale Pop — option groupe capital. “*One, two, three!*”, comme ce que pourraient scander l’espiègle Suzy B — guitariste et chanteuse (à moins que ce ne soit l’inverse) — ou le géant Sylvain C — bassiste, chœurs et sauts en hauteur (dans cet ordre) — en intro de ces treize chansons qui font rimer urgence et insouciance. Des chansons qui donnent une idée assez exacte du rejeton qui aurait pu naître si l’espace-temps avait laissé batifoler The Ramones avec les Shangri-Las, ou les Mary Chain avec The Ronettes. Alors, dans une formule qui jamais ne déçoit — l’équilibre précaire du trio mixte ne laisse aucune place aux fioritures —, le groupe jongle avec le bruit de guitares qui se distordent, de basses qui vrombissent et d’une batterie qui revigore tout en inventant des mélodies qui collent aux tympans. A chaque intro, c’est une euphorie tout adolescente, à chaque refrain ce sont les 400 coups d’une bande à part qui s’amuse d’un rien, entre deux clins d’œil et autant de rires goguenards. Seule (et première) tentative

dans la langue de Molière, “Ridicule” porte bien mal son titre, joué “A Bride Abattue” avec une fougue juvénile annonciatrice de futures Calamités, au contraire de “Tachycardia”, un mal dont souffre vraiment le batteur Baptiste F, qui parvient pourtant très bien à être Bobby Gillespie à la place de Moe Tucker. Un peu comme la BO indie pop d’un “Grease” version nouvelle vague, “Lipstick Fire” est déjà promis à la jeunesse éternelle, un bain de jouvence qui, le rose aux joues et le rouge aux lèvres, conjugue sans nostalgie le passé au présent.

✪✪✪

CHRISTOPHE BASTERRA

UN ROCK ALTERNATIF
MÉLODIQUE ET PUISSANT
INSPIRÉ PAR LE POST-ROCK,
LA POP ET LE STONER.

WE ARE NOT FALLING
COD&S DISTRIBUTION
salbaim for culture

BLACK
PAPER
PLANE
FROM THE DARK
AND BEYOND
NOUVEL
ALBUM !

WWW.BLACKPAPERPLANE.COM

Disques français

S.T.T.O

"Keep Smiling, We're Drowning"

LES DISQUES MAUVAIS GARÇONS

S.T.T.O, pour Service du Télétravail Obligatoire, un nom qui donne forcément envie de jeter une oreille, est un groupe de quatre mecs dispatchés entre Bordeaux et Paris. Ce premier album dévoile des chansons faussement insouciantes et franchement cool et fédératrices. Punk, post, rock, bla-bla-bla, chez S.T.T.O, on aime les guitares qui vrillent, les batteries insistantes et les accélérations émancipatrices. Le titre de l'album, presque fataliste et goguenard, indique que le groupe préfère convier à une transe électrique que de pleurer sur son sort. "Gimme Some Chips", qui ouvre ce disque jubilatoire, et qui vaut tous les programmes électoraux au monde, est un hymne punk capable autant d'enflammer un club perdu dans la Creuse qu'un stade. "Except Horses"

ne dit pas autre chose, tout comme "Ordinary Man", un peu comme si les Kinks et les Pistols étaient partis dans le désert taper la discussion avec des kangourous-chamans. "Leaving The City" débute en tourbillon sonique, cavalcade des cavernes, ça sature là où il faut et on en redemande. "The One I Love" accepte de ralentir le tempo pour mieux installer une ambiance propice aux rapprochements des corps, avec des chœurs dignes d'un kop déterminé un jour de match. "Express Train" et sa basse hantée, c'est un appel à la transpiration purificatrice. "The Likes Of You" a la mélancolie rageuse. S.T.T.O croise les émotions et c'est heureux. "Out In The Woods" est une virée presque menaçante en territoire inconnu. Psychédélique diront les amateurs d'étiquettes. Trip au cœur d'une forêt sans joggeurs. Il y a même une reprise du "Colour Television" du groupe australien Eddy Current Suppression Ring en guise de conclusion, histoire de rappeler aux retardataires que dans la discothèque de S.T.T.O, le rock du sixième continent occupe une place de choix.

✪✪✪

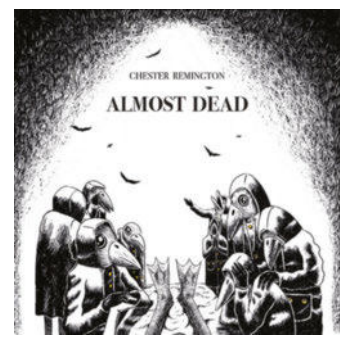
JERÔME REIJASSE

Chester Remington

"Almost Dead"

A TANT RÊVER DU ROI/ HOWLIN' BANANA

Peu nombreux sont les attelages rock'n'roll provenant de la cité des sacres qui sont parvenus à percer. On se souvient des stoogiens Soggy, vers la fin des seventies, et des orfèvres pop de The Bewitched Hands, plus près de nous. Chester Remington, nouveau venu dans cette maigre lignée, a été fondé par Odilon Harman en 2019. L'homme avait bourlingué comme accompagnateur pendant une dizaine d'années puis s'est mis à son compte, tentant de fusionner sixties et nineties en solitaire — quatre gandins le rejoignant bien vite pour la scène. Repéré par les défricheurs du Cèpe Records à la suite d'un premier EP lo-fi ("Nobody Cares About My 4 Tracks Record"), il y a ensuite publié l'EP "Doldrums", dont la pochette représentait une tête de mouette émergeant d'un ciré : un visuel frappant qu'on retrouve sur celle d' "Almost Dead", son tout premier long format (cette fois chez Howlin' Banana et A Tant Rêver Du Roi). Notre multi-instrumentiste y explore de nombreux styles avec une inspiration constante. L'ouverture "Love" évoque les Pixies cosmiques de "Trompe Le Monde". "Shake It" tente une incursion dans un registre post-punk guilleret, puis "Fire In Higher Ground" est une entêtante rengaine qui lorgne du côté des Kinks :



le tube du disque, à n'en pas douter. La ballade "Black Hole Fireworks" navigue avec bonheur entre les Beatles d' "Abbey Road" et les Beach Boys. Enfin, "Call 911" rappelle Nirvana avant l'angoissant morceau-titre, cavalcade kraut-punk hantée par King Gizzard And The Wizard Lizard. Un ensemble très convaincant et prometteur, donc, pour ce digne représentant de la ville de Reims qui se place sans tarder dans le haut du panier du fourmillant vivier tricolore actuel.

✪✪✪1/2

JONATHAN WITT

Les Soucoupes Violentes

“J’Irai Ailleurs”

NINETEN SOMETHING/ L’AUTRE DISTRIBUTION

Et les Soucoupes sortirent un disque de pop-rock parfait, trente-cinq ans après leur premier 45-tours. Pop, parce qu’on écoute un album de chansons à mélodies, la mélodie avant tout *“quelle que soit la dose de fuzz ou de disto”*, précise Stéphane Guichard, chanteur, guitariste et compositeur de ce bijou. Et rock, parce que le garage, et toutes ces influences qu’ils revendiquent en plus des Byrds et des Beatles : Stooges, Velvet, Nirvana, toutes ces simplicités miraculeuses à quatre accords qui se complexifient en se développant et prennent une ampleur tragique. Les aiguilles sont pile-poil à l’équilibre de la pop et du rock, dans une unité de son remarquable, ni trop produit ni trop spontané. Tout est en place,

rien n’est superflu et personne n’en fait trop. Guichard, Elsa Sadet (claviers), Franck Darmon (basse), Manuel Bujan (batterie) savent exactement où ils vont, comptent leurs effets, ne retiennent que le minimum efficace et lèvent pourtant des atmosphères d’une densité et d’une richesse étonnantes. Après une longue éclipse de quinze ans, les Soucoupes sont en pleine résurrection. “J’Irai Ailleurs” est leur neuvième disque en comptant les maxis et l’album de reprises réarrangées, et ce disque n’est pas venu sans galères. Ils l’ont démarré au sortir du Covid, l’ont enregistré entre 2022 et fin 2023, et le lancent fin avril... mais ça valait vraiment le coup d’attendre. Et puis le chronomètre ne les intimide plus. Entre les anciens et les nouveaux, le groupe s’est fabriqué un fameux blason, et remonte pourtant le temps avec la fraîcheur d’une vérité tout juste sortie du puits.

✪✪✪

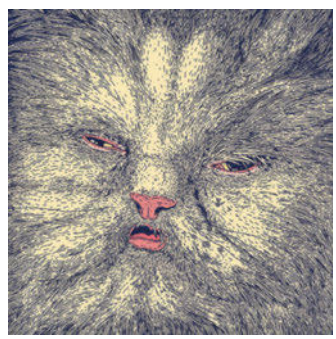
CHRISTIAN CASONI

Corridor

“Mimi”

SUB POP

Groupe phare de cette scène rock québécoise qui chaque mois nous offre de nouveaux groupes éblouissants (on pense à Hippie Hourrah, Population 2, Bon Enfant ou encore Grand Public), Corridor revient après cinq ans d’absence. Remarqué au moment de son deuxième album “Super Mercado” en 2017, publié par le label francilien Requiem Pour Un Twister (qui a aussi publié le premier album solo du chanteur du groupe Jonathan Personne), le quatuor a rapidement été repéré par Sub Pop, toujours un excellent indicateur. Le label de Seattle a ainsi publié “Junior” en 2019, un album tout en guitares anguleuses qui nous avait toutefois un peu laissés sur notre faim. “Mimi”, qui nous arrive aujourd’hui après cinq ans d’attente est une excellente surprise. Mieux, il dépasse nos espérances tant le quatuor parvient sur les huit morceaux de l’album à imposer un style qui lui est propre. Mélange de krautrock apaisé — pour les rythmes qui évoquent Can —, de pop électronique (pour les synthétiseurs omniprésents) et de rock psychédélique (pour le ton général), “Mimi” est un disque d’une efficacité redoutable. Quand il ne part pas dans d’impressionnantes envolées psychédéliques (“Jump Cut”, “Mon Argent”), le groupe y montre un sens de la mélodie remarquable,



sur des chansons aériennes, comme ce “Phase IV” qui rappelle “Eye In The Sky” d’Alan Parsons Project, la douce “Chenil” ou la barrettienne “Porte Ouverte”. Le grand moment du disque demeure toutefois “Mourir Demain”, chanson d’une rare perfection qui montre, une fois de plus, que les Canadiens conjuguent la langue française au rock’n’roll mieux que quiconque ces temps-ci.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

TOUR 2024

1ERES DATES

16/03 Diff'art ▪ Parthenay (79)
22/03 Release Party ▪ Quai M (85) COMPLET
12/04 La Corde Raide ▪ Pontchâteau (44)
24/04 La Parenthèse ▪ Angers (49)
29/04 Supersonic ▪ Paris (75)
02/05 Festival Hestau ▪ Toulouse (31)
08/05 La Roue Cool ▪ La Gaubretière (85)
15/05 Black Shelter ▪ Carquefou (44)
24/05 Brasserie Distoufer ▪ Guingamp (22)
25/05 La Bergerie Rock ▪ Sizun (29)
26/05 Re Animator Festival ▪ Saint Nolff (56)
08/06 Canal en Scène ▪ Blain (44)
15/06 Les Feux de l'Eté ▪ Saint Prouant (85)
22/06 God Save the Kouign ▪ Penmarc'h (29)
29/06 Festival Woodrock ▪ Urcel (02)
05/07 Jalles House Rock ▪ St Médard en Jalles (33)
06/07 Skatepark ▪ Noirmoutier en l'île (85)
13/07 TBA ▪ Verdun (55)
19/07 La Rock Session ▪ Saumur (49)
20/07 TBA ▪ Lurais (36)
10/08 Festival UFO ▪ Concarneau (29)
16/08 La Halle de La Machine ▪ Toulouse (31)
17/08 TBA ▪ Saint Christaud (31)
25/08 Roc'En Terres ▪ Tupin-et-Semons (69)
06/09 Face & Si ▪ Mouilleron Le Captif (85)
13/09 Le Grandchamp'Bardement Grandchamp-des-Fontaines (44)
20/09 TBA ▪ Châteaubourg (35)
21/09 Arthur's Day ▪ Grandvilliers (60)
11/10 Mosaic ▪ Lisieux (14)
18/10 TBA ▪ Nantes (44)
21/11 La Boule Noire ▪ Paris (75)
29/11 L'Espace Avel Vor ▪ Plougastel Daoulas (29)
13/12 Rocksea ▪ Saint Gilles Croix de Vie (85)

LMP MUSIQUE [integral]

Réédition du mois

"MOVING AWAY FROM THE PULSEBEAT POST-PUNK BRITAIN 1977-1981"

Strawberry/ Cherry Red (Import Gibert Joseph)

CINQ PETITES ANNÉES INCROYABLES. En Angleterre, entre 1977 et 1981, on assista à l'une des périodes les plus fécondes depuis la seconde moitié des sixties. Il y eut le big bang punk. Des choses sublimes, nécessaires, beaucoup de daubes aussi. Le genre fut rapidement dévoyé, une fois récupéré par les bourrins (Sham 69, la Oi ! etc.). Après, l'univers est entré en expansion. C'est lorsque les musiciens ont arrêté de copier les Clash et les Pistols qu'ils se sont mis à produire des choses vraiment intéressantes. Le titre de cet impeccable coffret de cinq CD est tiré d'une chanson mythique des Buzzcocks qui se termine comme un morceau de Can : le post-punk, c'est ça. Pete Shelley et sa bande sont rapidement sortis du carcan punk pour offrir une musique fascinante. C'est durant ces cinq années que sont apparus, entre autres, Siouxsie & The Banshees, Joy Division, les Cure, Gang Of Four, PiL, The Human League, Ultravox (représenté ici par le très bowiesque "Hiroshima Mon Amour"), Magazine, les Associates, Echo & The Bunnymen, les Young Marble Giants, les Psychedelic Furs, John Cooper Clarke, Adam & The Ants, les Outsiders (d'Adrian Borland, futur The Sound), Throbbing Gristle, les Soft Boys, Killing Joke, New Order, The Birthday Party, Josef K, les Ruts, John Cooper Clarke, XTC, The Teardrop Explodes, le Pop Group, etc. Ils sont tous là, et pour une fois pas dans des versions live, alternatives, etc. Cherry Red a obtenu tous les droits. En cherchant bien, il en manque bien quelques-uns (Fad Gadget, les Stranglers période "The Raven", The Monochrome Set, The Stockholm Monsters, Cabaret Voltaire et Wire, c'est dommage, ainsi que Japan, Bauhaus et U2, c'est beaucoup moins grave mais étonnant dans la mesure où il y a bien les baltringues des Sisters Of Mercy), mais globalement, c'est la première fois que sort un panorama exhaustif consacré au genre… Ces groupes étaient différents les uns des autres, mais on note quelques caractéristiques musicales récurrentes : abandon des power chords et de la grosse saturation pour les guitares

Photo Anwar Hussein/ Getty Images

Au Royaume-Uni, on n'a rien vu de tel depuis

(voire parfois l'adoption d'un son hyper clair comme pour les Cure de "Seventeen Seconds", dû à l'ampli Roland Jazz Chorus de Robert Smith), basse proéminente souvent jouée au médiator, disparition de la filiation *rock'n'roll* encore présente chez Steve et Mick Jones, influences reggae et funk (à tendance très raide), quelques dissonances, et des voix très blanches pour ne pas dire blafardes. La scène post-punk n'était pas franchement gaie. On pourra dire que le punk ne l'était pas non plus, mais là, on avance dans la zone grise. Evidemment, tout n'est pas bon : Toyah, les Virgin Prunes, les Raincoats, les Slits, Lene Lovich, Theatre Of Hate, Dead Or Alive, Bow Wow Wow, et d'autres totalement inconnus qui méritent de le rester, il y a beaucoup de choses anecdotiques, voire franchement médiocres, mais les compilateurs ont décidé de couvrir tout le spectre. Ils ont même décidé d'inclure des musiciens qui ne sont habituellement pas associés au post-punk, lorsque certains morceaux atypiques de leur part s'y prêtaient. C'est le cas de "Scrape Away" des Jam, de "S.U.S." des Ruts, de "Paris Maquis" de Métal Urbain (premier single sorti sur Rough Trade, tout de même) de "Born Again Cretin" de Robert Wyatt ou du splendide "You're Welcome" des Undertones, et en fin de compte, ce n'est pas une mauvaise idée. Certains de ces groupes — les moins connus — ont fait quelques singles puis ont disparu, beaucoup d'autres ont fait des albums devenus des classiques. Joy Division, Cure, Banshees, Magazine, XTC, Human League, les deux premiers PiL, etc. Ce qui prouve le niveau exceptionnel de la musique anglaise à l'époque, si riche, si variée, si fertile. Tout cela durera, en gros, jusqu'à 1983 ou 1984, après quoi, MTV ruinera la créativité et favorisera l'image. A vrai dire, au Royaume-Uni, on n'a rien vu de tel depuis. Certains citeront la britpop, mais la britpop était essentiellement rétro alors que le post-punk était dans une démarche d'invention permanente. On envie les journalistes de rock en exercice à l'époque... Enfin, ouvrir ce coffret avec le formidable "Wading Through A Ventilator" des Soft Boys de Robyn Hitchcock (1977 !) est une idée de génie.

NICOLAS UNGEMUTH

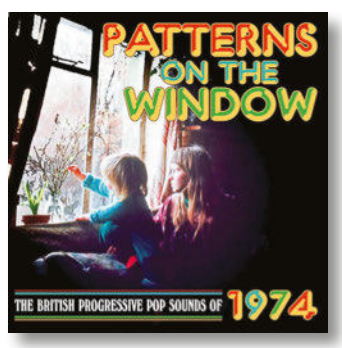
Inutile de s'enfiler une pipe à eau pour apprécier

Charles De Goal
"ALGORYTHMES"
May I Records

En France aussi, rapidement, des musiciens ont décidé de ne pas singer le punk originel. Il y eut Marquis de Sade, Taxi-Girl, et plus tard Kas Product. Entre les trois, un Martien : Charles De Goal, alias Patrick Blain. "Algorythmes" (avec un y) est sorti en 1980 et a été le tout premier album réalisé pour New Rose, même s'il est sorti après l'album des Saints, plus connus. C'est un OVNI glacial, nettement plus radical que les œuvres de Marquis de Sade et de Taxi-Girl. La pochette est superbe, le contenu parfaitement inclassable. Batterie raide, guitares au scalpel, un peu de synthé brutal ou plus soft façon Kraftwerk, on discerne une légère influence Métal Urbain, voire Cabaret Voltaire. Le tout a été réalisé avec des bouts de ficelle, ici et là, en quatre, seize et vingt-quatre pistes, est devenu très culte et était vraiment précurseur. Le dénommé Patrick Blain avait l'air très énervé. L'album ressort en CD avec un son splendide et une dizaine de bonus, dont une reprise étonnante de "You Really Got Me", sachant que l'album proposait déjà une très vivace et innovante version de "Suffragette City". Très beau travail.

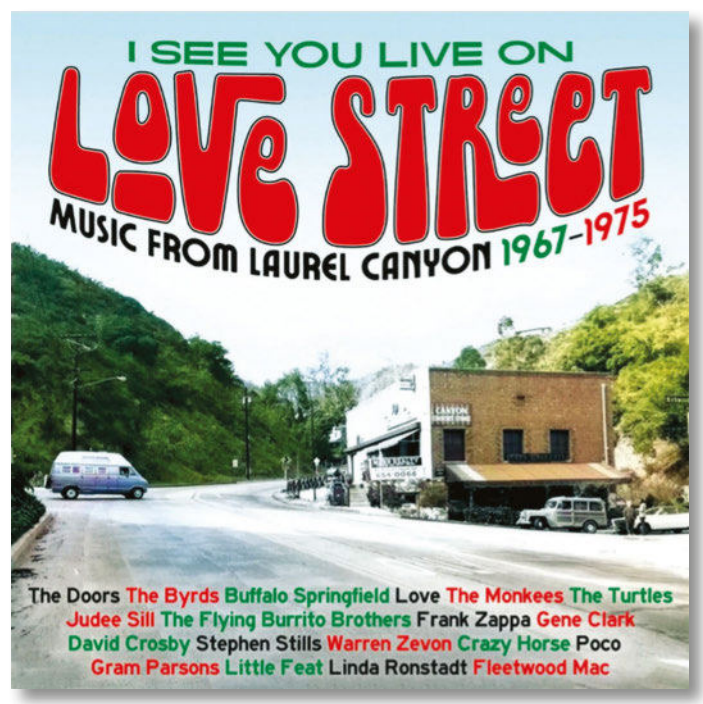
"PATTERNS ON THE WINDOW – THE BRITISH PROGRESSIVE POP SOUNDS OF 1974"
Grapefruit/ Cherry Red (Import Gibert Joseph)

Bon, alors, c'est assez bien connu : l'année 1974 n'est pas franchement restée dans les annales. *A priori*, le titre de ce coffret (trois CD, comme c'est l'habitude chez Cherry Red) est parfaitement ridicule : il n'y a rien de progressif là-dedans, et pas grand-chose de pop. En revanche, pour les apprentis historiens estimant que le millésime en question était bouchonné, qu'ils comparent avec nos vingt dernières années, on va bien s'amuser. Le premier CD ouvre le bal avec la reprise du classique mod "The 'In' Crowd" par Bryan Ferry (lui-même ancien mod) qui, comme Bowie avec "Pin Ups", rend hommage aux sixties. Suivent en vrac, les Sparks ("Hasta Manana Monsieur"), John Cale ("The Man Who Couldn't Afford To Orgy", grandiose comme tout ce qu'il a fait durant cette décennie), Slade, l'ancien héros des mods Georgie Fame, très en forme sur "Everlovin' Woman", Richard et Linda Thompson ("When I Get To The Border", classique parmi les classiques), Cockney Rebel, Be Bop Deluxe, Ronnie Lane ("The Poacher", à pleurer), Rod Stewart ("Farewell", le seul grand morceau de son dernier album écoutable, "Smiler"), Ron Wood avec les Rolling Stones ("I Can Feel The Fire", juste avant son embauche), T.Rex, The Sensational Alex Harvey Band, mais aussi Roxy Music, Kilburn And The High Roads avec Ian Dury, et enfin des machins un peu moins recommandables comme Status Quo, UFO, Nazareth ou Unicorn. Et puis, le rock'n'roll est de retour cette même année 1974 : Dave Edmunds, Brinsley Schwars avec Lick Lowe. Soudain, la révolution : "Roxette", de Dr Feelgood (qui rend le titre de ce coffret encore plus incompréhensible). Après cela, le monde allait changer. 1974, année pourrie pour la musique ? Et 2024 ? Et 2014 ?



"I SEE YOU LIVE ON LOVE STREET – MUSIC FROM LAUREL CANYON 1967-1975"
Grapefruit/ Cherry Red (Import Gibert Joseph)

Dès 1966, 1967, Londres n'est plus l'épicentre de la révolution nucléaire de la pop. Tout, désormais, se passe en Californie. Au nord, à San Francisco (Grateful Dead, Jefferson Airplane, Quicksilver Messenger Service, Moby Grape, It's A Beautiful Day), c'est l'expérimentation hippie, les sandales, voire les pieds nus, les solos de guitare interminables. Au sud, à Los Angeles, c'est les tubes à foison, déjà concentrés sur le petit frère de cette anthologie, le formidable "Heroes And Villains: The Sound Of Los Angeles 1965-1968" : Byrds, Love, Spirit, etc. Pour ce nouveau projet tout aussi intéressant de trois CD bien tassés, le thème est la région de Laurel Canyon (et de Topanga Canyon), véritable havre pour les musiciens déjà reconnus. Tous les ténors du moment sont partis y habiter à un moment ou un autre. Il y avait de l'espace, des collines, des cactus et de l'eucalyptus, les locations ne coûtaient pas trop cher, et la plupart des musiciens y vivaient ensemble dans une seule et même maison où ils pouvaient répéter. Entre 1967 et 1975, la période couverte par cette anthologie, forcément, les choses ont changé. Au début, on note des harmonies vocales délicieuses. L'euphorie évoque celle du Swinging London. Les Byrds avaient pavé la voie, les Mamas et les Papas ont lancé une euphorie qu'on surnomme désormais, faute de mieux, *sunshine pop*. On y retrouve The Association, Barry McGuire, les fameux mamans et papas, The Peanut Butter Conspiracy, The Millenium (culte), The Factory, les Leaves, les Doors ("Love Street", l'un de leurs plus beaux morceaux avec "Wintertime Love"), mais aussi Buffalo Springfield, un titre mortel tiré du premier album de Captain Beefheart avec Ry Cooder à la guitare ("Call On Me"),



Dillard And Clark, et, à la fin, Judy Collins. Les temps étaient en train de changer pour reprendre l'autre. Cette béatitude pop allait progressivement disparaître. Peu à peu, le folk, le retour aux sources, comme la perfusion à la country, allaient apparaître. D'où Judy Collins, comme un double de Joni Mitchell (absente du coffret pour des raisons de droits), les Flying Burrito Brothers, Rick (ex-Ricky) Nelson, Poco, Judee Sill, Rita Coolidge (madame Kristofferson) ou des trucs franchement hippies comme Stephen Stills ("Love The One You're With") ou David Crosby ("Traction In The Rain", extrait de "If I Could Only Remember My Name"), qui peuvent ne pas plaire à tout le monde tant leur naïveté semble aujourd'hui à la limite de la niaiserie. Après, défilent dans le désordre, Frank Zappa ("Peaches En Regalia", insupportable), Gene Clark, Warren Zevon, Canned Heat, Steppenwolf, Little Feat, Gram Parsons en solo, Harry Nilsson, tous impeccables, et des bricoles sujettes à caution comme Grin, Fleetwood Mac, Kenny Loggins, et des choses extraordinaires mais plus mainstream (Jimmy Webb, ainsi que son interprète de prédilection, Glen Campbell).
Le résultat est assez sensationnel, d'autant que les coffrets Grapefruit proposent un son parfait et des livrets très instructifs. Inutile de s'enfiler une pipe à eau pour apprécier tout cela.

Benny Joy

"ROCKS"

Bear Family (Import Gibert Joseph)

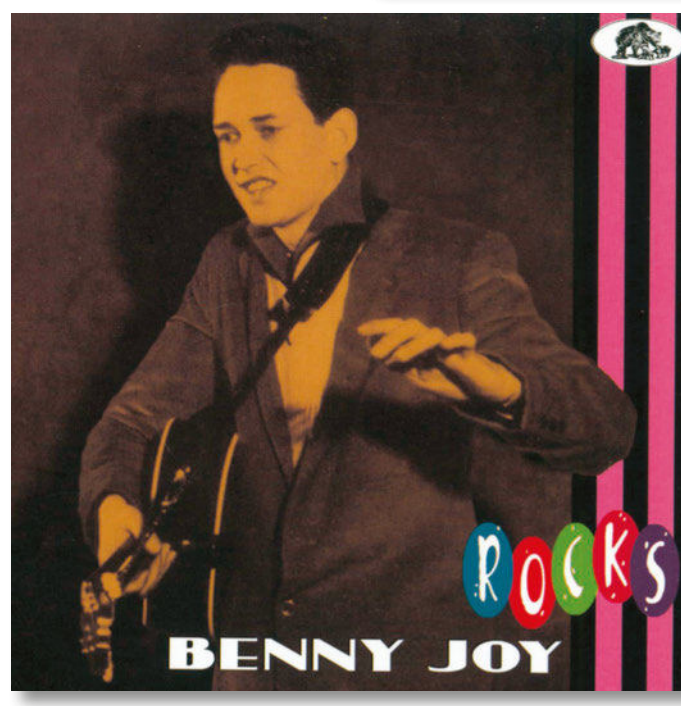
Celui-ci, il faut bien admettre qu'on n'en avait jamais entendu parler. Benny Joy, venu de Floride, bien que né en Géorgie d'une famille d'émigrés allemands, a enregistré certains des trucs les plus fascinants du rock'n'roll originel à la fin des fifties. Il a commencé avec du pur rockabilly ("Crash The Party", quel titre), puis a ouvert, comme disent les prétentieux, *"le champ des possibles"*. Sur certains morceaux, il invente en direct les Cramps ("Money Money", sous le pseudonyme de Big John Taylor, ou plus encore "Hey'… High School Baby", que, paraît-il, les nazes du psychobilly vénéraient, comme quoi il leur arrivait d'avoir bon goût), sur d'autres, il imite Johnny Cash à la perfection, ailleurs, il joue sur le territoire de Buddy Holly ("Ittie Bittie Everything") en version dynamitée. Il avait une sacrée bonne voix et un bon groupe. On ne remerciera jamais assez les Allemands de Bear Family pour exhumer de si belle façon (livret, remasterisation) pareils trésors. Avec ça, trente morceaux en tout.

Blue Orchids

"THE GREATEST HIT (MONEY MOUNTAIN) "

Tiny Global (Import Gibert Joseph)

C'est le genre de groupe que les "Inrockuptibles" vendaient comme de l'or en barre. Voici qu'une sorte de best of apparaît. Le bazar a été monté à Manchester par l'un des mille musiciens à avoir été virés de The Fall par Mark E Smith. Qu'en reste-t-il ? De la pop indé pour jeunes gandins en anorak ou duffle-coat. On exagère un peu : il y a de bonnes choses ("Dumb Magician", "Hanging Man", comme du Paisley Underground mais avec un chanteur raté) et le groupe a accompagné Nico durant ses tournées très chaotiques alors qu'elle habitait la même ville. Ce n'est pas nul : c'est quelconque.



Kay Adams

"LITTLE PINK MACK"

Sundazed (Import Gibert Joseph)

Autre surprise du mois : Sundazed révèle l'existence de Kay Adams. Découverte par Buck Owens, cette émigrée à Bakersfield a bénéficié, grâce à Owens, de l'accompagnement terrible des Buckaroos. Rappelons que Owens et ses Buckaroos, dont le guitariste killer Don Rich faisait des miracles à la Telecaster, sans parler d'un joueur de pedal steel méga doué, proposaient une sorte d'antithèse du son de Nashville de l'époque (les violons, Chet Atkins, etc.), soit quelque chose d'assez proche du rock'n'roll de la même époque. Sundazed n'ayant pu récupérer les masters des rares albums de la dame très douée, le label sort ces enregistrements captés dans le ranch d'Owens. Le groupe joue tellement bien, tout est aussi parfait qu'on jurerait des titres officiels. Merveille de country très sérieuse.

"ATLANTA HOTBED OF 70S SOUL"

Kent (Import Gibert Joseph)

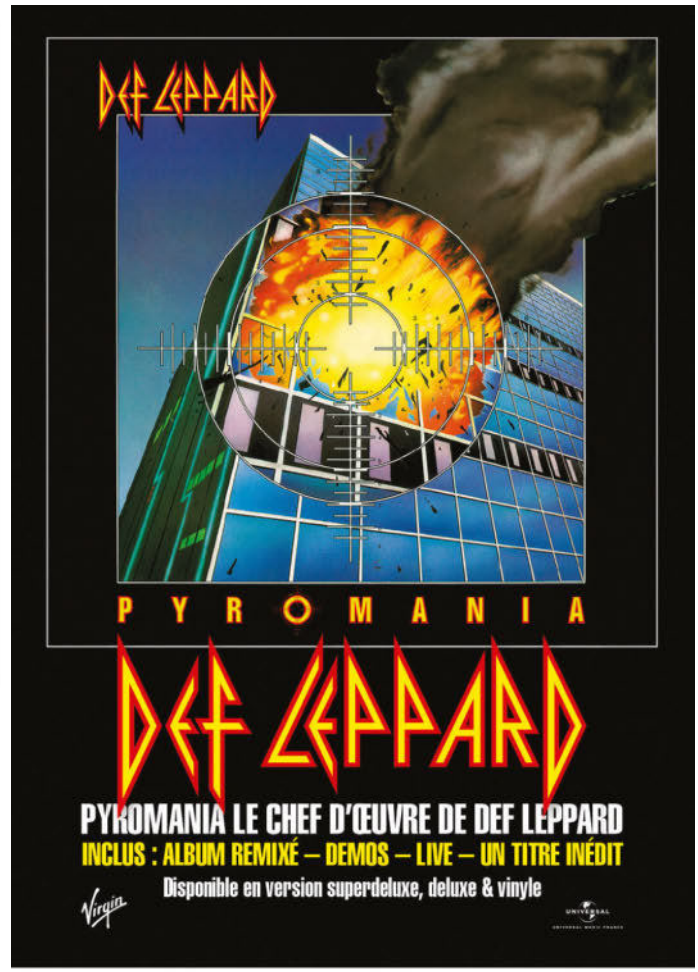
L'histoire est amusante, un criminel notoire ayant prospéré dans la pornographie a enregistré la crème de la soul d'Atlanta. Avec son pognon, il disposait d'un studio haut de gamme, et de la population noire locale du début des seventies qui ne manquait pas de grands chanteurs comme de chanteuses. Pour compléter le tout, il avait quelques compositions signées par le ténor Sam Dees. Kent, maison de la soul depuis des lustres, sort des morceaux majoritairement inédits du label tenu par Michael Davis, General Recording Company (GRC). De la soul, donc, souvent super suave et divinement chantée, parfois sérieusement funky, avec de super arrangements ("Paper Man", par Alpaca Phase III). Réellement, le label avait des pépites mais n'a jamais réussi à percer. Michael Davis s'est retrouvé incarcéré, son écurie orpheline, et par conséquent au chômage. Le temps que ça a duré, c'était formidable. Qu'il existe encore, en 2024, des labels capables de sortir ce genre de choses tient du miracle.

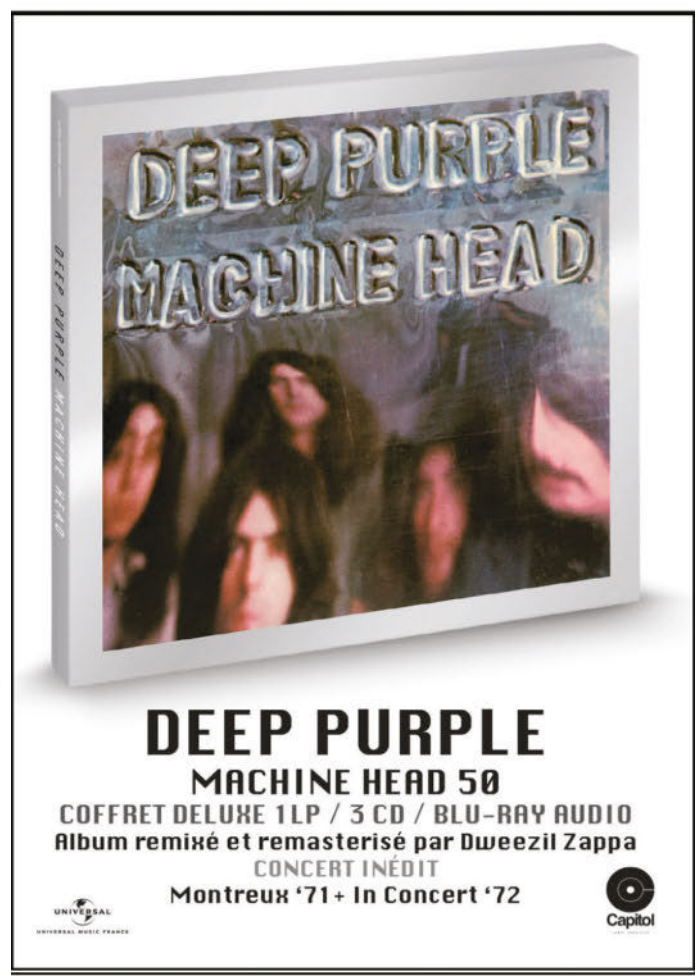
The Hellacopters

"GRANDE ROCK REVISITED"

Nuclear Blast (Import Gibert Joseph)

Les Hellacopters étaient vénérés par deux journalistes qui manquent cruellement à Rock&Folk car disparus trop tôt : Cyril Deluermoz et Vincent Hanon. Lorsqu'on connaissait leurs goûts, ce n'est pas très étonnant : ces Suédois adoraient de toute évidence les MC5 en particulier, et les Stooges en plus. Cet album initialement sorti en 1999 ressort en version remasterisée d'un côté, et entièrement revisitée sur un autre. On l'écoute en pensant aux deux disparus mentionnés plus haut, mais un constat s'impose : les bonnes intentions et le bon goût ne débouchent pas forcément sur les plus grands disques. Néanmoins, la haute énergie est bien au rendez-vous. ❑





Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

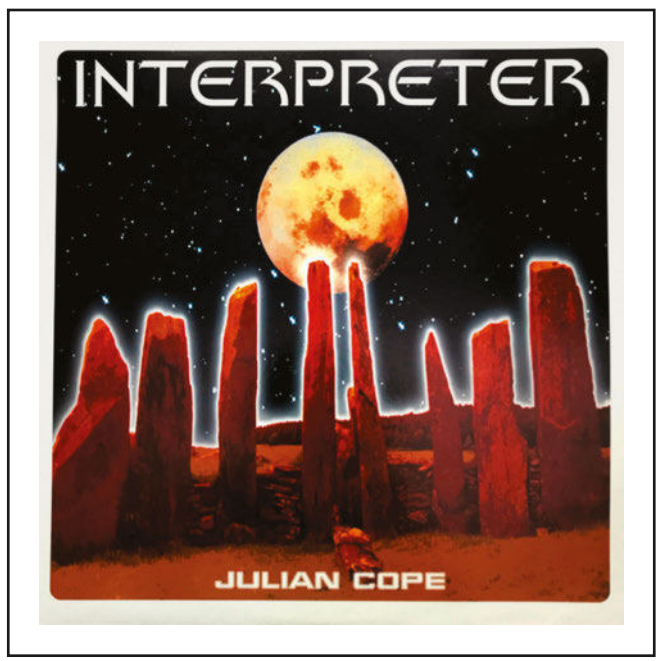
Syd Barrett plante de la valériane sur la lune, Hawkwind a ingurgité "La Traviata" de travers

Julian Cope

"INTERPRETER"

Echo

"*VOUS VOULEZ FAIRE CARRIÈRE ? Mollo sur le LSD*". Julian Cope aurait pu participer à ce genre de campagne préventive. Il était promis au même destin que The Cure ou U2, jouer dans des stades, mais l'excentrique a gobé en cours de route la pilule de trop. Après deux albums plus que prometteurs au tout début des années quatre-vingt avec The Teardrop Explodes et une poignée de disques solos acclamés, Cope, en s'envoyant des psychotropes comme on se bâfre de cacahuètes, a loupé une marche. Manger cinq fruits et légumes par jour, bien sûr, mais juste pour faire passer les cinquante buvards ? Première alerte : Julian fait cocu Island pour sortir en 1990 "Droolian", disponible uniquement au Texas, enregistré en aide à Roky Erickson, derrière les barreaux. Bono, même d'humeur suicidaire, n'aurait jamais adopté telle stratégie. Julian brandit maintenant le livre de John Sinclair ("Guitar Army: Rock Révolution, Motor City MC5 et les White Panthers"), ne cherche plus à rivaliser avec Duran Duran ou INXS et, qui l'eût cru, le radicalisé reste dans la course : paradant à Top Of The Pops avec un T-shirt Neu!, il enchaîne au début des années quatre-vingt-dix les albums au succès à la fois critique et commercial. C'est en abordant la quarantaine qu'il lâche définitivement la rampe. Il a fait des efforts, il ne veut plus appartenir à cette industrie, constituée de "*rapaces*", peuplée de fourbes — "*Les groupes utilisent l'ironie pour vendre leur merde. Comme ceux qui mettent des gros seins sur leur pochette pour dénoncer le sexisme. L'ironie, c'est une arnaque, et elle guide toute la profession.*" Bref : à partir de 1997, Cope se met hors-business, ne produisant des disques et livres qu'à travers sa propre structure, Head Heritage — label, webzine, forum. Personne n'est au courant, c'est pourtant une réalité, même pas alternative : les vingt-trois albums sur Head Heritage sont passionnants. Un disque tous les ans, réservé au même sort : désintérêt général. Julian Cope n'est plus appréhendé que comme le taré bercé trop près d'une marmite d'acid, le druide reconverti dans l'étude mégalithique, l'activiste fondu d'occultisme, l'écrivain spécialisé dans la culture néolithique et, accessoirement, l'auteur de trois excellents albums au milieu des années quatre-vingt ("World Shut Your Mouth", "Fried", "Saint Julian") et trois autres au début des années quatre-vingt-dix ("Peggy Suicide", "Jehovahkill", "20 Mothers"). Six albums aussi admirables, dans une seule carrière, c'est déjà exceptionnel. Et ce n'est pas tout : certaines sorties hors circuit se hissent largement au même niveau — "Skellington" (1990), "Black Sheep" (2008), "Autogeddon" (1994), "John Balance Enters Valhalla" (2019)… Plus le fantastique "Interpreter". Le disque qui l'a poussé à prendre le maquis. Celui qui met à mal la théorie selon laquelle ses six albums les plus cités seraient les moins barrés, les mieux produits, les plus écoutables.



Cope a débuté dans un groupe avec Ian McCulloch. Ce qui le différencie d'Echo & The Bunnymen, c'est sa passion pour le psychédélisme le plus expérimental. Il a écrit plusieurs livres sur ses marottes, le krautrock, les Japonais hallucinés, son amour d'Amon Düül II, Flower Travellin' Band, Funkadelic, Chrome, Faust, Far East Family Band, Plastic Ono Band… D'un côté le post-punk originel, pop, de l'autre le bruit déviationniste : Cope navigue entre ces deux pôles, entre Psychedelic Furs et Blue Öyster Cult, XTC et Hawkwind, Stranglers et La Düsseldorf. Dans "Interpreter", la balance est quasi parfaite. Un de ses albums les plus pop, mais truffé d'arrangements à base de thérémine hurlant, de mellotron Mark II, guitares cosmiques, synthés VCS3, cordes, piano, saxo, trompette, orgue et ribambelles de chanteurs invités. Divisé en deux "Phases", l'album est accompagné, pour que l'auditeur ne soit pas trop largué, d'un croquis dépliable, une "*carte mentale mythologique*" des Marlborough Downs, où se trouvent des sites mégalithiques. Ça démarre très fort avec "I Come From Another Planet, Baby", kraut bubblegum, space pop. Suit "I've Got My TV & My Pills", du Bowie en mode *Space Hostie*. "Planetary Sit-In" pourrait figurer sur l'import martien du "Tangerine Dream" de Kaleidoscope. "Cheap New-Age Fix" se paye la tête des bobos adeptes de mysticisme. "Arthur Drugstore", Barrett plante de la valériane sur la lune. "S.P.A.C.E.R.O.C.K. With Me", Hawkwind a ingurgité "La Traviata" de travers. "The Loveboat", Captain Sensible explore en vaisseau spatial "Alice Au Pays Des Merveilles". Les merveilles, ce sont toutes les chansons de cet album. "*Les gens se souviendront de moi non pas parce que j'ai été génial, mais parce que mon refus des compromis me préserve de tout embarras.*" Pas sûr : Cope, qui aimait se promener uniquement vêtu d'une carapace de tortue, n'a pas été à l'abri du ridicule ; par contre, "Interpreter" s'érige comme l'œuvre d'un compositeur incontestablement génial. ★

Première parution : 14 octobre 1996

Photo Brian Rasic/ Getty Images

Julian Cope,
Shepherd's Bush Empire,
Londres, octobre 1995

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Photos étonnantes du jeune Vincent Furnier

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleurs microsillons du moment.

Rééditions

Le Kiosque D'Orphée

"Une Epopée De L'Autoproduction En France 1973-1991"

Born Bad Records

Bien difficile de donner en vingt-trois morceaux une image représentative de l'esthétique d'un label qui possède des publications par centaines mais aucune direction artistique. Maison de disques fourre-tout qui s'apparentait plus à un *middle man* désintéressé entre des artistes amateurs et des usines de pressage qu'à un véritable univers cohérent, Le Kiosque D'Orphée est un mystère qui taraude les collectionneurs depuis des décennies. Le compilateur Sacha Sieff rassemble ici des morceaux qui ont en commun leur aspect lo-fi et une forme de naïveté touchante, entre acid folk ("Girl Like You" de Warlus), hard rock ("Symphonie Pour 3 Œufs Brouillés" d'Amphyrite), musique électronique ("Polaris" par Polaris). Des raretés qui racontent une histoire étonnante de l'autoproduction en France à une époque où diffuser sa musique était tout autre.

Humble Pie

"Humble Pie"

A&M/ Universal/ Music On Vinyl

1969. Steve Marriott annonce avec fracas son départ des Small Faces après un énième concert frustrant où le groupe ne joue pas son chef-d'œuvre "Ogdens' Nut Gone Flake". Le chanteur-guitariste décide alors de monter un groupe avec Peter Frampton, qu'il avait déjà tenté de recruter et en qui il voit un compagnon d'écriture aussi doué que Ronny Lane. Humble Pie fera partie de ces groupes qui poseront les bases du hard rock, jouant un mélange de blues heavy, de folk et de rock'n'roll. "Humble Pie", le troisième album du groupe sorti en 1971, demeure celui où le quatuor trouvera le meilleur équilibre entre ces genres, et possède quelques moments de bravoure comme l'ouverture "Live With Me" à l'orgue hypnotique.

Johnny Cash

"Man In Black"

Columbia/ Music On Vinyl

La discographie de Johnny Cash compte plusieurs dizaines d'albums, ce qui en rend la lecture parfois difficile. Il y a ainsi quelques périodes à connaître : les débuts chez Sun au milieu des années cinquante, la période Columbia durant la décennie suivante où il a commencé à cultiver une image d'outlaw, qu'il a cimentée par des albums live en prison restés mythiques ("At Folsom Prison", "At San Quentin"). Des disques magnifiques qui contrastaient avec sa production studio de la fin des années soixante plus erratique, entre gospel, duos avec June Carter Cash et albums concepts (l'étonnant "From Sea To Shining Sea"). En 1971, Cash décide de remettre la politique au centre de ses préoccupations avec un (38ème !) album empli de protest-songs ("Singin' In Viet Nam Talkin' Blues") et, surtout, endossant pour la première fois le personnage de "Man In Black" avec la chanson qui donne le nom à l'album. Un moment important de la mythologie de Cash réédité sur un disque non pas noir mais translucide.

The Spiders

"Don't Blow Your Mind: The Mascot Sessions"

OKtay

Les compilations "Nuggets" en attestent : plusieurs artistes populaires des années soixante et soixante-dix ont fait leurs premières armes dans des petits groupes garage. Iggy Pop était batteur chez les Iguanas, les Golliwogs n'étaient pas encore Creedence Clearwater Revival et Alice Cooper s'appelait toujours Vincent Furnier et jouait

Photo Bruno Berbessou

dans un groupe nommé The Spiders. Formé en 1964 à Phoenix, Arizona, le groupe d'adolescents contenait des musiciens qui formeraient plus tard la base du Alice Cooper Band avec Glen Buxton à la guitare et Dennis Dunaway à la basse. De son vivant, le groupe n'a publié que deux singles, qu'on retrouve sur cette compilation qui assemble à la fois les versions définitives de "Why Don't You Love Me", "Don't Blow Your Mind" et "Hitch Hike", ainsi que des prises alternatives. Un document intéressant, publié en vinyle avec un insert riche en photos étonnantes, en particulier du jeune Vincent Furnier.

Nouveautés

Bound By Endogamy
"Bound By Endogamy"
Bongo Joe

L'actualité se bouscule pour le duo electro-post-punk suisse Bound By Endogamy. Après la réédition de la cassette "Huit Cauchemars D'une Machine Fêlée" en fin d'année, voici que sort le véritable premier album du groupe, au propos tout aussi radical que son prédécesseur. La musique de Kleio Thomaïdes et Shlomo Balexert navigue du synth-punk à l'indus, avec une passion manifeste pour les rythmes froids des machines et les synthétiseurs. Plus varié que l'EP qui le précédait (on n'aurait pas forcément imaginé le groupe proposer un titre apaisé tel que "Withered Flowers"), ce premier album signale l'émergence d'un groupe passionnant.

Donna Blue
"Into The Realm Of Love"
Snowstar

Duo hollandais repéré en 2022 avec son premier album "Dark Roses", Donna Blue revient avec un deuxième album absolument magnifique. Couple sur scène comme au quotidien, Danique van Kesteren et Bart van Dalen ont conçu dans leur salon les chansons qui composent ce deuxième album d'un classicisme admirable. Les influences sont manifestes : Nancy & Lee, Morricone, Gainsbourg. Donna Blue chantent en duo des chansons pop bercées d'inspirations sixties et aux arrangements superbes (la basse *mélodynelsonienne* de "Fantasy Girl", les cuivres et cordes de "Harmony Of Spheres").

The Big Idea
"Tales Of Crematie"
Room Records

Originaires de La Rochelle, les six garçons de The Big Idea se sont fait connaître en 2023 avec leur idée folle d'enregistrer un album à bord d'un voilier au milieu de l'Atlantique. "The Fabulous Expedition Of Le Grand Vésigue" était un album pop touchant où le groupe exprimait de belles choses mais ce "Tales Of Crematie" montre une évolution intéressante. Disque concept, il voit le groupe partir dans une direction psychédélique volontiers expérimentale où on croise des pistes de pop lysergique très sixties, comme l'ouverture façon The West Coast Pop Art Experimental Band de "The War", de la country déglinguée ("The River's Queen"), du krautpunk saturé ("The Fight"). Disque-monde aux mille idées, c'est une belle réussite qu'on recommande vivement.

Thee Sinseers
"Sinseerly Yours"
Colemine

Il existe à Los Angeles, et dans la Californie en général, une tradition qui se perpétue de façon étonnante dans les communautés mexicaines, celle d'une musique héritée de la soul et du doo-wop des années cinquante et soixante. Teinté de nostalgie, un revival *chicano soul* est ainsi en plein essor en ce moment avec de nombreux groupes aussi évocatifs que Los Yesterdays, Thee Sacred Souls et Thee Sinseers dont le premier album était très attendu par tous ceux qui avaient eu le plaisir d'assister à leur concert aux Trans Musicales en 2019. On retrouve ici certains des premiers singles du groupe, en particulier l'immense "What's His Name" aux cuivres chaleureux, pour un superbe album d'une élégance et d'une classe ébouriffantes.

45 tours

A Savage
"Black Holes, The Stars And You"
Rough Trade

Il est comme ça Andrew Savage. A peine a-t-il publié un des albums les plus marquants de 2023 ("Several Songs About Fire"), voici qu'il sort deux titres inédits sur un 45 tours. On ignore pourquoi "Black Holes, The Stars And You" n'a pas passé le cut de l'album tant cette chanson superbe mérite d'être connue. La face B est une belle reprise de "Oyster And The Flying Fish" de Kevin Ayers, preuve s'il en fallait du bon goût de l'auteur. ❑

Discographisme_79

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

"New Skin For The Old Ceremony"

Leonard Cohen

Première parution : 1974

Leonard Cohen est un homme transparent. Une qualité paradoxale pour un poète. Dès ses premiers écrits, bien avant qu'il ne les chante, Leonard Cohen s'inscrit dans un chemin de vérité. Une quête ne traquant pas le réalisme du quotidien mais épousant au plus près ses émotions, ses fantasmes, ses rêves. Cette exigence demande du temps. Le temps de vivre, puis celui de faire un pas de côté pour traduire ce que lui seul a pu éprouver. Le temps pour sculpter des vers dépouillés, loin des lieux communs ou de ces logorrhées épuisantes qui traînent dans toutes les chansons. Le temps pour s'approcher de son intimité.
A 40 ans, le Canadien commence à y voir un peu plus clair dans son parcours. Passé à côté de l'hystérie du rock'n'roll, de l'effervescence des sixties et du renouveau folk, il voyage depuis 1956 entre l'Europe, l'Amérique et surtout la Grèce et l'île d'Hydra où il rencontre sa muse, Marianne ("So long, Marianne"). Poète, romancier, il publie plusieurs ouvrages et vit de petits boulots, de bourses universitaires et de maigres à-valoir. Après dix ans d'errance, il pose ses bagages à New York et renoue avec ses premières années musicales canadiennes. Un texte, une voix et une guitare. Un premier album sort en 1967, "Songs Of Leonard Cohen", avec une pochette où la photo semble s'échapper d'un photomaton. Costume sombre, chemise blanche, cravate qu'on devine, regard franc et droit. Petit succès critique, l'album est apprécié par le public européen, ignoré par l'américain. Deux ans plus tard, sur "Songs From A Room", Cohen, toujours en noir et blanc, se coiffe d'une casquette de marin — après tout, "Jesus Was A Sailor" — et porte son imper Burberry acheté lors de son premier voyage à Londres ("Famous Blue Raincoat"). Enregistrés à Nashville, les morceaux dépouillés aux textes sombres n'attirent toujours pas les oreilles américaines vivant les dernières heures du Summer of Love. En revanche, la France s'entiche de ce gentleman dépressif qui plaît beaucoup à Pompidou et Giscard. Dix chansons tous les deux ans, cela semble être son rythme de croisière pour le moment. "Songs Of Love And Hate" paraît en 1971 avec à nouveau une photo en noir et blanc. Mais sur celle-ci, Cohen sourit en regardant les cieux, sans doute pour conjurer l'effet pas très emballant du titre écrit en très grosses capitales et écrasant un visage fatigué et barbu sorti de la pénombre. Publié en 1974, "New Skin For The Old Ceremony" amorce un nouveau cycle. Sur le plan musical, Cohen suspend son esthétique minimale élaborée à Nashville pour ses deux précédents albums. Sur le plan sentimental, sa vie avec Suzanne Elrod (pas celle de la chanson "Suzanne" du premier album) commence à prendre l'eau et vire à l'amertume ("I Tried To Leave You"). Sur le plan spirituel, sa virée en Israël où il a chanté pour l'armée en pleine guerre du Kippour a revitalisé sa foi ("Who By Fire"). Toutes ses vérités sont abordées dans l'album, y compris sa recherche ("A Singer Must Die"). Mais ces vérités sont complexes et contradictoires, l'amour et la haine, la foi juive et la pratique du bouddhisme, la guerre et la paix s'attirent sans cesse sans se fondre, construisant le chaos du poète. Pour la première fois, il écarte le terme "songs" du titre de l'album. Il y reviendra ensuite par deux fois. Il assume pleinement être passé du statut d'écrivain à celui d'interprète auteur (songwriter). Cette assurance se traduit aussi par une plus grande aisance dans le chant ("Lover Lover Lover"). Cette *nouvelle peau* ne désigne pas un effet de surface, une cosmétique passagère, mais touche ses chairs profondes. Néanmoins, ses obsessions, ou plus exactement ses interrogations existentielles, n'ont guère varié et nourrissent la mise en scène de cet opus. Ecrire, jouer de la guitare, chanter, voire enregistrer un album s'exécutent forcément dans une dimension rituélique pour celui qui séjourne régulièrement et de longs mois dans des monastères bouddhiques, pour celui qui écrit avec discipline à des heures précises. Aussi, choisir cette illustration pour la pochette fait sens. La gravure est extraite du "Rosaire Des Philosophes", un des traités alchimiques les plus célèbres et commentés, publié en 1550 en Allemagne. Elle se nomme "La Fermentation" et se réfère à une opération permettant d'atteindre la pierre philosophale, but ultime des alchimistes ouvrant le secret du monde. L'image est une représentation purement symbolique utilisée par Carl Gustav Jung dans son ouvrage "Psychologie Et Alchimie". C'est très certainement dans ce dernier qu'elle a été repérée. Jung ramène cette opération ésotérique à une communion des principes masculins et féminins aboutissant à une conscience élargie. Cette union des contraires promettant la béatitude et la sérénité s'avère être le cœur de la poétique de Leonard Cohen et de toutes ses recherches humaines et spirituelles. L'image choisie est la version colorisée afin de la rendre moins austère, plus accessible. A l'origine, il s'agissait d'une mare ou d'une mer sur laquelle s'enlaçaient le roi et la reine. Mais l'autre rive a été colorée en bleu afin de laisser croire à des ébats célestes. Cet érotisme dans lequel l'acte sexuel s'avère également être une rédemption (grande thématique parcourant l'œuvre du Canadien) recevra le sceau de la censure profane n'y percevant que du sexe. Des pochettes alternatives seront diffusées. Une aile sortie de nulle part couvrira les corps s'entremêlant au Royaume-Uni. Aux Etats-Unis, la pochette sera remplacée par un énième portrait en noir et blanc, costume cravate et visage fermé identifiant définitivement Cohen à un rabat-joie neurasthénique. L'album essuiera un nouvel échec sur le continent américain (la faute à la pochette ?) amenant Cohen à cette réplique célèbre sur la réussite : "*Success is survival*". ❑

COLLECTION
rock&folk

PLONGER DANS L'UNIVERS DE 10 GENRES MUSICAUX
AVEC LEURS SÉLECTIONS CULTES
DANS UNE COLLECTION VINYLE COLLECTOR !

DÉCOUVREZ L'HISTOIRE DE CES MOUVEMENTS MAJEURS
ET LEURS ANECDOTES LES PLUS FOLLES RACONTÉES
PAR LES JOURNALISTES DE ROCK&FOLK !

DISPONIBLE PARTOUT
DANS LES BACS ET EN DIGITAL !

WAGRAM music

Le Crédit Mutuel donne le LA

Retro CTROP
FESTIVAL

CHATEAU DE TILLOLOY (80)
28>30 JUIN 2024

VINTAGE FOOD MUSIC

DEEP PURPLE
PATTI SMITH
SOFT CELL
THE HUMAN LEAGUE
THE DAMNED
SANANDA MAITREYA
HAWKWIND - UUHAI
SLADE - THE NITS
PHIL CAMPBELL & THE BASTARD SONS PLAYS Motörhead
KO KO MO - EDITH NYLON

AUTOROUTE A1 - SORTIE 11/12
LOC 03 22 89 2000
Fnac, Auchan, Carrefour, Leclerc, Intermaché, Cultura
WWW.RETROCTROP.FR

RIFFX · Crédit Mutuel · rock&folk · Info Concert · RTL2

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

Giclure de wah-wah

THE OPEN MIND

S'IL N'Y AVAIT EU QUE L'ÉPATANT SINGLE "MAGIC POTION", décharge proto-metallique ayant depuis refait surface dans nombre de compilations (et également reprise par les Damned, Sun Dial ou encore Giöbia), la postérité de The Open Mind aurait déjà été acquise. Mais il y eut en plus un excellent disque devenu une référence souterraine, navigant avec bonheur entre freakbeat énergique et heavy psych en apesanteur.

C'est l'histoire de quatre potes de Putney, dans le sud-ouest de Londres, qui dès 1963 fondent The Apaches : Mike Brancaccio (guitare), Tim Du Feu (basse), Phil Fox (batterie) et Ray Nye (chant). Leur but : reprendre des tubes bien sûr, mais aussi amasser quelque maigre obole dans les fêtes universitaires. Ray est vite remplacé par Terry Martin (né Schindler), également guitariste rythmique. Observant les clichés des Beach Boys, nos garçons pensent tenir une idée en se présentant comme des pratiquants de course automobile… Ils deviennent donc The Drag Set, sans saisir le quiproquo induit par le mot *drag*. Nos rockers postulent au renommé Pontiac où ils ouvrent pour The Who en juillet 1966, et ont aussi le privilège d'accompagner Wilson Pickett ainsi que John Lee Hooker. Dans un autre club, ils partagent l'affiche avec un Jimi Hendrix fraîchement débarqué. Ce faisant, ils sont repérés par deux jeunes managers : Elliot Cohen et Ellis Elias. En janvier 1967, le groupe se lie aussi avec Joe Meek — qui se suicide hélas peu après —, puis signe sur une filiale de CBS qui sort un premier simple très garage sixties ("Day And Night"). Son insuccès motive de grands changements : il devient The Open Mind, un blase au goût du jour suggéré par la mère de Tim qui *"ne comprenait pas son style de vie, mais essayait de garder un esprit ouvert"*, puis se met à composer. En guise de carburant : un peu de speed, des joints et bien sûr quelques acides. Nos chevelus écument les lieux à la mode du moment : UFO, The Electric Garden (en ouverture de Pink Floyd) ou Happening 44. Le Marquee les réclame pour la première partie de The Small Faces, The Electric Prunes ou encore Joe Cocker. Piqué par un commentaire acerbe de Paul McCartney (plus intéressé par la gent féminine que par le concert) au Bag O' Nails de Soho, le groupe redouble d'efforts en répétition. Le chanteur Jon Anderson, futur Yes, intègre brièvement la bande, mais cette alliance ne dure pas. Nos gandins suivent ensuite l'intimidant Benny Huntman, promoteur de boxe dont le fils Roger connaît le producteur Johnny Franz (Dusty Springfield, Scott Walker). Huntman vire Cohen et Elias *manu militari*, c'est-à-dire flanqué de deux professionnels du noble art, pour installer son fils comme manager et envoie The Open Mind sillonner l'Angleterre avec un planning stakhanoviste. Si ses plans sont parfois louches — comme cette prestation filmée à but promo-tionnel qui se retrouve dans un film pornographique —, une promesse est au moins tenue : celle de la signature chez Philips via Franz, aux manettes de l'enregistrement du premier opus. L'homme, peu friand du courant psychédélique, laisse son ingénieur du son Fritz Fryer (ex-Four Pennies) épauler le groupe dans ses expérimentations. Las, à peine le disque mis en boîte, Benny Huntman meurt et les divergences musicales apparaissent entre Mike et ses comparses. Steve Florence, ancien roadie, prend sa place. Le long-format est publié en juin 1969, mais sans soutien du label. Cette galette très recherchée aujourd'hui propose une série de chansons freakbeat accrocheuses, harmonies planantes et paroles mystiques de rigueur, illuminées par les interventions tranchantes de Mike Branaccio à la Gibson Sunburst enrobée de fuzz et distorsion, marquées par le Clapton de "Disraeli Gears" et le raga indien. "Dear Louise" lance les hostilités, emmenée par la rythmique implacable de Fox et Du Feu, basse ronflante et batterie métronomique. "I Feel The Same Way Too" est une sorte de mantra solennel chanté d'une voix de fausset qui embraye brusquement sur le riff de "Sunshine Of Your Love" avant un solo totalement lysergique. La tendue "Thor The Thunder God" évoque à la fois Love, The Creation et le Fleetwood Mac de "The Green Manalishi". La lancinante "Before My Time" s'articule autour d'un riff hypnotique, avant la frondeuse "Falling Again" en conclusion. Les critiques sont encourageantes au point que Philips publiera un ultime simple gravé juste après l'album : le désormais mythique "Magic Potion", adoré par John Peel. Un titre qui, paru six mois avant le premier Black Sabbath, anticipe clairement le heavy metal à venir avec son riff hyper-saturé et surtout un solo totalement incroyable au bout d'une minute et quarante-six secondes : fragrances orientales, giclure de wah-wah et double pédale martelée.
Mais la coupe est pleine : arnaqués par Huntman, coincés par un contrat de cinq longues années chez Philips, les musiciens jettent l'éponge pour continuer sous un autre nom (Armada) dans un style jazz-rock, ou simplement devenir charpentier (Phil). Le clap final a lieu en 1973, sans autre disque à la clé. ❑

Qualité France

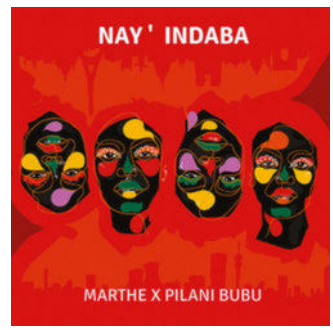
PAR H.M.

“Gueuler haut et fort que le rock n’est pas mort”

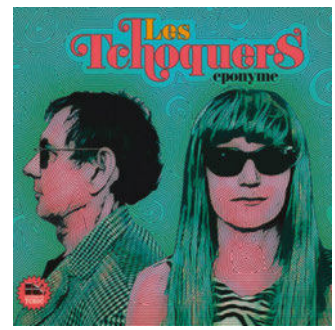
La musique n’a pas de frontière et les collaborations à distance sont plus fréquentes que jamais avec les technologies nouvelles. La sélection du mois célèbre ces globe-trotters avec plusieurs albums à la saveur internationale.

Originaire de Nantes, **Orange Blossom** a acquis sa notoriété en évoluant depuis trente ans d’une manière singulière entre trip-hop, rock progressif, musique électronique et musiques du monde. Ce quatrième album (dix ans après le précédent) “*soutient le combat des femmes pour plus d’égalité*” et confirme le parti pris mondialiste et inclassable de ce collectif animé par un compositeur franco-mexicain. Unissant instruments et machines, pop electro et superbe voix féminine polyglotte (arabe, persan, portugais), ambiances planantes et invitations à la danse, rêverie et transe, il constitue un vibrant plaidoyer transculturel *(“Spells From The Drunken Sirens”, Washi Washa, facebook.com/orangeblossomofficiel).*

Depuis 2022, **Dead Chic** est un quatuor formé dans le Jura à l’initiative de deux musiciens qui s’étaient croisés au sein de leurs groupes respectifs : Damien, issu de la région et connu pour sa participation à Catfish, et Andy, un Londonien membre du duo Heymoonshaker. Leur collaboration aboutit à ce premier EP six-titres détonnant et d’une intensité fiévreuse : les claviers virevoltants — relayés par des guitares adeptes de reverb à profusion et par une voix âpre et impressionnante — plongent l’auditeur dans un bain de rock teinté de soul qui façonne des climats intenses sans jamais se départir de son énergie (*“The Venus Ballroom”, Dead Chic Records/ Upton Park, facebook.com/deadchic).*

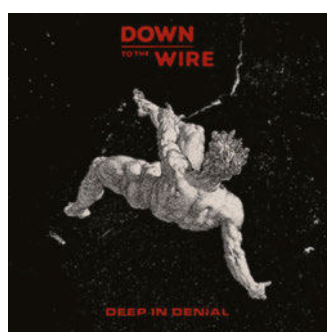


Le collectif **Marthe & Pilani Bubu** est né de la rencontre d’un quatuor grenoblois d’obédience jazz-rock (créé en 2017) avec une conteuse-chanteuse qui l’a accueilli en résidence dans un studio sud-africain. Retraçant les faits sociaux du pays avec une option féministe très affirmée, cet album est en même temps le témoin d’un périple historique et une expérience musicale transculturelle : la soul, le jazz, le blues et le hip-hop s’y mêlent avec délice au folklore africain traditionnel pour générer une mixture hybride et novatrice qui interpelle et entraîne dans un tourbillon groovy et cuivré, à l’image de l’hypnotique “Imbokodo” *(“Nay’ Indaba”, L’Oreille En Friche, martheofficial.com, distribution Pias).*



Sur la scène marseillaise, **Les Tchoquers** sont la nouvelle attraction des disques Tchoc — défenseurs invétérés d’un rock vintage et francophone qui plonge ses racines dans les années soixante. Fondé par l’inénarrable homme-orchestre Dan Imposter, il s’agit en fait d’un duo accompagné de multiples complices où la voix mutine de Claire illumine un véritable festival de reprises avisées, empruntées à la scène française (Jacqueline Taïeb, Ronnie Bird) ou internationales, via des traductions plaisantes (Doors, Donovan), le tout agrémenté de compositions originales ne déparant pas dans ce voisinage qui ressuscite le bon temps du jerk et de pop rock psyché à la française (*“Eponyme”, Disques Tchoc, disques.tchoc@gmail.com).*

Après l’expérience de groupe avec Rotters Damn, **Ferdinant** (de Mayenne) s’est replié en 2021 sur une structure de duo en ne conservant du quartette initial que le batteur et le chanteur, respectivement compositeur et auteur. Son premier album défend une ligne francophone avec des textes qui tissent “*un voyage à histoires*” entre réalités sociales et nostalgie existentielle. Musicalement, il se situe également dans une certaine tradition française, revendiquant l’héritage de Noir Désir (perceptible au niveau du chant) ou de Feu ! Chatterton (quand il se pare d’atours pop) pour arpenter les voies d’un rock incantatoire tour à tour enflammé et lyrique *(“La Belle Histoire”, Ferdisco, facebook.com/ferdinantoff).*



Les quatre Parisiens de **Down To The Wire** n’ont pas délaissé leurs amours de jeunesse : se définissant comme post-grunge, ils revendiquent l’héritage de Soundgarden, Deftones ou Alice In Chains pour “*gueuler haut et fort que le rock n’est pas mort et qu’ils auront toujours dix-sept ans*”. On les croit sur parole à l’écoute de leur second album anglophone, cinq ans après leurs débuts : grosses guitares et riffs à profusion, rythmiques plombées, souvenirs punk débridés, tendance hardcore assumée, refrains à reprendre en chœur, déflagrations vocales, montées paroxystiques, tous les ingrédients sont réunis pour satisfaire les amateurs *(“Deep In Denial”, Down To The Wire, facebook.com/downtothewireband).*

Qu’elle chante en anglais ou en français, **Lucie Folch** (de Montpellier) s’illustre d’abord par son timbre vocal qui évolue entre douceur harmonieuse et détermination éthérée. Depuis plus de dix ans, en marge de ses expériences au sein de divers groupes du cru (Anita’s Revenge…), elle poursuit sa trajectoire personnelle dans ce qu’elle qualifie de “*folk pop aigre-douce*” et, sur son premier EP cinq titres, elle n’hésite pas à aborder des sujets graves (deuil, absence, isolement, exode) avec une légèreté et une élégance que renforcent le parti pris instrumental intimiste (piano, guitare, basse) et des mélodies prégnantes *(“Ailleurs”, Tadam Records, facebook.com/lucie.room.folch).*

Le duo d’Amiens **Edgär** va multiplier les premières parties dans des Zénith pour tenter d’imposer les titres phares de son nouvel album… et il a des chances de réussir son pari. Sept ans après ses débuts, s’éloignant de l’electro pop francophone de son premier essai, il prend pour références les Strokes, Arctic Monkeys ou The Hives, et cultive une pop anglophone pétri de guitares énergiques, de refrains accrocheurs et d’harmonies vocales qui font mouche, avec çà et là des souvenirs new wave (“Time”) et de véritables hymnes au peps enjoué, tels “It’s Gonna Be Alright” ou “Superman” *(“Edgär Is Dead”, Grabuge Records/ Riptide Music, facebook.com/ Edgarofficiel, distribution Kuroneko).* ❑

PAR PHILIPPE THIEYRE

Interdit par la BBC pour son contenu ouvertement sexuel

Survenu le 18 octobre 2023 à Tulsa, Oklahoma, le décès du chanteur Dwight Twilley est passé inaperçu. Il était un des plus brillants représentants de la POWER POP également orpheline de Jack Lee des Nerves décédé le 26 mai 2013 et d'Eric Carmen des Raspberries, le 10 mars 2024.

L'association de pop et de power est utilisée pour la première fois en mai 1967 par Pete Townshend, pour décrire la musique des Who, des Small Faces et des Kinks 1964, "You Really Got Me", revendiquant aussi l'influence des Beatles et des Beach Boys pour le côté le plus pop, sans oublier que des ballades s'incrustent entre deux riffs rageurs. La power pop se définit à partir du début des années soixante-dix et connaît son apogée entre 1975/ 76 et le milieu des années quatre-vingt. Surtout populaire aux USA, l'émergence de la power pop est pourtant attribuée à une formation galloise, **Badfinger**, auparavant les Iveys, qui sort quatre albums entre 1970 et 1973 sur Apple, le label des Beatles. "No Dice" (1970) et "Straight Up" (1971), produit par George Harrison et Todd Rundgren, sont considérés comme les premières manifestations de la power pop. Malheureusement, malgré de superbes compositions associant harmonies vocales et qualités instrumentales et les succès de "No Matter What" et celui plus tardif de "Without You", Badfinger fait partie des groupes particulièrement malchanceux. Il cumule escroquerie par un manager véreux, conflit avec ses différentes maisons de disques et dissensions internes. A cela se rajoutent les suicides par pendaison du pianiste chanteur et guitariste Pete Ham en 1975 et du bassiste et chanteur Tom Evans en 1983, deux de ses compositeurs avec Joey Molland, guitare et chant, seul survivant après le décès du batteur Mike Gibbins en 2005. Les Américains répondent d'abord en 1971 avec **Earth Quake**, et surtout en 1972 avec les **Raspberries** et **Big Star**. On mentionne souvent Todd Rundgren et son double album "Something/ Anything?" (1972), mais, musicien de génie, en réalité, il agglomère tous les styles en un grand maelström sonore. Il faudrait plutôt parler de chansons power pop que d'albums : "Black Maria", "I Saw The Light", "Cold Morning Light". On pourrait aussi remonter à l'époque psychédélique des Nazz, "Open My Eyes", "She's Goin' Down", "Hello It's Me" sur "Nazz" (1968). John Doukas, chant, Robbie Dunbar, guitare, piano, chant, Stan Miller, basse, chant, et Steve Nelson, percussions, chant, forment **Earth Quake** à Berkeley en 1966, mais ne sortent leur premier album qu'en 1971, "Earth Quake". Après un deuxième album chez A&M, "Why Don't You Try Me?" (1972), mécontent du travail, ou plutôt de l'absence du travail, Earth Quake monte sa propre maison de disques avec le producteur Matthew King Kaufman, Beserkley. La première production en est la compilation "Beserkley Chartbusters Volume 1" (1975) avec les recrues du label, **Greg Kihn**, les **Rubinoos** fondés par Tommy Dunbar, le frère de Robbie, et Jonathan Richman accompagné par Earth Quake sur "Roadrunner". Cette même année, paraît "Rocking The World", un live à pleine vitesse avec un deuxième guitariste chanteur, Gary Philippet alias Phillips, précédemment dans Copperhead avec John Cipollina. Earth Quake se sépare en 1980 après un sixième album auquel ne participe pas Phillips qui a rejoint Greg Kihn, autre adepte de la power pop, et a collaboré avec les Residents sur "The Third Reich 'N' Roll" (1979). En 1977, Beserkley a sorti "Yachtless" du Tyla Gang. Contrairement à Earth Quake, les Raspberries ont connu le succès grâce aux chansons, "Go All The Way", "Let's Pretend", "I Wanna Be With You", "Tonight" et "Overnight Sensation (Hit Record)", toutes écrites par le chanteur, bassiste et guitariste rythmique Eric Carmen. A Cleveland,

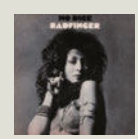
Badfinger

Photo Michael Putland/ Getty Images

Raspberries

Photo Archives Rock&Folk-DR

Top 5



Badfinger
"No Dice" *(1970)*
Après un premier album pour Apple, "Magic Christian Music" (1970) coproduit par Tony Visconti et Paul McCartney, et l'arrivée de Joey Molland, "No Dice" est considéré comme le premier manifeste power pop avec des titres tels que "I Can Take It", "No Matter What", "Better Days", Watford John", "Love Me Do". "We're For The Dark" est une ballade avec cordes et cuivres. Autre ballade, "Without You" sera popularisé par Nilson en 1971 et repris, entre autres, par Mariah Carey en 1994.

Ohio, les Raspberries sont nés de la rencontre de Carmen, pianiste et violoniste de formation classique, auparavant dans Cyrus Erie, avec trois anciens musiciens de The Choir, une formation garage rock, Wally Bryson, lead guitare, David Smalley, guitare rythmique puis basse, et Jim Bonfanti, batterie, tous trois chantant également. En avril 1972, paraît "Raspberries" dont est extrait le single "Go All The Way" qui entre dans le Top 5, mais est interdit par la BBC pour son contenu ouvertement sexuel. L'influence des Who y est nettement perceptible. Un modèle de power pop. "Fresh" sort en novembre et, en septembre 1973, "Side 3" avec une pochette découpée sous la forme d'un bol de framboises. Malgré le succès, des désaccords se font jour provoquant les départs de Smalley et Bonfanti. Ils sont remplacés par Scott McCarl et le batteur de Cyrus Erie, Michael McBride pour le quatrième et dernier album, "Starting Over" (1974) alternant entre ballades et titres plus rock, "Party's Over", "Play On", "I Don't Know What I Want", presque une adaptation de "Won't Get Fooled Again" des Who. Après la séparation, il y eut deux reformations éphémères. Wally Bryson rejoint Fotomaker et Eric Carmen connaît un succès extraordinaire avec son premier album solo, "Eric Carmen" (1975) et surtout la chanson "All By Myself". Fils d'un musicien de jazz, né le 28 décembre 1950, **Alex Chilton** est invité en 1966 à rejoindre, au chant, Ronnie And The Devils qui, l'année suivante, prennent le nom de Box Tops. Le premier single en août 1967, "The Letter", est un immense succès international. Malgré ses 16 ans, Chilton chante comme un soul man dont les cordes vocales auraient été frottées au whisky et à la cigarette. D'autres hits suivront entre 1967 et 1970, "Neon Rainbow", "Cry Like A Baby" avec une touche de sitar, "Choo Choo Train" et "Soul Deep". Après quatre albums, les Box Tops se séparent en 1970. En 1996, une réunion des cinq membres originaux aboutira à la sortie d'un cinquième album. En 1971, alors guitariste pour les studios Ardent, né en 1951, Chris Bell demande à Chilton d'intégrer son groupe, Icewater, aux côtés de Jody Stephens, batterie, et d'Andy Hummel, basse. Le nom de **Big Star** leur est venu au moment des enregistrements du premier album. En avril 1972, "# 1 Record" est un des albums fondateurs de la power pop. Si les critiques sont plutôt élogieuses, la distribution d'Ardent Records par Stax n'est pas du tout à la hauteur. Le désastre commercial est à l'origine de tensions parfois violentes à l'intérieur du groupe, coups, destructions d'instruments, en particulier entre Bell, en proie à des addictions et à la dépression, et Hummel. En novembre, Bell quitte Big Star, revient provisoirement puis s'en va définitivement entraînant la séparation. En 1973, Big Star renaît sous la forme d'un trio avec Chilton dorénavant compositeur prédominant avec des contributions de Hummel et Stephens : "Radio City" (1974). Malgré le départ de Bell, "Radio City" s'inscrit dans la lignée de "# 1 Record", au même niveau de qualité et de puissance, "O, My Soul", "Life Is White", "Mod Lang", "Back Of A Car", "September Gurls". Encore une fois, des conflits à propos de la distribution entre Ardent, Stax et Columbia aboutissent à des ventes minimales. Sans Andy Hummel, le troisième album, sobrement intitulé "3rd", est principalement l'œuvre d'Alex Chilton composant onze des quatorze titres, dont "Holocaust", "Kizza Me" et "Kanga Roo", auxquels s'ajoutent une chanson de Jody Stephens, une belle reprise de "Femme Fatale" du Velvet Underground et une autre de "Whole Lotta Shakin' Going On". Ce magnifique album, d'abord refusé en 1975 par les distributeurs, sort finalement en 1978, en Angleterre, "The Third Album", et aux USA, "3rd", à un moment où Big Star n'existe plus. 1993 voit le retour de Big Star avec Chilton, Stephens, Jon Auer, guitare, et Ken Stringfellow, basse, claviers, tous deux des Posies : "In Space" (2005). En marge des grands circuits commerciaux, Alex Chilton sort de très beaux disques, dont plusieurs en France sur New Rose et Last Call. Il décède le 17 mars 2010, quatre mois avant Andy Hummel, le 19 juillet 2010. De son côté, Chris Bell enregistre l'album "I Am The Cosmos" en 1974 et 1975 au château d'Hérouville, mais celui-ci ne sortira qu'en 1992 bien après sa mort le 27 décembre 1978 dans un accident de voiture. Seul survivant, Jody Stephens a, entre autres, accompagné Matthew Sweet, Bill Lloyd, Golden Smog et les Lemon Twigs. Le bassiste Frank Secich et le chanteur Jim Kendzor créent **Blue Ash** en 1969 avec le batteur David Evans et un guitariste remplacé en 1970 par Bill Bartolin. Blue Ash sort "No More, No Less" en 1973. Réputée pour ses concerts, cette formation de l'Ohio tourne toute l'année assurant des premières parties des Stooges, Bob Seger, Aerosmith, mais, jugeant les ventes insuffisantes, Mercury ne reconduit pas le contrat. Un deuxième album paraît sur Playboy Records en 1977. Playboy arrêtant sa production discographique, Blue Ash se retrouve de nouveau sans contrat. Les quatre musiciens jettent l'éponge en 1979. Dans les années quatre-vingt, Frank Secich joue avec Stiv Bators, les Dead Boys et, depuis 2007, dans les Deadbeat Poets. ❑

Photo Archives Rock&Folk-DR

Big Star

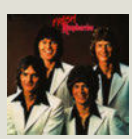
Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

The Rubinoos

Earth Quake

"Earth Quake" ***(1971)***

Earth Quake annonce la vague power pop avec des chansons conjuguant des percussions aux rythmes soutenus et des riffs incisifs, que les tempos soient rapides ou légèrement ralentis, "Tumbleweed", "Summer Song", "Guarding You", "Look Out Your Window", "Tickler". Seules exceptions, la ballade "Wind Keeps Blowing" et le long "Things" où les développements instrumentaux sont plus nombreux, mais sans aucune baisse de tension. Un disque et un groupe à redécouvrir.



Raspberries

"Fresh" ***(1972)***

Deux morceaux power pop, "I Wanna Be With You" et "Goin' Nowhere Tonight", lancent au mieux "Fresh" avant la ballade à succès "Let's Pretend", fortement inspirée par les Beatles, comme "I Reach For The Light". Suivent sur un tempo moyen, "Nobody Knows" et "It Seemed So Easy", une ballade, "If You Change Your Mind", caractéristique de l'écriture et du chant d'Eric Carmen, et un hommage aux Beach Boys, "Drivin' Around".

Big Star

"# 1 Record" ***(1972)***

Enregistré aux studios Ardent de Memphis entre mai 1971 et février 1972 avec l'apport de l'ingénieur du son Terry Manning au piano et aux harmonies vocales, "# 1 Record" représente la quintessence de la power pop. Les morceaux sont courts, concis, puissants à l'image des riffs de guitares, acoustiques, "Try Again", "Watch The Sunrise", comme électriques, "Feel", "In The Street", "Don't Lie To Me", "When My Baby's Beside Me". Sans oublier de somptueuses ballades, "Thirteen", "Give Me Another Chance". A l'exception de deux titres, les compositions sont l'œuvre du duo Bell et Chilton,

Blue Ash

"No More, No Less" ***(1973)***

Trop méconnu "No More, No Less" est un des meilleurs exemples de la power pop du début des années soixante-dix. Les douze plages bourrées d'énergie proposent neuf compositions du duo Frank Secich et Bill Bartolin, une de Jim Kendzor et deux adaptations, "Dusty Old Fairgrounds", une chanson de 1963 peu connue de Bob Dylan transformée en brûlot power pop, et "Anytime At All" des Beatles. A l'exception de deux ballades, "Just Another Game", "What Can I Do For You?", de "Abracadabra (Have You Seen Her?)" à "Let There Be Rock", le rythme ne faiblit jamais.

Et justice pour tous

PAR FABRICE EPSTEIN

Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous... Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.

Affaire numéro 51
Etats-Unis d'Amérique
contre **Rick** et **Hijazi James**

Problèmes de freak

RICK JAMES ARBORAIT UNE MOUSTACHE ! UNE MOUSTACHE ? OUI, UNE MOUSTACHE. Cet attribut masculin idéal pour cultiver l'embrouille et se cacher… derrière le mensonge. Première étape : éviter la conscription ! Rick James échappe au Vietnam et se terre en Terre-Neuve, au Canada. Là, il fait un tour de passe-passe au sein des mythiques Mynah Birds. Il y joue de la basse et chante aux côtés de… Neil Young (futur Neil Young), Bruce Palmer (futur bassiste de Buffalo Springfield) et Goldy McJohn (futur claviériste de Steppenwolf). Peu après l'arrivée de Young, les Mynah Birds sont signés par Motown Records qui, alors, s'essaye timidement au rock. Les seize titres enregistrés n'ont jamais été publiés ; les sessions sont brusquement interrompues lorsque James est arrêté par les autorités américaines, accusé d'avoir déserté la marine américaine. Le groupe se sépare en mars 1966 et les membres sont déliés de leurs obligations vis-à-vis de Motown, leur contrat annulé ; Young et Palmer pourront cordialement enregistrer avec Buffalo Springfield.

Mais c'est de Rick James, né James Ambrose Johnson Jr à Buffalo, dans l'Etat de New York, dont il est question ici. Après le Canada, Rick s'exile à Londres pour jouer avec le groupe Main Laine. Son pays natal lui manque mais, fier ou stupide, il est incapable de bénéficier des pistons de son oncle, membre émérite des Temptations. Il ne regagnera les USA qu'en 1977. Exit les problèmes avec les institutions de son pays — désormais, il est en droit de les critiquer et de se faire ostensiblement provocateur. A la fin des années 1970, Motown est en perte de vitesse ; James vivifie la vieille machine ; ses tubes funky donnent des couleurs à la maison de Chicago. Son premier single, "You And I", se classe en tête des charts R&B et atteint le Top 40 pop. En 1981, Rick James décroche le jackpot avec "Super Freak", single inclassable qui fait grimper l'album dont il est issu, "Street Songs", numéro 3 au hit-parade.

Les Temptations font les chœurs, les paroles de James sont délicieusement suggestives ("*She's a very kinky girl/ The kind you don't take home to mother*"). Rick James court les dangers du succès ; il cultive les conquêtes et la drogue. Sa musique est toujours à la hauteur : une collaboration fructueuse avec les Temptations, des albums ponctués de tubes. Puis, à la fin des années 1980, son punk-funk n'a plus sa place dans un univers désormais dominé par le rap, sa carrière s'affaisse comme le vieillissement de la peau. Dorénavant, il cultive le délit. Du moins le délit en puissance ; sitôt que la musique s'achève, le chanteur ne peut s'empêcher de s'accrocher aux épaules d'un flic. Il flirte avec l'irrévérence ; il est vrai que l'uniforme séduit et James aime les femmes. Que faire ? Ce n'est pas le corps, mais l'esprit — il est comme malade, érotomane, obsédé, drogué au plaisir ; elles lui plaisent toutes comme les femmes des autres ; il ne peut pas se contenir et franchit régulièrement le Rubicon du consentement.

1989. Rick James change de label. Après avoir passé huit ans chez Stax, le musicien espère se refaire avec Wonderful, publié chez Warner. Mais le succès n'est pas au rendez-vous, le chanteur n'est plus la star du début des années quatre-vingt. Peu importe, si la scène musicale se ferme, c'est une autre qui va s'ouvrir, et le justiciable le sait, elle peut avoir des conséquences financières, positives ou négatives. Parlez de moi tant que vous épelez correctement mon nom. JAMES. Levez-vous ! Rick ouvre les yeux. Il se trouve dans une salle d'audience du tribunal de San Francisco. Soudain, le juge tonne. Il vient de finir de poser une question à l'une des victimes lorsqu'il s'aperçoit que Rick James ronfle. Son avocat demande au président s'il peut s'approcher de lui. On voit beaucoup ce genre de scènes dans les procès américains. L'avocat chuchote : son client a une bronchite, le procès génère un tel stress qu'il ne peut trouver le sommeil.

Mais de quelle maladie Rick James souffre-t-il et de quoi l'accuse-t-on ? Se tenir affalé devant ses juges n'a jamais constitué une infraction pénale, seulement une certaine défiance vis-à-vis de l'institution judiciaire. Non ! Les faits sont d'une particulière gravité. Le 2 août 1991, le roi du fun est arrêté avec sa petite amie de 21 ans, Hijazi. Il lui est reproché d'avoir emprisonné et torturé une jeune femme de 24 ans. La victime est sans emploi ; puisqu'elle cherche un abri, James et Hijazi se proposent de l'héberger. Mais la générosité du couple James cache la véritable motivation des amants diaboliques. James et Hijazi brûlent leur victime avec une pipe à crack ; Rick la force à avoir un rapport sexuel avec sa compagne. Super freak, il regarde. Enfin, la victime est forcée de fumer de la cocaïne ; elle s'échappe opportunément, s'épanche auprès des services de police. James et Hijazi sont arrêtés et mis en examen. Les charges retenues font pâlir : agression avec une arme mortelle, séquestration, copulation orale forcée, menaces terroristes et fourniture de stupéfiants. Ils sont relâchés contre une caution. Dans un autre monde, sa chanson phare, remodelée par MC Hammer sous le titre "U Can't Touch This", remporte un Grammy Award.

Dans l'attente de son procès, le couple récidive. Le terme de récidive n'est pas totalement adapté ; les époux n'ont pas encore été condamnés. La seconde victime s'appelle Mary Sauger. Elle travaille dans le monde de la musique et rencontre Hijazi et James pour parler affaires. Séquestrée dans un hôtel de West Hollywood, la jeune femme est frappée pendant plus de vingt heures. Hijazi et James, c'est "L'Orange Mécanique" : "*Là-dessus, on y est allé de la castagne en beauté, ricanochant tant et plus du litso, mais sans que ça l'empêche de chanter. Alors on l'a croché aux pattes, si bien qu'il s'est étalé à plat, raide lourd, et qu'un plein baquet de vomi biéreux*

Photo Bobby Holland/ Michael Ochs Archives/ Getty Images

lui est sorti swoouuush d'un coup. C'était si dégoûtant qu'on lui a shooté dedans, un coup chacun, et alors, à la place de chanson et de vomi, c'est du sang qui est sorti de sa vieille rote dégueulasse. Et puis on a continué notre chemin." Remplacez le "il" par "elle" : la violence n'a pas de genre. James a conscience de l'enjeu du procès. Il reconnaît une dépendance à la cocaïne depuis vingt-cinq ans mais nie toute violence à l'égard des femmes. Aussi, il avance que depuis la mort de sa mère en 1991, il est traversé par la dépression et se réfugie, reclus, dans la drogue et dans sa chambre. Seul, non, à plusieurs, et quelle que soit la qualité de la compagnie, James est incapable de rester seul. "Super Freak" est le tube qui a changé sa vie. Depuis, ils sont plusieurs dans sa tête, alors il consomme et n'attire que le genre de femmes qu'il n'oserait pas présenter à sa mère — cette mère qu'il regrette d'avoir fait souffrir. James a changé — toujours la même rengaine —, c'est dans les tribunaux que le plus grand nombre de changements s'opèrent — magie de la justice. Au cours de l'audience, James demande au juge la permission d'épouser Hijazi. L'avocat de Rick James est convaincant. Il indique aux jurés que James est un toxicomane avec un "*style de vie différent du reste d'entre nous*". En revanche, il rappelle que fumer de la cocaïne et avoir des relations sexuelles avec deux femmes à la fois n'est pas une preuve de sa culpabilité. Le jury semble convaincu par la défense. Il acquitte James des charges les plus graves : les accusations d'agression et de torture. Pour autant, James ne quitte pas le tribunal libre. Dans l'attente du jugement de sa complice, James est incarcéré. Tanya Hijazi plaide coupable. Elle écope de quatre ans de prison — mais bénéficiera d'un aménagement de sa peine. Finalement, James est condamné à deux ans de prison — il devra également payer plus d'un million de dommages et intérêts aux victimes. Pendant les deux années qu'il passe à la prison d'Etat de Folsom, James compose des chansons par centaines. La prison aurait été une bénédiction déguisée ? Converti carcéral. Ses problèmes juridiques derrière lui, James revient avec "Urban Rapsody". La critique accueille plutôt bien le disque ; le public lui tourne le dos. Le 6 août 2004, James est décédé d'une crise cardiaque. Il emporte tous ses secrets : des rumeurs courent après son décès. L'homme aurait violé une jeune fille de quinze ans. Une procédure est engagée post-mortem. Le monstre est mort ; l'artiste lui a survécu. ❑

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Et si Trump avait réussi son coup ?

Civil War

D'Alex Garland

Dans la première moitié des années 2000, le Londonien Alex Garland se taille une solide réputation en signant les scripts ciselés de deux longs-métrages réalisés par Danny Boyle : "28 Jours Plus Tard" et "Sunshine". Le premier réinvente le film de zombies à travers une fable post-apocalyptique sur la déshumanisation de la société tandis que le second s'aventure dans un voyage mouvementé vers le soleil sur fond d'existentialisme à la mode "L'Odyssée De L'Espace". Mais à l'époque où il écrit ses scénarios, Garland pouvait-il s'imaginer qu'il passerait derrière la caméra ? Pour le meilleur certes, mais aussi... pour le meilleur du meilleur ! Il rappelle ainsi un peu Stanley Kubrick avec ses trois premiers films. D'abord "Ex Machina", fable paranoïaque sur les dangers de l'intelligence artificielle, puis "Annihilation" (pour Netflix), road-movie métaphysique sur la mutation de la nature, et enfin "Men", film d'horreur féministe plein d'ironie étrange qui explore les dessous de la masculinité toxique. Trois essais hors norme dont certains points communs pourraient susciter de sérieuses interrogations sur l'avenir de l'humanité, comme si la race humaine était vouée à se transformer en quelque chose d'indéfinissable. Garland s'aventure dans des territoires inexplorés que personne d'autre que lui ne pourrait effleurer même en usant massivement de psychotropes. Tout indiquait donc que le cinéaste continuerait ses voyages mentaux de *l'autre côté*. Et puis non ! Voilà qu'il fait tout le contraire avec "Civil War". Un quatrième voyage qui aurait pu rester de l'anticipation flippante il y a encore peu de temps et qui a fini par rejoindre l'actualité la plus crue lorsque les partisans de Donald Trump ont envahi le Capitole le 6 janvier 2021. Garland part de ce postulat nihiliste pour narrer la suite : et si Trump avait réussi son coup ? Dans une Amérique presque dystopique (presque...) où un équivalent de Trump est en train de prendre le pouvoir, la guerre civile fait rage. Le pays est scindé en deux et l'individualisme est désormais la norme. Bien mal en point, le gouvernement fédéral tente de contrer les forces de l'Ouest constituées de rebelles armés voulant s'accaparer l'Amérique par la force. Le pays est à feu et à sang C'est le chaos et la désolation. La fin d'un monde civilisé. A bord de leur petite voiture, quatre reporters kamikazes (un vétéran en fin de carrière, une jeune débutante, un journaliste et Lee, la meilleure photographe de guerre de son époque) traversent les États-Unis pour tenter l'impossible : une entrevue ultime avec le Président rebelle installé à la Maison-Blanche. Entre les bombes qui explosent, les échanges de tirs, les rencontres douteuses et les moments d'extrême tension, les quatre aventuriers s'enfoncent dans le tourbillon du conflit. Alex Garland, qui dans ses précédents travaux naviguait entre rêves et fantasmes, plonge ici dans une réalité si crue et palpable que "Civil War" prend aux tripes. A la manière des grands films de guerre immersifs comme "Voyage Au Bout De L'Enfer" de Michael Cimino ou la longue séquence traumatique du débarquement de Normandie dans "Il Faut Sauver Le Soldat Ryan" de Spielberg, on ressent constamment le souffle de la violence. D'autant plus effrayant que le film plonge aussi dans la réalité des conflits actuels (Israël/ Palestine, Russie/ Ukraine) et celui qui pourrait survenir suite aux élections américaines le 5 novembre prochain. C'est donc de manière calculée que le film de Garland sort maintenant. Afin de prévenir le monde de ce qui pourrait arriver de pire si le gros roux fou (re)venait à (re)agir de la sorte pour accéder au poste suprême. En espérant bien sûr que "Civil War" ne corresponde pas à une ultime prophétie de Nostradamus *(actuellement en salles)* ! ❑

Etre Amy Winehouse

Back To Black

Back To Black

Le biopic musical est un genre difficile à fabriquer. Surtout quand les interprètes sont censés reproduire le plus fidèlement possible l'âme des grandes icônes du rock. Dennis Quaid est-il bon en Jerry Lee Lewis dans "Great Balls Of Fire" ? Rami Malek est-il convaincant en Freddie Mercury dans "Bohemian Rhapsody" ? Et qui est le meilleur Elvis Presley : Kurt Russel dans "Le Roman D'Elvis" ou Austin Butler dans "Elvis" ? Quelles que soient les opinions, il faut reconnaître que les acteurs et actrices font toujours des efforts considérables pour ressembler à leurs modèles. Y compris la tonifiante et sexy Marisa Abela qui s'est mis l'âme en vrac pour ne pas jouer mais être Amy Winehouse dans "Back To Black" de Sam Taylor-Johnson. Un biopic classique sur le parcours de la Lioness, du temps où elle vocalisait chez ses parents dans la banlieue nord de Londres jusqu'à sa célébrité mondiale en passant par la création de "Back To Black", sa ballade funèbre inspirée par sa love story toxique avec son ex-mari et ses abus d'alcool et de drogue. Et c'est là que le film fonctionne, sur cette relation faite de bonheur absolu et de désespoir total où Marisa Abela (révélée dans le "West Side Story" de Steven Spielberg) s'investit totalement en amoureuse transie davantage accro à ses peines de cœur qu'à sa carrière ascendante, qui se terminera tragiquement. Après avoir suivi des heures de cours pour être le plus winehouse-isée possible, elle est très convaincante côté chant et gestuelle, même, diront les puristes absolus, si elle ne peut être totalement Amy. Un biopic plaisant, convaincant dans sa forme, ultra vitalisé par la comédienne, et moins douloureux à suivre que le documentaire de 2015 (excellent par ailleurs) dont certaines images d'archives montraient une Amy Winehouse tellement détruite que notre cœur avait du mal à s'en remettre *(en salles le 24 avril)*.

Le Mangeur D'Ames

Alexandre Bustillo et Julien Maury, stakhanovistes du cinéma d'horreur gaulois ("The Deep House" et sa maison hantée submergée par les eaux, "A L'Intérieur" et sa Béatrice Dalle psychopathe) réalisent avec "Le Mangeur d'Ames" leur film le plus grand public. Un thriller calibré qui navigue davantage du côté de "Seven" que d'un vieil épisode de "Maigret"

Le Mangeur D'Ames

Le roi du cyberpunk cinématographique

L'Ombre Du Feu

avec Jean Richard (heureusement !). Au cœur des montages vosgiennes, une femme flic (Virginie Ledoyen) et un capitaine de gendarmerie (Paul Hamy) s'associent malgré eux pour tenter de retrouver des enfants kidnappés. Par qui ? Ou par quoi ? Le film pourrait se contenter de suivre des sentiers battus et rebattus. Sauf que les duettistes, qui ont toujours mis le fantastique au cœur de leurs pellicules, font planer sur leur "Mangeur D'Ames" une angoisse sombre qui trouve sa source dans une légende locale transformant peu à peu les magnifiques décors naturels des Vosges en un étrange purgatoire flirtant plus du côté de l'enfer que du paradis. Doucettement flippant *(en salles le 24 avril)*.

L'Ombre Du Feu

Dans la première moitié des années quatre-vingt-dix, Shin'ya Tsukamoto devient le roi du cyberpunk cinématographique. Ses films ("Tetsuo 1", "Bullet Ballet", "Tokyo Fist"), mélange de chair abîmée, de métal intrusif et de pétages de plombs, ressemble un brin à ce que David Cronenberg aurait fait s'il était né vingt ans plus tard. Tsukamoto, qui s'était fait discret ces derniers temps, revient avec "L'Ombre Du Feu", presque l'antithèse de ses premiers travaux. Un huis clos sombre et nihiliste où, après la Seconde Guerre mondiale, une jeune femme survit dans un bar délabré en compagnie d'un petit orphelin et d'un jeune soldat. Mais les effluves traumatiques du conflit toujours présents dans leurs esprits font vaciller ce début d'unité familiale. Stylistiquement, "L'Ombre Du Feu" rappelle le cinéma japonais d'auteur des années soixante où certains films mêlaient de front drame existentiel et horreur psychologique. Sauf que Tsukamoto fait plonger le sien dans une ambiance mortifère de plus en plus énigmatique, quitte à ce que le spectateur finisse par rester coincé sur ses propres questionnements *(en salles le 1er mai)*.

Roqya

Encore un film de genre français qui dépote avec ce premier long-métrage signé Saïd Belktibia, une réinvention/modernisation du film de sorcière ancrée dans la banlieue parisienne contemporaine. Une femme accusée de guérir son prochain par des méthodes peu orthodoxes se retrouve poursuivie par les habitants de son quartier comme dans un vieux "Frankenstein" avec Boris Karloff. Dans la peau tannée de cette fausse sorcière, mais vraie badass girl, la Franco-Iranienne Golshifteh Farahani est absolument stupéfiante. Surtout quand elle fuit à travers les dédales des rues bétonnées de la banlieue nord pour échapper à ses poursuivants déchaînés, tout en contrant un mari psychopathe et instable incarné par l'humoriste Jérémy Ferrari, surprenant en bad guy crapuleux. Un pur concentré d'énergie qui, en pleine course-poursuite, s'offre le culot de bifurquer vers série B fantastico-horrifique. C'est speed, haletant et teigneux. Une excellente surprise *(en salles le 15 mai)* ! ❑

Roqya

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Steve !

Riche, drôle et célèbre, mais toujours solitaire...

Quand "Un Vrai Schnock" sort en France le 2 juillet 1980, le film fait un bide absolu. A peine 25 000 entrées. Soit bien moins que les autres films de cette semaine-là comme la série B sanglante "L'Incroyable Alligator", le péplum cul et culte "Caligula" ou le va-t-en-guerre "Le Commando De Sa Majesté". En tête d'affiche de cette comédie déjantée, un acteur totalement inconnu dans notre pays, mais star depuis peu aux Etats-Unis, un certain Steve Martin qui remplit des stades entiers avec son humour décalé, clownesque, poétique et jamais vulgaire. "Steve!", documentaire en deux parties sur sa personne, n'est donc pas une série, sauf si on considère que les trois heures qui lui sont consacrées seraient découpées en vingt et un épisodes de cinq minutes chacun. D'où sa présence un peu forcée dans cette rubrique. Deux parties d'une heure et demie pour raconter le difficile parcours de ce Texan qui a géré pas mal d'années de galère pour enfin arriver à faire rire le monde entier. La première partie, à l'instar de ce qu'il livre dans son autobiographie ("Ma Vie De Comique", disponible aux Editions Capricci), le montre en train de roder dans des cabarets quasiment vides son univers barré dans une succession de sketches aussi bizarres que hors normes. Pas loin, quelque part, des apartés surréalistes d'un Daniel Prévost du temps où il présentait un jeu télévisé avec une banane dans l'oreille pendant que Steve Martin, lui, se couvrait le crâne d'une peau de banane en y rajoutant du lait ! "Steve!" tente de pénétrer le véritable et intouchable moi de ce zigoto totalement touchant. Solitaire par envie, mélancolique jusqu'à l'infini, rien ne semble plus lui convenir que de parfaire le timing de ses numéros de stand-up qui, à force de travail, ont fini par conquérir le public. D'abord un groupe restreint de fans, puis l'Amérique tout entière quand l'acteur se retrouve engagé dans le mythique "Saturday Night Live" qui le popularise enfin. Et qui, grâce à son nouveau vedettariat, l'amène au cinéma. "Un Vrai Schnock", donc, son premier long-métrage coréalisé par le scénariste des "Dents De La Mer" (Carl Gottlieb). Et puis les autres : "L'Homme Aux Deux Cerveaux", "Les Cadavres Ne Portent Pas De Costard", "Solo Pour Deux", "Les Trois Amigos" et le magnifique "LA Story", portrait drôle et glamour de Los Angeles dont il a écrit le scénario. Steve Martin est donc arrivé à ses fins. Il est riche, drôle et célèbre. Mais toujours solitaire et mélancolique.

Dans la seconde partie de "Steve!, il se confie enfin, à 77 ans, mais du bout des lèvres. Il prétend avoir enfin trouvé une forme de quiétude existentialiste, surtout depuis qu'il a arrêté le stand-up et le cinéma, mais sans avoir abandonné pour autant le milieu du spectacle. Devenu très proche d'un autre grand comique (Martin Short, qu'il connaît depuis l'époque du "Saturday Night Live"), Steve Martin découvre enfin le plaisir de jouer à deux. On les voit répéter leur spectacle hilarant ("An Evening You Will Forget For The Rest Or Your Life", disponible sur Netflix) où ils se moquent l'un de l'autre tout en faisant un bilan de carrière et de vie. Une vie entièrement consacrée à l'humour. Quitte, parfois, à subir quelques fêlures à l'âme (*en diffusion sur Netflix*). ❑

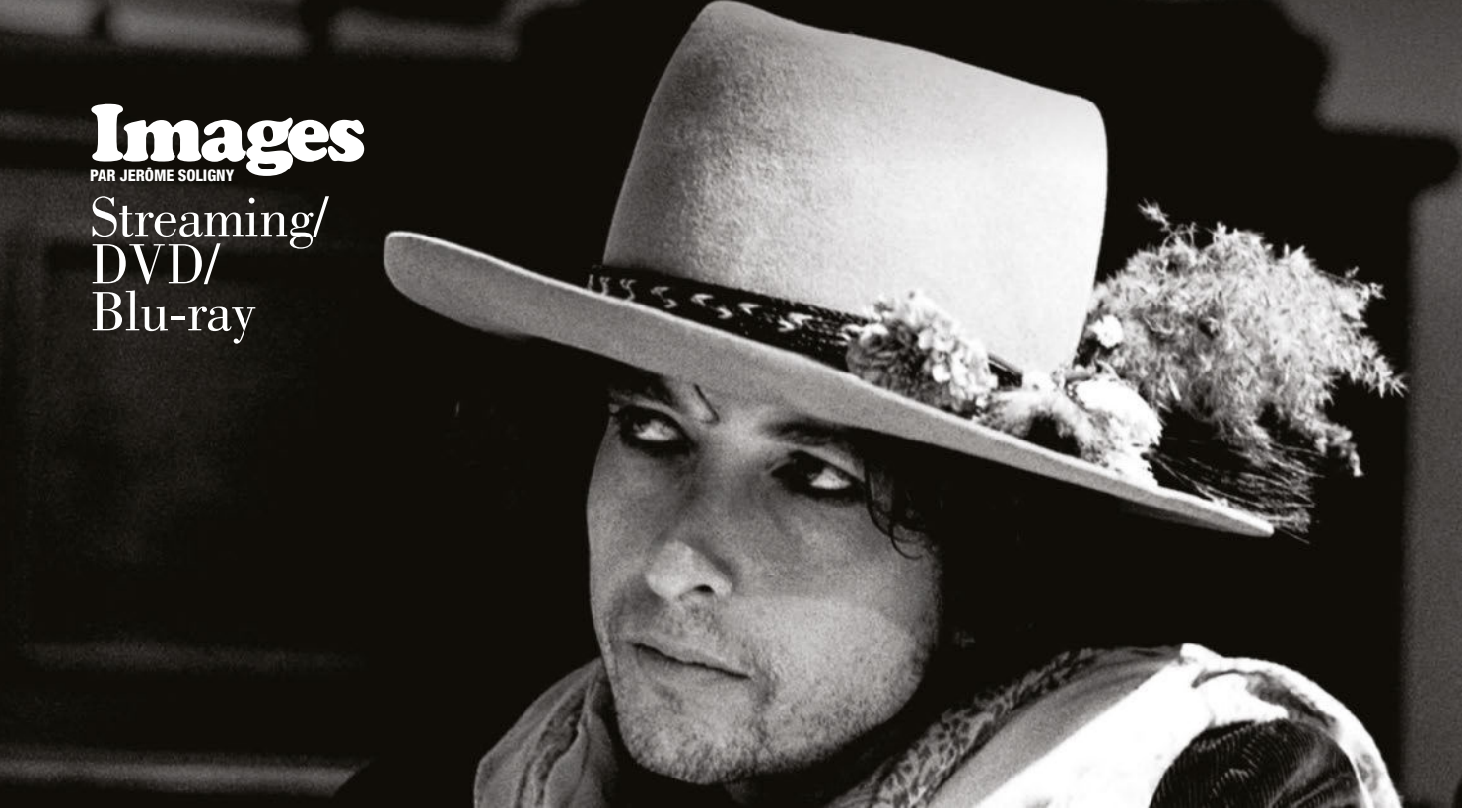
Le Dernier Jour De La Colère *(Artus Film)*

Hormis les Sergio Leone, "Le Dernier Jour De La Colère" est considéré comme l'un des petits fleurons du western italien, un genre bâtard (car peu de grands classiques) qui aura squatté les salles du monde entier pendant à peu près une décennie (1965-1975) . Réalisé en 1967 par Tonino Valerii ("Mon Nom Est Personne", tout de même !), le film sort un peu des sentiers battus en insistant plus que d'habitude sur la psychologie des personnages car, quand on tire sur son prochain, c'est pour de bonnes raisons. Le film vaut aussi pour la présence charismatique de Lee Van Cleef, révélé l'année précédente en brute dans "Le Bon, La Brute Et Le Truand" et qui, en toute logique, joue le bad guy de service à la façon d'un serpent sournois. Et surtout, cerise sur le gâteau, la BO de Morricone. Toujours classe et toujours entêtante, et dont la nostalgie des notes reflète avec émotion tout l'esprit d'un cinéma populaire aujourd'hui disparu.

Images

PAR JERÔME SOLIGNY

Streaming/
DVD/
Blu-ray



Dylan prétend ne se souvenir de rien

“Rolling Thunder Revue: A Bob Dylan Story By Martin Scorsese”

Netflix

SOUVENT UTILISÉ DE MANIÈRE IMPROPRE, ET SURTOUT EN MATIÈRE D’APPRÉCIATION ARTISTIQUE, LE MOT GÉNIE EST POURTANT CELUI QUI CONVIENT LE MIEUX POUR QUALIFIER BOB DYLAN. Génie donc, mais dont il a toujours fallu se méfier. Comme de l’eau qui dort. Supérieurement intelligent (on n’écrit pas des textes comme les siens en étant seulement “inspiré”), conscient de son charisme certainement depuis ses débuts, il continue d’évoluer, à plus de quatre-vingts ans, dans un monde qui ne ressemble plus à grand-chose mais auquel il a su s’adapter sans avoir changé d’un iota, au moins en apparence. Car l’artiste est un creuset en ébullition et Dylan le sait mieux que personne. Il engrange, il emmagasine, il stocke. *“I am multitudes”* chantait-il dans l’intouchable qui ouvre “Rough And Rowdy Ways”, son exceptionnel album de 2020, quelque chose comme son quarantième disque studio depuis 1962. Et quand les étoiles s’en mêlent, l’artiste avec un grand A, entortillé dans ses espérances et brassé de l’intérieur, se bonifie, se vinifie. La discographie de Robert Zimmerman, un labyrinthe, plus gigantesque et tortueux encore depuis la publication des “Bootleg Series” (dix-sept volumes…), est devenue sucre glace emporté par le vent et a fini par pénétrer les pores d’une époque, la sienne, ce qui est déjà pas mal. La postérité, uniquement promise à l’extrémité moussue de la vague, vient en bonus. Le troubadour a beau avoir extrait de son système l’essentiel de son œuvre avant l’âge de trente ans, il a continué de marquer les décennies en maintenant une qualité discographique plus qu’honorable — depuis la disparition de Lou Reed, il est le conteur ultime du rock (on insiste) comme en atteste avec insolence “Murder Most Foul” sur le même “Rough And Rowdy Ways” — et ne s’aventure hors de son bois qu’à bon escient (on ne croule pas sous les déclarations d’un des rares singers-songwriters qui pourrait se permettre de s’exprimer à peu près sur tout), et en donnant des concerts, encore et toujours, parce que sa vie en dépend. Elle et lui épousent l’instant présent. Pas le passé. La nostalgie, très peu pour Bob. Ses chansons, en grande partie grâce à leur poésie, n’ont pas d’âge mais parlent moins d’hier que de demain. Elles sont un matériau noble, une tourbe miraculeuse qu’il malaxe désormais entre ses dents, assénant couplets fourmillants de syllabes et refrains légendaires dont il se satisfait d’esquisser les mélodies. Pas par flemme, mais parce que son essentiel est ailleurs. Ce qu’on conquiert n’est pas si important, ce qui vaut c’est l’élan. Les années soixante étaient un trampoline. Dylan a effectué un saut de trop et a atteint ce haut plateau dont il n’est plus jamais redescendu. Depuis, il est insaisissable. Non pas fuyant, mais glissant. Terrien, mais aussi d’ailleurs. Ses amis le savent et ont appris à faire avec. Joan Baez, elle aussi d’exception, l’exprime, à sa belle manière, dans “Rolling Thunder Revue”. Est-ce là le meilleur film musical réalisé, à ce jour, par Martin Scorsese ? Pour faire simple car ce n’est pas ce qui compte, on précise que le documentaire (incrusté d’éléments fictionnels) a été fabriqué par Scorsese à partir de chutes de “Renaldo And Clara”, long-métrage de 1978 signé Dylan (également un mélange des genres) dont les éléments live provenaient de la tournée de six mois effectuée par le Zim, de l’automne 1975 à la fin du printemps d’après.

Pas facile, même aujourd’hui, de dire ce qui est exactement passé par la tête de Dylan pour qu’il décide d’entamer ce périple dont le côté informel (l’idée lui en serait venue en Corse !), au bout du compte, semble avoir été l’unique fil d’Ariane. Et donc, après quelques jours de répétition à New York en compagnie des musiciens avec lesquels il venait d’enregistrer l’album “Desire” (Scarlet Rivera, quelle violoniste !), Bob est parti sur les routes américaines pour proposer, dans des salles de capacité moyenne, une revue à l’ancienne, un spectacle avec une large place accordée aux guest-stars parmi lesquelles Joan Baez, Roger McGuinn, Joni Mitchell ou Ramblin’ Jack Elliott. Lui, visage blanchi et chapeau sur la tête, allait aborder son répertoire en mode freestyle avec, à ses côtés, des musiciens à peine préparés mais qui donneront de plus en plus le change au fur et à mesure que la tournée avancera. Désastre sur le plan commercial, mais authentique aventure humaine, la Rolling Thunder Revue, par ses aspects communautaire et égalitaire, a parfois été perçue comme le dernier sursaut des années soixante. Bob Dylan, d’emblée dans les interviews récentes filmées par Scorsese, prétend ne se souvenir de rien. On s’abstiendra de le croire sur parole, mais on voit ce qu’il ne veut pas dire. La Rolling Thunder Revue, condensée aujourd’hui dans ces cent quarante minutes passionnantes, était une sorte de toile impressionniste que son auteur avait choisi de laisser sécher sous la pluie. En résulte ce patchwork qui fait la part belle à la musique (de nombreux titres durent plusieurs minutes, ce qui est rarement le cas dans les documentaires), aux sentiments mêlés et aux souvenirs vaporeux. “Rolling Thunder Revue” est visionnable sur Netflix depuis quelque temps déjà, mais on évite ici de trop en dévoiler. Il suffit de signaler que les passages où Allen Ginsberg déclame sa poésie, celui où Joan Baez et Dylan échangent au comptoir d’un bar sur leurs choix de vie (sentimentale), cet autre où Joni Mitchell chante dans un appartement, et la visite de Bob à Rubin “Hurricane” Carter en prison comptent parmi les temps très forts. Enfin, les fans de Mick Ronson apprécieront de le voir jouer de la guitare, même si, et c’est manifeste, l’ex-guitariste des Spiders From Mars semble totalement désemparé dans ce contexte. Il se raconte que Bob Dylan ne lui aurait pas adressé une seule fois la parole pendant la tournée. Ça paraît tellement incroyable que c’est sûrement vrai. ❑

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk

FLASHEZ MOI
POUR VOUS ABONNER

12 NUMÉROS VERSION PAPIER + DIGITAL OFFERT
+ LE DIGIPACK 2CD + DVD

THE ROLLING STONES
"LIVE AT THE WILTERN, LOS ANGELES 2002"

Nous étions en 2002 et pour célébrer leurs 40 ans de carrière, les Rolling Stones décidèrent de se lancer dans une spectaculaire tournée mondiale qui allait les emmener dans des arènes et des stades gigantesques. Au milieu de cette démesure, le groupe s'offrit aussi quelques moments plus intimes, comme cette soirée du 4 novembre 2002 à Los Angeles, dans le cadre Art déco du Wiltern Theatre, pour un concert tendu, empli de morceaux rarement joués sur scène ("No Expectations", "Stray Cat Blues", et cet "Everybody Needs Somebody To Love" avec Solomon Burke).

83€
AU LIEU DE ~~106,95€~~

BULLETIN D'ABONNEMENT

À renvoyer accompagné de votre règlement à : Rock&Folk – Service Abonnement - 45, ave. du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex - Tél : 03 44 62 43 79

simple rapide, abonnez-vous en ligne sur : **boutiquelariviere.fr/ROFP681**

Je choisis mon offre d'abonnement :

☐ **OPTION 1** 1 an 12 numéros version papier + digital OFFERT + Le Digipack 2CD + DVD de **THE ROLLING STONES "LIVE AT THE WILTERN, LOS ANGELES 2002"** : 83€ au lieu de 106,95€.

☐ **OPTION 2** 1 an 12 numéros version papier & numérique : 74€ au lieu de 82,80€.

Je choisis de régler par : ☐ Chèque bancaire à l'ordre de **Rock&Folk**

Pour un paiement par Carte Bancaire,
rendez-vous sur votre espace client sur
boutiquelariviere.fr/ROFP681
Pour les premières connexions, merci de créer votre compte client.

Mes coordonnées:

ROFP681

Nom* : ..... Prénom* : .....

Adresse* : .....

CP* : ☐☐☐☐☐ Ville* : .....

Tel : ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐

INDISPENSABLE POUR LE SUIVI DE MON ABONNEMENT

E-mail* (en majuscules) :

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles de Rock&Folk.

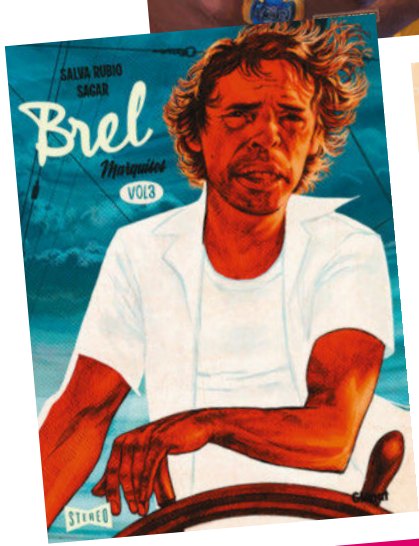
☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles proposées par les partenaires de Rock&Folk.

Ces informations sont destinées à la société Editions Larivière, elles sont collectées et utilisées à des fins de traitement de votre abonnement. Le cas échéant, votre adresse email sera utilisée pour suivre votre abonnement et vous envoyer les communications dont vous bénéficiez en tant qu'abonné. En application de la réglementation applicable, vous disposez des droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la portabilité des données et à la limitation des traitements. Pour exercer vos droits, veuillez contacter les Editions Larivière par email à dpo@editions-lariviere.com ou par courrier au 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy Cedex, en justifiant de votre identité. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux. Si vous ne le souhaitez pas, merci de cocher cette case ☐ ou de nous en informer à l'adresse ci-dessus. Pour toute information complémentaire, consultez notre Politique de Confidentialité sur boutiquelariviere.fr. *Champs obligatoires **Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 30/06/2024 dans la limite des stocks disponibles. Prix du Digipack : 24,15 € frais de port compris.

PAR GÉANT VERT

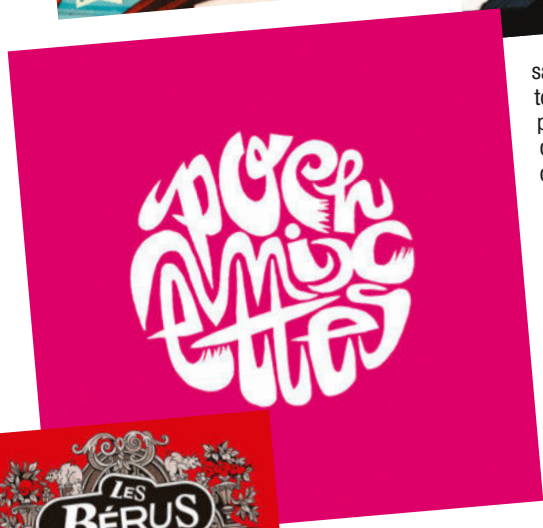
Ecrivain préféré des punks

Robert Johnson n'a laissé derrière lui que trois photos. En revanche, question dessins, c'est tout le contraire tant il a influencé le monde du 9e art. Dans **"Delta Blues Caf**ê**"** (Grand Angle), si Philippe Charlot s'inspire du guitariste maudit, c'est pour en tirer une histoire originale avec une galerie de personnages qui vaut son pesant de pastèques. Laup Grangé a décroché le rôle principal dans un film sur la vie de Robert Johnson grâce à sa ressemblance troublante avec le musicien. Au cours de la tournée de promotion, il fait la connaissance du professeur Gordon Kyle Moore, un vrai spécialiste du blues et butor de première. La rencontre se passe mal mais Laup est bien décidé à obliger le vieux prof à lui dire ce qu'il pense de sa prestation. Dans cette histoire rondement menée, la vision du Sud et de ses habitants va à contre-courant des clichés habituels. L'histoire est tout simplement géniale ; et Miras dessine un monde où le blues ne se joue pas en noir et blanc.



Clap de fin cette fois définitive pour **"Brel, Une Vie A Mille Temps"** (Glénat) menée de plume de maître par Salva Rubio, qui signe ici une trilogie sans concessions pour ce qui est de se faire des amis dans le monde du disque. A l'aide d'une solide documentation, l'auteur n'a aucun mal à démontrer que le show-business ne fait de cadeau à aucun artiste, qu'il soit débutant ou grand comme le chanteur belge. A la fin du volume précédent, Brel quittait sans regret le monde de la musique, sans trop préciser ce qu'il comptait faire. Dès les premières pages, la réponse tombe : il s'ennuie et ne sait pas trop comment occuper ses journées. Et puis Miche lui offre le disque d'une comédie musicale qui le scotche littéralement. C'est décidé, il va faire son retour à la scène, mais pas celle qu'il vient de quitter. Si l'artiste est versatile, il est aussi un homme de parole... jusqu'au moment où l'attitude de la maison de disques le fait réagir. Dessiné à coups de serpe, le dessin colle parfaitement à un personnage qui manque cruellement au paysage.

Derrière un titre qui peut interroger aussi bien les abstinents que les bien-pensants, **"Bukowski, De Liqueur Et D'Encre"** (Petit à Petit) est un docu-BD qui revient sur la carrière de Charles Bukowski, un écrivain sac-à-vin doté d'une plume très libérée dont il a su user pour décrire les travers de son époque. Mise en cases par Letizia Cadonici sur un scénario de Michele Botton, la BD s'occupe de l'essentiel à connaître, tandis que Martin Boujol s'est chargé des fiches documentaires. Le point fort de cet ouvrage est qu'il présente l'auteur sans parti pris. C'est important de le souligner à une époque qui n'hésite pas à clouer au pilori toutes les personnes qui ne marchent pas dans le droit chemin du politiquement correct. Ecrivain préféré des punks, Bukowski voit sa carrière en France définitivement lancée après son passage dans l'émission Apostrophe de Bernard Pivot en 1978. Pour la première fois, un auteur démontre que l'alcool utilisé à bon escient est une façon comme une autre de grimper l'échelle sociale.

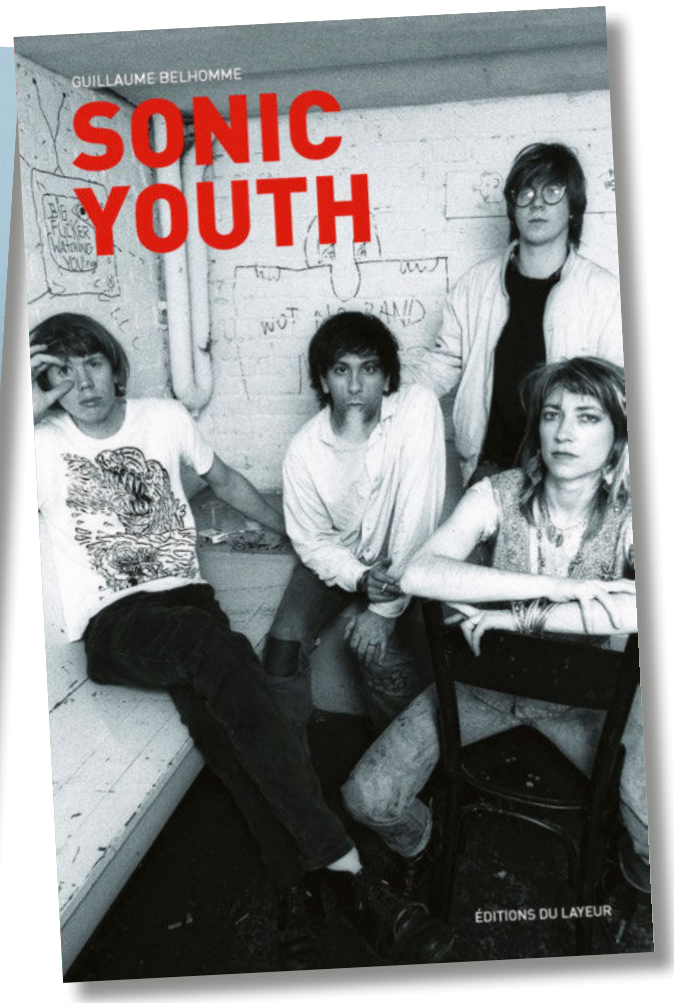


Né dans le fanzinat, Jean-Christophe Menu n'a jamais cessé de clamer son amour pour le rock à chaque fois qu'il en eut l'occasion. En 2019, le journal "Libération" lui demande de dessiner une série de pochettes où chacune d'elles serait inspirée par la combinaison de cinq pochettes bien réelles. Entre Frankenstein et le Golem, le résultat de ces expériences était, à chaque fois, un grand moment. Malheureusement, une seule chose n'allait pas : la taille imprimée, trop petite, trop modeste pour rendre vraiment hommage au travail accompli. Mais voilà, ça, c'était avant que Menu ne décide d'éditer l'affaire avec ses propres deniers et en format 33 tours. L'objet s'appelle toujours **"Pochmixettes"** (La Munothèque) et propose le dessin plein pot en noir et blanc sur la page de droite tandis que les cinq sources d'inspiration figurent sur celle de gauche et en couleur. Pour en savoir plus, écrire à l'auteur (meder@wanadoo.fr) et attendre la lumière. ❑

Le gros plan du Géant

Le 11 novembre 1989, le plus grand duo d'agit' prop' de l'histoire du rock français (after Métal Urbain of course) se sabordait en pleine gloire sur la scène de l'Olympia, au grand dam de l'industrie du disque qui voyait partir là une fantastique machine à fric. Mais voilà, l'intégrité est une notion qui colle trop à l'art minimaliste pour que ses auteurs se laissent corrompre. Pour rappeler tout ça, Voto, un jeune graphiste punk bercé à la légende bérurière a aiguisé ses crayons pour raconter l'affaire. Forcément plus proche du style gros-nez que réaliste, la BD s'appelle "Les Bérus Riaient Noir" (Archives De La Zone Mondiale) et raconte l'histoire, davantage pour la jeune génération que pour les vieux keupons ronchons toujours à chicaner sur la moindre crête de travers. Energique, joyeux, rempli d'optimisme, l'ouvrage suggère qu'il est temps de revivre les manifs d'antan plutôt que d'en parler.

Teenage Riot forever



Amy Pour La Vie
SOPHIAN FANEN
Novice

Rarement une mort aura autant unanimement brisé les cœurs de tous les amateurs de musique que celle, affreusement prématurée, d'Amy Winehouse. Rarement une mort aura pourtant été aussi annoncée par tous les tabloïds et autres chroniques du désastre sans que cette prescience n'ait servi à rien d'autre qu'ajouter à son malheur et lui pourrir davantage la vie. On ne saura jamais sans doute vraiment pourquoi elle ne réussissait pas à vivre sans s'anesthésier mais on a tous compris à sa mort l'ampleur de la perte artistique qu'on subissait et il est impossible de l'entendre sans s'en désoler encore et toujours. Rien d'étonnant donc que son histoire passionne les foules et les journalistes. L'excellent site d'info "Les Jours" s'est fait la spécialité d'enquêtes au long cours et d'articles de très longs formats déclinés en épisodes et c'est donc la série d'articles que Sophian Fanen avait consacrés à Amy Winehouse qui est maintenant publiée dans ce joli petit format. On avait déjà ici loué le travail de Fanen pour ses précédents ouvrages sur l'industrie musicale et les nouvelles technologies qui la révolutionnent et il est donc logique que le making of de la fusée Amy l'ait aussi inspiré. Son court texte, "Amy Pour La Vie", n'est pas une bio classique noyée de détails parfois fastidieux mais plutôt une réflexion autour d'un joli portrait de la géniale musicienne et un parfait premier pas vers la star pour fans débutants. Les hardcores, eux, regretteront peut-être le choix des experts français plutôt que britanniques et oublieront l'apparition incongrue de Rose, chanteuse française très variétoche et qui, la belle affaire, aurait pris de la drogue et, hélas, en parle. Amy Winehouse, elle, drogues ou pas, était aussi exceptionnelle que sa musique inégalée, aux si multiples influences qu'elle touchait tout le monde et cette richesse perdue ne cessera jamais de nous désespérer. La vie sans Amy, c'est nul. Bref, aimez Amy, lisez la nuit, lisez "Les Jours".

Sonic Youth
GUILLAUME BELHOMME
Editions Du Layeur

Peu de points communs entre Amy Winehouse et Sonic Youth sinon le fameux club des 27, mort à 27 ans pour Amy et fin du groupe après 27 ans de mariage des époux Kim Gordon/ Thurston Moore. Mais n'espérez pas trouver sous la plume experte de Belhomme les détails banals de cette fin-là, aussi décevante ait-elle pu être, Belhomme ne s'attarde pas sur les vies privées des musiciens et son récit hyper documenté de l'histoire du groupe enchantera tous ses amateurs. Précis, fouillé, maniaque diraient certains, le livre réussit particulièrement bien à montrer le caractère spécial de SY, leurs multiconnexions, leurs recherches permanentes, leurs collabs dans tous les sens, leur fond arty, leur infinie curiosité et leurs vies de musiciens aussi loin des clichés old school du rock que proche des plus purs canons du genre. Sans oublier l'aura romanesque de Kim Gordon et Thurston Moore, liés par les guitares et l'amour et dont on avait tous cru l'imbrication aussi soudée que leurs riffs. Pur et dur, rock et rebelle, Sonic Youth n'a musicalement jamais fléchi et cette force est sûrement une des raisons de son succès et de son statut unique. *Teenage Riot forever.* ❑

Absolutely live

PAR MATTHIEU VATIN

Le fan en hoodie dodeline de la capuche

Air

Air

7 MARS, OLYMPIA (PARIS)

Démarrée en Normandie le 16 février, la tournée mondiale la plus attendue de l'année (des concerts sold out, quelques minutes après la mise en ligne) est passée par l'Olympia où la fête a été sublime. De blanc vêtus, claviers pour l'un, manches à cordes pour l'autre, Jean-Benoît Dunckel et Nicolas Godin ont interprété librement, avec l'expérience et le sourire en plus, l'intégralité de "Moon Safari", l'album grâce auquel la pop française (au moins la leur) est désormais respectée dans le monde entier. Les deux ont eu le bonheur de constater que le public était sensible au moindre des arrangements revisités, se montrant notamment très émus lorsque la salle a chanté la partie de tuba de "Ce Matin-Là" comme s'il s'agissait d'un standard de Burt Bacharach. Attendu en rappel, le cocktail de titres provenant des autres disques de Air a achevé d'enivrer l'assistance enchantée, qui le sera certainement encore, la prochaine fois.

JÉRÔME SOLIGNY

Lucinda Williams

9 MARS, CIGALE (PARIS)

Comment apparaîtrait sur scène la reine de l'americana après un AVC qui l'empêche toujours de reprendre la guitare ? Malgré des difficultés à se déplacer, Lucinda Williams tient son rang. Aussitôt après un solide "Let's Get The Band Back Together", extrait du dernier album, elle envoie l'autobiographique "Crescent City" sur son enfance à La Nouvelle-Orléans et le classique "Car Wheels On A Gravel Road". Mêlant titres country à d'autres plus rock, la prestation impressionne par sa solennité et la maîtrise de Buick 6, où officient aux guitares Doug Pettibone et une nouvelle recrue, Marc Ford (ex-Black Crowes). "Out Of Touch" ou "Essence" démontrent les talents de compositrice de cette femme persévérante qui dut patienter longtemps avant de rencontrer le succès. Parmi les rappels, la reprise du "Jesus Left Chicago" de ZZ Top témoigne de cet amour profond pour le Sud et sa musique, autrement dit une manière d'exprimer son attachement à la vie.

CHARLES FICAT

DIIV

10 MARS, TRIANON (PARIS)

"Frog In Boiling Water", son quatrième album, n'a beau sortir que le 24 mai, le quatuor de Brooklyn bonde aisément le théâtre du boulevard Rochechouart. Preuve que malgré une carrière faite de très hauts et de nombreux bas, le groupe emmené par Zachary Cole Smith, libéré de ses démons, anime toujours autant les passions. Et c'est amplement justifié tellement son shoegaze hypnotise l'âme. Dès l'inaugural "Like Before You Were Born", la voix calme et angélique du leader se maintient par-dessus la chaotique distorsion et provoque les premières vagues de dream pop. Quelque part entre Slowdive, My Bloody Valentine et The Jesus And Mary Chain, "Brown Paper Bag", nouveau titre, ne déçoit pas le fan en hoodie qui dodeline de la capuche, intrigué, avant que l'infectieux tube, "Doused", issu de "Oshin", clôture dans la frénésie ce dimanche soir onirique.

MATTHIEU VATIN

Dirty Honey

15 MARS, MACHINE DU MOULIN ROUGE (PARIS)

Les rockeuses et rockeurs de tous âges sont déjà massés dans l'ancienne Locomotive lorsque déboule la sensation hard rock de Los Angeles pour ce qui sera le dernier concert — capturé pour l'occasion — de sa tournée européenne. Si l'imposant bassiste ressemble à Glenn Hughes, le chanteur au gosier d'airain (Mark LaBelle), chapeau et costume trois-pièces, joue la carte de l'élégance. Quant au guitariste (John Notto), torse nu sous sa veste fleurie et attifé de foulards, il semble débarquer du Sunset Strip époque début nineties. Au bout de trois morceaux, et à partir du riff à retardement de "Get A Little High", la machine tourne à plein régime. Les Californiens excellent dans le registre du blues rock âpre comme avec "Don't Put Out The Fire", entre Faces et AC/DC, ou l'efficace "Scars". Ils offrent aussi un détour funk zeppelinien ("Tied Up"), un intermède acoustique bluegrass avec une reprise acclamée de "Honky Tonk Women" et de grandes ballades comme "Another Last Time". Le début du rappel marque un petit flottement avant un enchaînement réjouissant sous le crépitant patronage d'Aerosmith ("Satisfied", "Rolling 7s").

JONATHAN WITT

Rock The Pistes

17-23 MARS, LES PORTES DU SOLEIL (CHÂTEL/ AVORIAZ/ PRÉ-LA-JOUX/ MORGINS)

Retour dans le paradis blanc du domaine des Portes du Soleil pour la nouvelle édition de cet événement où les spectateurs échaussent leurs skis pour applaudir les artistes en haut des pistes. Ouverture avec la nouvelle (jeune) diva **Zaho De Sagazan** qui balance ses chansons modulaires électroniques devant plus de 3 000 festivaliers. **Bertignac** est bien là mais finira par annuler son concert par peur d'abîmer sa Gibson. Le quatuor **Cachemire**, lui, assure un set rock à guitare aux accents trustiens avec une reprise de Bashung ("La Nuit Je Mens"). Point d'orgue mercredi 20 avec **JoeyStarr**

Photo Michela Cuccagna

en mode sound system accompagné de son DJ Naughty J, 90 minutes de gros sons nineties et de harangues *("Vous êtes là ??? Je vous vois pas, je vous entends PAS !!!"*), esquivant les boules de neige lancées par quelques balourds et régalant les 3 500 spectateurs avec des classiques de NTM plus quelques autres hits made in USA. **The Avener** et ses compos électro puis **The Inspector Cluzo** ferment le ban de cette édition 2024, tout schuss !
OLIVIER CACHIN

En Attendant Ana

23 MARS, TRABENDO (PARIS)

Si cette soirée au Trabendo a des airs un peu dangereux d'apogée, la troupe de Margaux Bouchaudon — chemise bouffante blanche, collerette verte et pantalon de kung-fu noir — n'en a cure et déroule avec une joie guerrière la quasi-intégralité de "Principia", troisième album exemplairement pop sorti il y a un an jour pour jour, agrémenté de quelques reprises : une version brise-cœur de "Ces Mots Stupides" (l'adaptation française du "Somethin' Stupid"), un hommage à Shane MacGowan et une nouvelle chanson au titre incertain ("The Dream" ?). Si les tempos sont parfois un poil uniformes, lorsque Margaux Bouchaudon et la trompettiste Camille Fréchou harmonisent ensemble, comme sur "Black Morning", un flottement délicieux s'empare de vous. Une interrogation tout de même : pourquoi laisser de côté un morceau aussi beau que "To The Crush" ?
VIANNEY G.

Pixies

25 MARS, OLYMPIA (PARIS)

Plaisir pour fans : trois soirs de suite, Black Francis joue "Bossanova" (1990) et "Trompe Le Monde" (1991), albums ambitieux, moins aimés peut-être que les deux premiers mais aux titres rarement, sinon jamais, exhibés en concert. Sans un mot, appliqués, les Pixies et leur nouvelle bassiste (Emma Richardson, impeccable aussi aux chœurs) enquillent donc vingt-neuf chansons. De "Cecilia Ann" à "The Navajo Know", tout est parfait. Les paysages sophistiqués et rêveurs du disque à la pochette rouge, les moments furieux et froids de celui sorti l'année d'après, ce corpus est un dialogue entre la guitare géniale de Joey Santiago et les prouesses vocales du patron. Entendre "All Over The World", "Havalina" ou "Bird Dream Of The Olympus Mons" valait mieux que tous les best of du monde, dont quelques classiques seront joués dans un rappel même pas nécessaire.
BASILE FARKAS

Photo Robert Gil

Pixies

Mad Foxes

26 MARS, MAROQUINERIE (PARIS)

Le trio célèbre la sortie de son troisième disque, "Inner Battles", sur les hauteurs de Ménilmontant avec un vif enthousiasme et une maîtrise scénique stupéfiante.
Plus tendu et plus sombre, le groupe a encore indéniablement grandi et agrandi sa palette sonore, ne désirant pas répéter la recette qui avait pourtant fait le succès de "Ashamed", leur précédent long format. Ligne de basse eighties en avant sur "Hurricanes", tempo lent, guitares lourdes et chant plus affirmé pour Lucas Bonfils sur "Ages", les Nantais de tempérament aventureux ne se refusent rien et captivent le public avec le furieux "YNPD" et ses déroutants changements de direction musicale. "Gender Eraser", leur pamphlet sur le patriarcat, explose tandis que l'expérimental "Fear Of Love", plus noise, résonne comme de l'élégant Fontaines DC. En final, les dantesques "Sudden Pt. 1&2" révèlent les impressionnantes aptitudes des trois musiciens et les érigent en fierté tricolore post-punk.
MATTHIEU VATIN

Nick Wheeldon

27 MARS, BISTROT DE LA CITÉ (RENNES)

En ce début de printemps, notre barde expatrié britannique préféré a décidé de partir guitare sous le bras effectuer une tournée dans l'Ouest. Tout seul — et non accompagné d'un de ses multiples backing-bands et groupes — sur scène avec sa guitare, Wheeldon a interprété les morceaux de ses trois albums "Communication Problems", "The Gift" et le récent "Waiting For The Piano To Fall", mais aussi quelques inédits avec l'intensité et la finesse qu'on lui connaît. Dans ce contexte folk dépouillé, ses complaintes, portées par sa voix déchirante, ont touché directement à l'âme les spectateurs venus assister à ce moment de grâce. Discret de nature, Nick Wheeldon devient magnétique dès qu'il monte sur scène, et a encore prouvé ce soir qu'il était un singer-songwriter de la trempe des plus grands.
ERIC DELSART

Bill Ryder-Jones

28 MARS, MAROQUINERIE (PARIS)

Il fut un temps où un concert de Bill Ryder-Jones ressemblait à un exercice de funambule assez douloureux à voir. L'Anglais semble avoir laissé cette époque derrière lui et affiche, le vin aidant, une forme de tranquillité débonnaire, ce dont d'ailleurs il s'étonne lui-même après trois chansons (*"Ça se passe pas trop mal, non ?"*). Si "Iechyd Da" n'est pas le chef-d'œuvre annoncé ici et là, la formation resserrée (sept musiciens tout de même) désencombre les mélodies pour le mieux

Absolutely live

(la version de“ Nothing To Be Done” est par exemple nettement supérieure à celle de l’album). Malgré ses airs assoupis, Bill Ryder-Jones est capable d’épanchements guitaristiques étonnamment rock (version cathartique de “Daniel”) et sublime un embarras résiduel en sortant à peu près tout ce qui lui passe par la tête (*“Vous êtes déjà allés à Berlin ? C’est de la merde !”*).
VIANNEY G.

Adam Green
28 MARS, GAÎTÉ LYRIQUE (PARIS)
Le trublion américain n’a rien sorti depuis “That Fucking Feeling” en 2022, mais a fait l’objet d’un curieux disque tribute à son âge où les Libertines et Lemon Twigs côtoient Rodrigo Amarante ou Vincent Delerm pour d’étonnantes versions pas toujours indispensables des chansons de l’ancien Moldy Peaches. L’occasion parfaite pour lui de repartir en tournée best of aux allures de joyeux cabaret accompagné d’un quatuor à cordes. D’humeur bravache avec son chapeau haut de forme et sa marinière, Adam Green dégaine l’inaltérable “Bluebirds”, interprète “I Like Drugs” à la façon d’un Screamin’ Jay Hawkins mélodramatique, puis se lance dans un épique et rigolard medley “Jessica”/ “Who’s Got The Crack” a cappella repris à l’unisson par un public en adoration qui investit carrément la scène lors du rappel sur “Dance With Me”. Soirée parfaite et un artiste qui, à la façon d’un Jonathan Richman, semble devenir une figure culte confidentielle.
MATTHIEU VATIN

Melenas
30 MARS, VINZELLES (VOLVIC)
“*Euphorie : sensation intense de bien-être, d’optimisme.*” Euphorie ? C’est aussi le mot qui trotte dans la tête à la fin du concert des quatre Navarraises de Melenas aux Vinzelles — un lieu dingue qui rend possible l’impossible. C’est aussi le mot parfait pour résumer l’état d’esprit du public présent, conquis par cette pop élastique, hypnotisé par les visuels qui rebondissent sur les rythmiques acrobatiques, les notes de synthés analogiques et les mélodies ultrachics —, mention très spéciale pour l’enchaînement “Bang” et “Osa Polar”, version folle et espagnole du “Eisbär” de Grauzone. En une heure et sans rappel, ces drôles de dames ont fait, comme rarement, l’unanimité d’une foule devenue sentimentale, insouciante, un sourire aux lèvres et des étoiles dans les yeux. “*Bang*”, donc. Et en plein cœur.
CHRISTOPHE BASTERRA

Echo & The Bunnymen
02 AVRIL, TRIANON (PARIS)
L’impatience était grande. On parle ici d’un groupe phare de la scène post-punk,

Echo & The Bunnymen

Photo Marion Ruszniewski

Liam Gallagher & John Squire
02 AVRIL, SALLE PLEYEL (PARIS)
En ouverture, il y a presque quelque chose de touchant à revoir le toujours juvénile mais suranné **Jake Bugg** tenter de reprendre sa carrière en main, tout seul à la guitare pendant une téméraire mi-temps folk nasillarde. Puis le chanteur d’Oasis et le six-cordiste des Stone Roses débarquent sur “Ski-ing”, la ritournelle hindouiste du guitariste des Beatles. Mais contrairement aux concerts de Beady Eye ou en solo, durant lesquels le cadet des Gallagher piochait allègrement dans le répertoire du groupe de Manchester, ce soir il est question de donner vie sur scène à cette collaboration aussi évidente que pertinente. Joey Waronker martèle comme un forcené sur “Love You Forever” pendant que Liam s’époumone sur “Raise Your Hands” ou quitte carrément la scène sur les solos aussi bien sentis que bavards de John Squire. Et excepté la balourde “I’m A Wheel”, le set composé des dix morceaux du disque apparaît totalement cohérent. Quoiqu’un peu chiche. Trois quarts d’heure et une version de “Street Fighting Man” expédiée, puis rideau.
MATTHIEU VATIN

Photo Titouan Massé

Photo Michela Cuccagna

Yard Act

aux côtés de The Cure, Siouxsie, The Smiths, Bauhaus ou The Psychedelic Furs, qui aligna autant de diamants que "The Back Of Love", "A Promise", "Lips Like Sugar" ou "The Killing Moon". Et au moins un chef-d'œuvre éternel, "Heaven Up Here", en 1981. La voix plaintive de McCulloch, couplée à la guitare scintillante de Will Sergeant, seuls rescapés de l'aventure commencée en 1978, n'offrira ce soir qu'un très pâle inventaire de ce que ce groupe avait pourtant d'incomparable. Certes, les fans auront eu leur *playlist de rêve* — tout y était — mais à quel prix ! Une question se pose : McCulloch est-il encore des nôtres ? Présence fantomatique, voix sans relief, son inutilement *rock*. Seul Sergeant suscite l'éloge : il tient la baraque — une ruine.
ALEXANDRE BRETON

Yard Act

05 AVRIL, CABARET SAUVAGE (PARIS)

Sous un chapiteau à guichets fermés, le groupe confirme sa mue, délaissant le post-punk de "The Overload" pour un étonnant mélange d'indie, de disco et de hip-hop sur le récent "Where's My Utopia ?". La présence de deux choristes, cavalant d'un bout à l'autre de la scène quand elles ne sont pas derrière leurs micros, confirme l'envie des Loiners de faire de ce concert une véritable fête. En parfait entertainer, James Smith harangue les premiers rangs sur la bondissante et fort à propos "We Make Hits". Une roue de la fortune est même amenée sur scène afin de déterminer l'unique titre du premier EP qui sera joué ce soir : il s'agira de "Dark Days". Enfin, les amateurs du Yard Act *première formule* ne sont pas oubliés quand l'émouvante "100% Endurance", menée par la basse impeccable de Ryan Needham, est entamée au cours du rappel.
DIMITRI NEAUX

Johnny Mafia

05 AVRIL, MAROQUINERIE (PARIS)

La salle de Ménilmontant, qui affiche complet ce soir, est déjà bien remplie lorsque **Gurl** se présente. Le juvénile trio de la bonne ville de Saint-Maur-des-Fossés, bassiste solaire et batteur en sweat à capuche Volcom, déploie un garage rock accrocheur ("Silly Dreams") avec en prime une reprise débraillée de "Boys Don't Cry". Un peu plus tard, **Johnny Mafia** monte sur les planches alors que résonne la "Lambada" (!). Dès les premiers accords de "Sting", la fosse se lance dans un gigantesque pogo parsemé de joyeux slams, qui se poursuivra tout au long d'une euphorisante série de tubes ("Trevor Philippe", "Sun 41", "I'm Sentimental", "Black Shoes"), relecture à haute énergie de l'art des Pixies. Un triomphe pour nos canailles sénonaises, qui pose cette importante question : et si nous tenions là le groupe *générationnel* de cette fourmillante scène tricolore ?
JONATHAN WITT

And Also The Trees

06 AVRIL, TRABENDO (PARIS)

Sur le papier, difficile de concilier cette salle biscornue avec le lyrisme profond, intense et flamboyant des compositions de ce groupe dont les quatre décennies d'activité n'ont guère entamé la créativité, au contraire ! Parole d'aficionado — ils étaient légion ce soir —, ce concert fera date : la cohésion du groupe, son degré d'intensité, la qualité du son. Le groupe des frères Jones y atteignit régulièrement des sommets de beauté presque effrayante, quittant au bout de trois morceaux leur dernier (splendide) "Mother-Of-Pearl Moon" pour gratifier le public du meilleur des précédents, dont les intemporels "Virus Meadow", "Shantell", "A Room Lives In Lucy", le rare "The Suffering Of The Stream" ou, en finale, une version sidérante de "Slow Pulse Boy". Comme quoi, la beauté n'a pas *une* place — elle l'a toute.
ALEXANDRE BRETON

Dye Crap/ Karkara

06 AVRIL, MÉCANIQUE ONDULATOIRE (PARIS)

Quel plaisir de retrouver les murs suintants de la fameuse cave parisienne ! Premiers de cordée, les quatre rouennais de **Dye Crap** font gigoter l'audience avec un skate punk roublard aux refrains fédérateurs — on pense à Together Pangea — comme sur "Good Days Again", "Stifler" ou l'hymne "Serj", à la gloire du bassiste cagoulé (de rose, ce soir). Changement d'ambiance avec **Karkara**. Des écrans cathodiques grésillants entourent le power trio toulousain qui agrémente la formule Thee Oh Sees de fragrances orientales. On reste marqué par l'obsédante mélodie d'"Anthropia" et la fureur d'"All Is Dust", qui évoque Slift. Pour "Proxima Centaury" en rappel, le brillant guitariste Karim Rihani abandonne sa pédale wah-wah et empoigne carrément un didjeridoo, avant une frénétique "Camel Rider" en clôture.
JONATHAN WITT

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

"*Allen Park, Michigan, USA, avril 1974 — Nous sommes tout un tas dans la patinoire de hockey d'Allen Park, arène suprême de ce patelin popote, à regarder Bachman-Turner Overdrive faire la conquête de Cobo Hall tandis que la sueur émise par les ados se condense dans l'air, quand voilà que survient cette bande de types basanés aux nez rigolos, vêtus de paillettes et de strass, croisement improbable entre les Mille et Une Nuits et hé-man-jsuis-une-rock-star.*" Ainsi commence "Killers francaouis dans un blitz transatlantique : un chronologue franco-américain - starring les Variations -" de Lester Bangs, publié en février 1975 dans "Creem", édité et traduit par Tristram en 2005 dans "Fêtes Sanglantes Et Mauvais Goût" (vous pouvez lire un extrait sur radioherbetendre.blogspot.com, tout Lester Bangs chez Tristram est magique). Difficile de ne pas penser à ce texte éclatant en apprenant la mort de leur guitariste, Marc Tobaly. Lester Bangs a senti le groupe, il y rend la pleine mesure de leur musique et de leur tempérament, donnant une bonne leçon à toutes les feignasses d'ici, abonnées aux voyages de presse, qui les ont ratés. Il y est question de l'Open Market ("*la clientèle de cet établissement se compose d'adolescents underground qui se surnomment les Ponques*", ce qui authentifie l'invention du punk par Yves Adrien), de l'Olympia ("*palais parisien du sordide*"), de Robert Fitoussi, ex-Boots et futur FR David, c'est hilarant, émouvant et le verdict définitif : "*les Variations ont émergé comme un phare impétueux, premiers flashes d'orgueil national en jeu dans le rêve rock*". Merci à lui, à eux et à Marc Tobaly.

"Tony Truant Et Les Solutions Du Sud Profond" (vinyle, CD, numérique chez Foo Manchu, qui publie également un 45 tours de Peter Zaremba) n'est pas loin de cet état d'esprit. T.T. a joué avec les Dogs, les Fleshtones, les Wampas, les Barracudas, ça donne la légitimité. Paroles épatantes, voix corruptrice, enchâssement de guitares, c'est un disque qui aurait pu être enregistré il y a cinquante ans, pourtant il n'est pas du tout daté, ça n'a rien d'une mascarade comme tant de simili-rockers, ce sont juste de super chansons qu'on est heureux d'écouter, et qui donnent envie de danser.

"*Revolution is not a picnic*" (Yasser Arafat). Après le massacre du Crocus City Hall (l'occidentalisme et ses anglicismes poussifs sévissent aussi en Russie), j'ai écouté le groupe Piknik, qui passait ce soir-là : de la variété-rock bien bourrin comme on sait aussi la faire chez nous. Ils ont commencé sous Brejnev, pile au moment où un portrait de Staline ornait la chemise de Daniel Darc. Taxi-Girl était en couverture de Rock&Folk le mois dernier, et Tannières a déjà encensé à raison le livre de Mirwais ("Taxi-Girl 1978-1981", Séguier 21 €). J'en remets une dose car sa lecture m'a enthousiasmé. C'est un grand livre, écrit à la lame de rasoir, emporté, hyper vif et sans concessions. Mirwais nous parle d'aujourd'hui et de demain à travers le passé et les souvenirs, ainsi sur les "vibes" ("*un des pires trucs qui soient arrivés à la musique moderne*") qui cochonnent tant de morceaux, les anciens combattants de la night ("*je n'ai jamais vu ces noctambules qui se prenaient en photo et qui se défonçaient se soucier de quoi que ce soit d'autre qu'eux-mêmes*") ou cette définition parfaite de la production en studio : "*c'est révéler un phénomène qui n'est pas encore apparu*". Il ne règle pas de comptes, il dit simplement les choses comme elles lui apparaissaient, cette absence de surmoi rend son propos encore plus intense. Le mois dernier, Les Avions, un autre groupe de la même génération, jouaient, intacts, au Petit Bain. J'avais connu Patrice Brochery en 1977 à Ajaccio au lycée Laetitia et je l'avais retrouvé à Paris un peu plus tard, alors qu'il tenait la basse avec eux. J'allais les voir répéter rue de l'Ouest, dans un local au sous-sol d'un bar désaffecté qu'ils partageaient avec Les Amants, Macadam Cowboys et Little Buddy And The Kids, ils avaient la classe, des sortes de Talking Heads du XV^{ème} arrondissement avec du XTC, du reggae-ska de The Beat et des Feelies dans le moteur. C'est peut-être eux, avec les Rita Mitsouko, qui ont sorti à l'époque les tubes qui passent encore le plus aujourd'hui en soirée.

Un nouvel album de Tot Taylor ("Studio Sounds", chez The Campus). Tot, c'est le chaînon manquant entre les frères Gershwin, Sherman ("Le Livre De La Jungle"), Mael (Sparks) et D'Addario (The Lemon Twigs). Sur Spotify, il a 236 auditeurs mensuels, et alors ? Dans les années quatre-vingt-dix, Humbug, qui publiait des disques magnifiques hélas confidentiels de Martin Newell ou Captain Sensible, avait pour devise "*Two dozen people can't be wrong*". Taylor avait monté, début 1981, une écurie qui m'a beaucoup inspiré, la Compact Organization : Virna Lindt, Mari Wilson, Shake/Shake, Cynthia Scott, Beautiful Americans, en quatre ans ils avaient sorti soixante disques, en rupture avec l'époque, avec orchestrations grandioses assemblées à partir d'un violon, d'un violoncelle et d'un cor au synthé. "*Le moment était venu pour un label spécialisé dans la novelty (mot intraduisible en français). Nous avons essayé de créer ce qui n'était pas là. Nous étions très sérieux sur le fait d'être marrants. A l'âge d'or des indépendants vers 1979-83, la Compact Organization n'a jamais adopté la philosophie des hymnes de jeunesse désespérés et du bruit de l'enfer sous pochette Xerox. Ils semblaient encourager un complot pour renverser le monde, mais voulaient juste un morceau de l'industrie du disque. Leur idée de 'pop' était de rendre tout réel, d'être opposés à l'image et au packaging. Nous, nous aimions l'image, nous étions totalement opposés à tout ce qui était réel et nous voulions que tout soit inventé.*"

Toujours à propos d'invention, ce drame de l'essentialisation et du storytelling : le Canada découvre que Buffy Sainte-Marie, monument national folk, n'est pas indienne. Un documentaire de la chaîne anglophone CBC ("Making An Icon") décortique l'invention sur laquelle elle a bâti sa carrière, c'est un choc dans un pays qui a fait une priorité de la défense de ce qu'on nomme là-bas les Premières Nations. L'avocate Jean Teillet, à propos de ces phénomènes d'usurpation d'identité autochtone : "*C'est intentionnel, c'est une tromperie, c'est un mensonge. Ils privent une personne réellement autochtone d'une opportunité, ils en tirent un privilège, et pour certains d'entre eux il est considérable, que ce soit le prestige, l'argent, des subventions, des prix, ou un travail qu'ils n'auraient jamais obtenu autrement.*" Son bidonnage était lamentable pour les Cris dont elle volait l'histoire, il me semble également accablant pour les personnes qui l'appréciaient pour de mauvaises raisons, non pour des chansons merveilleuses comme "Summer Boy", mais parce qu'elles la croyaient amérindienne. Tant pis pour elles, ça leur apprendra à juger en fonction des origines, ces origines qui tendent à obséder ceux qui devraient le plus s'en moquer, tels ces citoyens du monde qui font des tests ADN pour connaître leur bilan ethnique. Il est difficile pour un disque d'émerger par ses seules qualités musicales, sans histoires, sans anecdotes et accidents de la vie. Combien de faux prolos, faux aristos ou faux provinciaux pour nourrir la narration et les dossiers de presse ? En 2014, Xavier Cercas avait écrit "L'Imposteur" (Actes Sud, 23,50 €) sur un cas similaire. Buffy la vampire, c'est le "*D'où parles-tu, camarade ?*" destiné, dans les années soixante-dix, à faire taire les contradicteurs en AG, c'est Michel Serrault en politicien faisandé dans "La Gueule De L'Autre" ("*fils d'ouvrier, petit-fils d'ouvrier, ouvrier moi-même…*") ou le "*fille d'agriculteurs*" psalmodié actuellement. Déclarer "*ce serait bien que ce soit une femme, un Noir, etc.*", comme c'est encore trop souvent le cas dans les jurys de prix ou les nominations, c'est mépriser le travail et le talent des personnes en question, ça ne fait pas avancer les choses, bien au contraire. Chaque itinéraire est singulier, et toutes les origines sont exonératrices. ❑

Photo Bruno Berbessou

AMNESTY INTERNATIONAL

QUAND ON SE FAIT AUTANT ATTAQUER, C'EST FORCÉMENT QUE L'ON DOIT DÉRANGER.

Retrouvez nos dernières enquêtes dans notre rapport annuel 2024, disponible le 24.04 sur Amnesty.fr

Simplement parfaite.

La CB650R vous séduira par son concept Neo Sports Café : croisement unique entre le roadster sportif et le style minimaliste Café Racer. En ville comme sur route sinueuse, attendez-vous à être bluffé par la vivacité d'accélération et l'étonnante agilité de la CB650R. Son moteur quatre cylindres affiche une puissance maximale de 95 ch à 12 000 tr/min et un couple de 63 Nm. Gage d'une expérience de pilotage exceptionnelle, la CB650R se dote également de la technologie exclusive Honda E-Clutch qui permet de démarrer, passer les rapports ou stopper votre machine sans débrayer, en actionnant simplement le sélecteur. Et si vous avez besoin de l'embrayage, aucun souci vous pouvez l'utiliser à tout moment en reprenant le levier d'embrayage ou en désactivant le système E-Clutch via l'écran TFT couleur 5''. Et pour rester connecté l'écran intègre l'application à commande vocale Honda RoadSync.

The Power of Dreams.*

MOTUL

Au quotidien, prenez les transports en commun #SeDéplacerMoinsPolluer